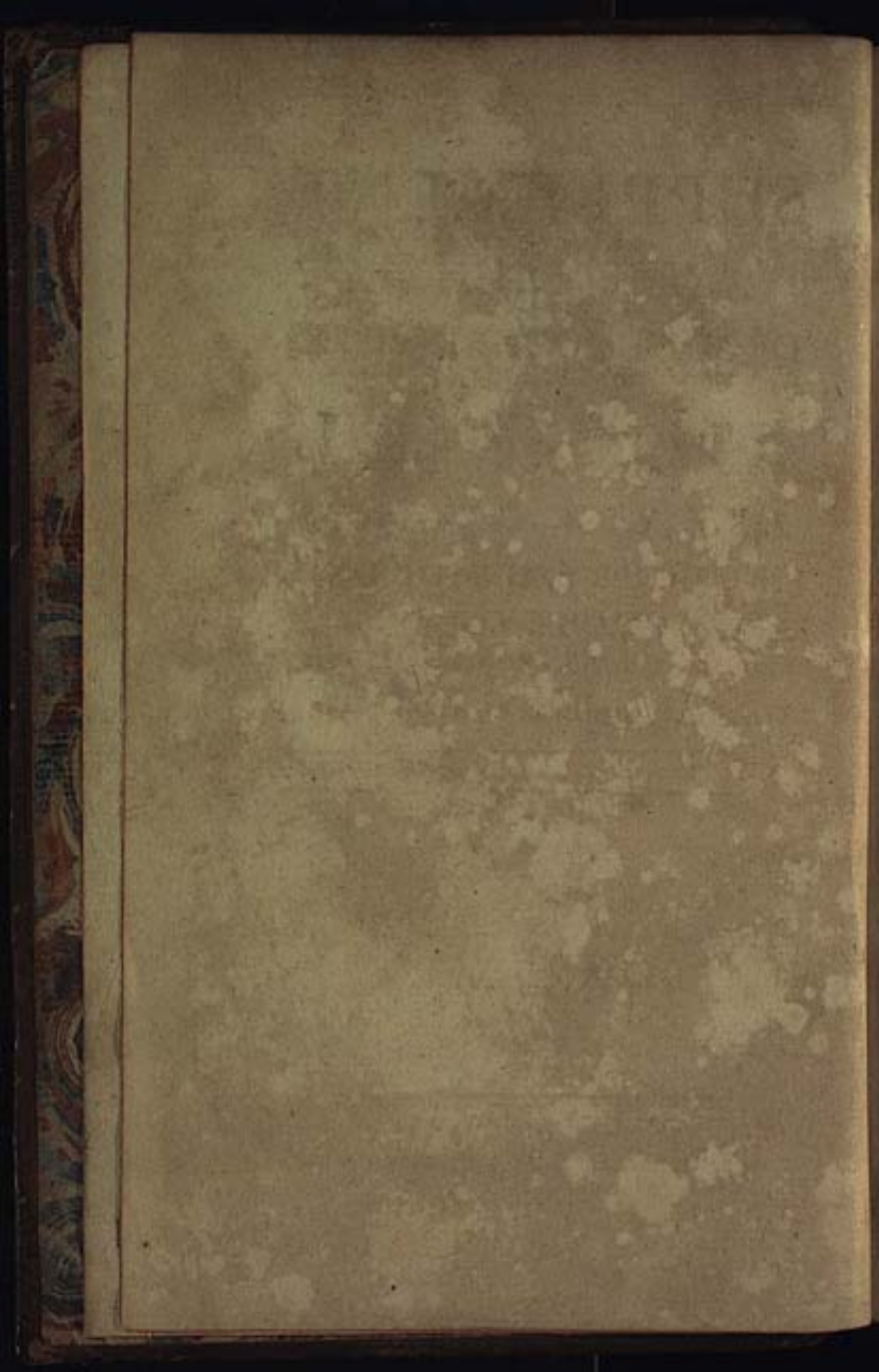


JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.



SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
DE M. DE BOUGAINVILLE;
OU
JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
Fait par MM. BANKS & SOLANDER,
Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771.
Traduit de l'Anglois, par M. DE FRÉVILLE.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri. HOR.



A PARIS,
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-
Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

SUPPLEMENT

À LA POLYCARTE

DE M. DE FOUCAVILLE

ET

JOURNAL

DU VAINQUEUR

DU MONDE

PAR M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

ET M. DE FOUCAVILLE

*AVERTISSEMENT.*

M. DE LA LANDE publia en 1764 un Mémoire sur le passage de Vénus, qui devoit arriver le 3 Juin 1769, dans lequel il démontra que l'endroit le plus propre pour cette observation étoit le milieu de la mer Pacifique. La Société Royale de Londres demanda au Gouvernement un vaisseau, pour aller observer ce phénomène intéressant. Le Gouvernement Anglois, à qui ce projet ne parut pas moins avanta-

iv *AVERTISSEMENT.*

tageux au commerce , qu'utile aux progrès des sciences , fit armer un vaisseau , dont il donna le commandement au Capitaine Cooke , & sur lequel s'embarquerent MM. Banks & Solander , Savans qui jouissent dans toute l'Europe d'une réputation justement méritée. Le premier a contribué aux frais de cette entreprise avec un zele & une magnificence bien dignes de servir d'exemple ; & le second a enrichi l'histoire naturelle d'une infinité d'observations nouvelles faites dans ce voyage.

C'est le Journal de cette expédition scientifique dont on

AVERTISSEMENT. v

présente aujourd'hui au Public une traduction. M. Banks, dans une lettre adressée à l'Académie des Sciences de Paris, & insérée dans le *Journal des Savans*, nous apprend que le nombre des productions naturelles découvertes dans ce voyage, est presque incroyable. « On peut, dit-il, » tirer un grand parti de » ces découvertes, spécialement de la belle teinture des » Otahitiens, & de la plante » dont les habitans de la nouvelle Zélande font leur étoffe. » La belle couleur rouge, employée par les insulaires situés » entre les tropiques dans la

vj *AVERTISSEMENT.*

» mer du Sud, & dont la tein-
» ture paroît être celle de l'é-
» carlate & de l'œillet, est faite
» en mêlant du jus d'un figuier
» particulier à ces îles, avec le
» jus des feuilles du *cordia se-*
» *bestena orientalis*. Nous avons
» trouvé peu de quadrupedes,
» & rien de remarquable en
» ce genre, à l'exception d'une
» espece totalement différente
» de toute autre sorte connue.
» Un de ces animaux, parvenu
» à toute sa croissance, mar-
» choit sur ses jambes de der-
» riere, comme le Jerbua &
» le Tarfier de M. de Buffon :
» mais dans toutes les autres

AVERTISSEMENT. vij

» parties de la structure exté-
» rieure , il différoit entière-
» ment de ces deux animaux ».

Le Recueil des observations nautiques , astronomiques & physiques , faites dans le cours de ce voyage extraordinaire , sera publié en trois Volumes in-4°. C'est M. Hawkerworth qui est chargé de donner ses soins à l'édition de ce grand & magnifique Ouvrage. MM. Banks & Solander , animés du louable desir de contribuer aux progrès des sciences & de perfectionner la connoissance du globe , se dispoisoient à retourner dans la mer du Sud , dans

viii *AVERTISSEMENT.*

le dessein de découvrir les régions polaires australes. Les deux vaisseaux qui devoient transporter ces illustres Voyageurs , avoient déjà mis à la voile ; mais le changement qu'il a fallu faire à un de ces navires , & des jaloufies particulieres , ne leur ont pas permis de s'engager dans cette glorieuse entreprise.

Une expédition non moins brillante , & qui couvrira d'une gloire immortelle le Capitaine expérimenté à qui elle doit être confiée , est de se frayer une route dans la mer du Sud par la mer glaciale. M. de Boynes ,

AVERTISSEMENT. ix

qui ne doute pas que le succès de cette navigation n'ouvre à la France de nouvelles sources de bonheur, de puissance & de richesses, a promis à l'Académie des Sciences de faire tenter, dans le printems prochain, ce passage si ardemment désiré de l'Europe entière depuis plus de deux siècles.

Il seroit sans doute inutile de faire observer que ce passage rendroit le chemin des Indes beaucoup plus court que celui que tiennent les vaisseaux qui sont, jusqu'ici, obligés de doubler les pointes méridionales de l'Afrique ou de l'Amérique.

x *AVERTISSEMENT.*

C'est au sujet de cette tentative projetée, qu'on a joint à la suite de ce Journal une Lettre dans laquelle on expose le système de M. Engel. Les lumières & les réflexions de ce savant Géographe sur la possibilité de ce passage, les moyens de l'exécuter, & les grands avantages qui en seront les suites, ne peuvent manquer de plaire au Public.

On fait assez qu'il n'est plus question de vérifier l'existence du détroit du Nord, mais seulement de le bien reconnoître, afin de pouvoir y placer des entrepôts sur les côtes de l'A-

AVERTISSEMENT. xj

mérique , & dans une des îles qui sont à son Est. Dès-lors on pourroit former les plus utiles établissemens à l'Ouest & au Nord-Ouest de la Californie. Les relations des Espagnols & de Drake nous apprennent que ces belles contrées , arrosées par de grands fleuves , offrent tout ce qui peut faire fleurir des colonies. Eh , quelle situation plus avantageuse pour un immense commerce !

Si on veut révoquer en doute les récits de MM. Jérémie & de la Hontan , qui nous assurent qu'on trouveroit au Nord dans le continent de l'Amérique , des

xij *AVERTISSEMENT.*

peuples policés, qui font de l'or & de l'argent l'usage que nous faisons du fer & du cuivre, il faut du moins convenir que la mer méridionale présente de toutes parts des richesses intarissables. Vers le Sud, il y a les îles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cause de leurs riches productions; la terre australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros: vers l'Est, elle a le Mexique & le Pérou: vers l'Ouest, le Japon, la Chine, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, & un nombre infini d'îles, tous pays riches & abondans.

AVERTISSEMENT. xiiij

Il est incontestable que des établissemens dans des régions qui s'étendent des climats froids dans ceux où l'on trouve les productions les plus précieuses de la nature, doivent faire espérer les découvertes les plus grandes & les plus singulieres pour l'esprit humain, & procurer, à l'égard du commerce, les mêmes avantages que ceux que les Espagnols ont trouvés au Mexique & au Pérou, les Portugais au Brésil, & les Hollandois à Batavia.

« Si toutes les entreprises de
» ce genre n'ont presque jamais
» été que des démarches cou-

xiv *AVERTISSEMENT.*

» teuses & infructueuses, c'est,
dit M. de Redern, » parce
» qu'on alloit au hazard, avec
» des vues plus vagues & plus
» indéterminées que les mers
» dans lesquelles on se propo-
» soit de naviger : mais aujour-
» d'hui, que le flambeau des
» connoissances physiques &
» géographiques du globe, &
» l'étude des navigateurs qui
» ont ouvert la carrière, offrent
» tous les moyens pour diriger,
» fixer & assurer ces sortes d'ex-
» péditions, les succès ne sont
» plus douteux ».

Ces voyages, entrepris pres-
que dans le même tems aux

AVERTISSEMENT. xv

deux pôles, par les deux nations de l'Europe les plus éclairées, acheveront la connoissance du globe, dont il n'y a encore que la moitié qui nous soit bien connue, malgré le haut point de perfection où sont parvenus les sciences, la navigation & le commerce.

On croit devoir faire observer ici que les cartes de la route que le vaisseau l'*Endeavour* a suivie, ne sont pas nécessaires pour l'intelligence de ce Journal; il suffira de jeter les yeux sur la première mappemonde. Si l'on veut quelque chose de plus précis, on pourra consul-

xvj *AVERTISSEMENT.*

ter , pour le Journal , la carte qui se trouve à la tête du *Voyage autour du Monde* de M. de Bougainville , qui , à quelques différences près , a fait la même route que les Anglois : & pour la Lettre sur la possibilité du passage par le pôle , on aura tous les éclaircissemens qu'on peut desirer dans la petite carte que M. de Vaugondy a dressée sur les Mémoires de M. Engel.



JOURNAL



JOURNAL
D'UN VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.



LE Gouvernement, pour répondre aux vues de la Société Royale, se proposa d'envoyer un vaisseau à la Californie, pour y faire observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Il falloit que ce vaisseau fût pourvu d'un passeport de la Cour d'Espagne: l'Ambassadeur d'Angleterre à Madrid le demanda, & on le lui promit, à condition que l'Astronome seroit un Catholique Romain. Ce fut en conséquence de cette clause que le P. Boscovich, célèbre par l'étendue de ses connoissances dans les sciences exactes,

2 JOURNAL D'UN VOYAGE

fut chargé de cette entreprise. Mais le passeport qu'on avoit d'abord promis fut enfin refusé. Le Ministère Espagnol prétexta qu'il étoit contre la politique du Gouvernement de recevoir dans ses ports de l'Amérique les étrangers, à moins que la nécessité ne les forçât d'y relâcher; & spécialement ceux qui, par le genre de leurs connoissances, étoient en état de bien reconnoître les côtes, & de faire des observations propres à y faciliter, en cas de guerre, les descentes des ennemis de l'Espagne.

Le refus de la Cour d'Espagne fit prendre à notre Gouvernement la résolution d'envoyer le P. Boscovich observer le passage de Vénus à la baie d'Hudson. On fit donc par ses ordres l'acquisition d'un vaisseau de quatre cents tonneaux, pour cette expédition. Ce vaisseau fut nommé l'Endeavour. Selon le plan d'abord projeté, ce bâtiment devoit être commandé par un

maître d'équipage qui auroit sous ses ordres quelques Officiers mariniens & trente matelots, qui furent retenus pour ce service; & l'Amirauté donna en même tems les ordres nécessaires pour l'équipement du vaisseau destiné à ce voyage.

Dès les premiers jours de Mai le premier & le second maîtres reçurent ordre de se rendre à leur bord; mais cet ordre fut presque aussi-tôt révoqué. De certaines considérations firent changer le plan du voyage de la baie d'Hudson, & on prit d'autres arrangemens. Le 27 du même mois le vaisseau fut remis en armement. Le Capitaine Cooke fut nommé pour le commander; & au lieu de trente matelots, on en engagea soixante & dix pour cette expédition. On auroit désiré d'avoir aussi un certain nombre de soldats de la marine, mais le Gouvernement se refusa à cette demande.

4 JOURNAL D'UN VOYAGE

Le 21 de Juillet nous descendîmes la Tamise jusqu'à Greenwich, & le lendemain au Galleons, où nous reçûmes à bord six canons de quatre, douze pierriers & des munitions de guerre. Le 30 au soir nous mouillâmes à Gravesend, & le jour suivant nous fîmes route pour les Dunes, où nous arrivâmes le 3 d'Août, & le même jour nous fîmes voile pour Plymouth. Nous arrivâmes à la rade de Plymouth le 14 de Septembre. Ce fut là que MM. Green, Banks & Solander se rendirent à notre bord avec leurs gens, qui furent considérés comme furnuméraires. Nous eûmes encore l'ordre d'y recevoir douze soldats de la marine & trois autres matelots; de maniere qu'avant notre départ nous étions au nombre de quatre-vingt-seize, tant Officiers que soldats, mousses & domestiques.

Dans la rade de Plymouth nous achevâmes d'armer notre vaisseau, où nous

fimes plusieurs changemens avanta-
 geux; & le 20 du même mois nous
 nous trouvâmes prêts à mettre en mer :
 mais le vent, qui souffloit de la par-
 tie du Sud-Ouest grand frais, nous
 retint encore cinq jours devant Ply-
 mouth. Le 25 le vent passa au Nord-
 Nord-Ouest, & à quatre heures après-
 midi nous mîmes à la voile. Mais bien-
 tôt le vent repassa & continua d'être
 dans la partie du Sud-Ouest jusqu'au
 2 de Septembre, qu'il redevint Nord ;
 & à cinq heures & demie du matin
 nous eûmes la vue de la terre dans le
 Sud-Sud-Ouest : à dix, nous distinguâ-
 mes le cap Ortugal, qui nous restoit
 au Sud-Est-quart-d'Est 5^d 30' à l'Est,
 & à la distance de sept lieues. Les
 vents fraîchirent, mais varierent jus-
 qu'au 4 ; & ce même jour à huit heures
 du matin nous découvrîmes le cap Fi-
 nisterre, qui nous restoit au Sud-Ouest-
 quart-de-Sud, & à la distance de dix
 lieues.

Les sept jours suivans il ne nous arriva rien de remarquable. Le 12 à six heures du matin nous vîmes Porto-Santo dans le Nord-Ouest $5^{\text{d}} 30'$ au Nord, & environ à neuf lieues de distance : à sept nous découvrîmes l'île de Madère à l'Ouest-quart-Nord-Ouest ; les *Désertes* parurent en même tems à l'Ouest-quart-Sud-Ouest $5^{\text{d}} 30'$ au Sud. Le même soir à huit heures notre vaisseau mouilla avec sa grosse ancre par vingt-deux brasses de profondeur. Le lendemain à cinq heures du matin nous levâmes l'ancre pour nous approcher plus près du rivage ; mais le vent & la marée qui nous étoient défavorables, nous en éloignèrent encore davantage. Le Commandant du Fort le Loo, qui nous observoit, crut que notre intention étoit de partir de l'île sans lui faire notre rapport, conformément à l'usage établi ; il fit tirer sur nous deux coups de canon. Cette faute lui fit perdre le

salut, politesse que les vaisseaux de guerre étrangers ne manquent jamais de rendre aux Commandans des forts. Cependant nous parvînmes à mouiller une seconde fois par quinze brasses d'eau. Notre Consul se rendit aussi-tôt chez le Gouverneur, pour se plaindre du traitement que nous avions éprouvé de la part du Commandant du fort. Le Gouverneur assura le Consul qu'il étoit très-irrité de la conduite de cet Officier, & qu'il lui ordonneroit, si le Capitaine Cooke l'exigeoit, d'aller lui faire des excuses sur son bord; mais M. Cooke, satisfait de cette réponse honnête, eut la générosité d'épargner au Commandant cette petite humiliation.

La ville de Fonchial est la capitale de l'île: elle est située au fond de la baie à laquelle elle donne son nom. Cette ville a deux portes, & elle est défendue du côté de la baie par un rempart & quatre ou cinq bastions. Ses

rues font étroites, mal pavées, & les maisons en font fort hautes. On fait monter à sept ou huit mille le nombre de ses habitans, parmi lesquels il y en a bien peu qui ne commercent pas. Fonchial a deux hôpitaux; l'un est destiné pour les lépreux, l'autre pour les pauvres journaliers trop indigens pour pouvoir par eux-mêmes se procurer dans leurs maladies les secours qui leur font nécessaires. Il y a dans cette ville un grand collège de Franciscains & une vaste cathédrale; mais les églises y font d'un très-mauvais goût. Il y a aussi dans cette ville deux couvens de Religieuses. Je fus présenté à l'Abbesse de l'une de ces maisons; j'en reçus un très-gracieux accueil. Elle me fit faire la connoissance de toutes les Religieuses, dont elle est la plus agréable; mais il n'y en a point parmi elles qui puissent avoir des prétentions à la beauté; & elle me pria de l'air le plus obligeant de

leur faire quelques visites pendant mon séjour dans l'île. J'y retournai avec MM. Banks & Solander : elle fut charmée de leur conversation, ainsi que sa petite communauté qui faisoit cercle autour de nous. Toutes ces pieuses filles s'imaginoient que ces deux Messieurs avoient des connoissances surnaturelles : elles leur demanderent en quel tems il y auroit du tonnerre & de la pluie ; si dans les murs du couvent ils ne pourroient pas découvrir une source d'eau fraîche. Elles leur firent cent autres questions pareilles avec une bonne-foi & une naïveté surprenantes.

Nous avons dans cette île un comptoir. Il est composé d'un Consul, d'un vice-Consul & de vingt-deux négocians. Entre ces négocians il y en a dix d'élus, dont quatre sont annuellement choisis par tour pour diriger les affaires du comptoir, conjointement avec le Consul : mais tous payent une égale

part des taxes imposées pour payer les frais qu'entraînent indispensablement les affaires du comptoir, & l'entretien d'un hôpital qui subsiste aux dépens de cette compagnie. A l'Est de Fonchial il y a une plus petite ville, appelée Sainte-Croix : ce sont les deux seules villes de l'île.

Le Gouverneur, dont la pension & les émolumens se montent par année à près d'onze cents livres sterling, réside ordinairement à une assez jolie maison de campagne qui est éloignée de Fonchial d'environ un demi-mille. Il y a néanmoins dans la ville un château pour sa résidence. Ce château commande la baie, & se trouve fortifié par quelques batteries : il est séparé de la ville même par un grand mur.

Ce Gouverneur ne se souciant point de recevoir les complimens des étrangers qui viennent à Madère, charge un Officier de Fonchial de ce cérémonial.

A notre arrivée dans cette île, notre Consul pria le Gouverneur de permettre à MM. Banks & Solander & aux personnes de leur suite de visiter la contrée. Le Gouverneur ne voulut d'abord y consentir qu'avec des restrictions; mais lorsqu'il fut mieux informé des vues que ces Messieurs s'étoient proposées dans leur voyage, il leur laissa l'entière liberté de faire toutes les recherches qu'ils jugeroient à propos: il eut même la politesse de leur faire visite, & ces Messieurs lui donnerent le spectacle de quelques expériences très-curieuses sur l'électricité.

L'île de Madère fut découverte en 1419 par la flotte Portugaise. Cette flotte, qui étoit sous les ordres de Jean Gonzales Zareo, Tristan Vaz, & Pello, avoit eu pour objet de doubler le cap Bajador, l'année d'après la découverte de Porto-Santo.

Elle est située par les 32^d 33' 33" de

latitude septentrionale, & les $16^{\text{d}} 49'$ $45''$ de longitude occidentale de Londres. La bouffole, après plusieurs observations, fut trouvée avoir varié vers l'Ouest de $15^{\text{d}} 30'$, & l'aiguille d'inclinaison plongeoit au soixante-dix-septieme degré dix-huit minutes.

Le meilleur mouillage qu'offre la rade de Madère est dans le voisinage du château le Loo. On peut y ancrer par vingt, vingt-cinq & trente brasses de profondeur: mais du côté oriental de la baie on n'y rencontre qu'un mauvais fond de roche. On estime que cette île renferme soixante mille habitans. Sa plus grande étendue est entre le Nord-Est & le Sud-Ouest. Elle s'éleve fort haut, & se termine en une pointe appelée Pico-Rucco. On prétend que cette pointe est de cinq mille soixante-huit pieds au-dessus du plan de l'horison. La terre, en s'éloignant du rivage, s'éleve inégalement & forme une chaîne de

collines fréquemment interrompue par des coupures profondes qui s'étendent presque dans toute la longueur de l'île. Cette inégalité de la surface du terrain a forcé les habitans à faire les chemins en serpentant, pour éviter ces coupures ou canaux profonds qui se font d'eux-mêmes formés dans toute la contrée. Les plus considérables de ces canaux naturels courent presque en ligne droite porter à la mer les eaux des torrens & des ruisseaux qui viennent s'y perdre : mais ces eaux, à mesure qu'elles approchent de la mer, diminuent, parce qu'on permet aux payfans de les détourner par des petits fossés, selon le besoin qu'ils en ont pour arroser leurs vignes.

L'île produit six especes de raisins ; deux de noirs, trois de blancs, & le malmsey. C'est la peau des raisins noirs qui colore les vins de Madère, le jus lui-même en est blanc ; & dans ces vins la différence de la couleur vient

des différentes proportions qu'on observe dans le mélange des blancs & des noirs. C'est une opinion assez générale qu'on n'ajoute à ces vins aucune liqueur distillée ; mais c'est une erreur, & j'en suis très-convaincu : j'ai vu des distillations préparées pour cet usage. Le meilleur vin de Madère se vend vingt-six livres la pipe ; & ce qu'il y a de plus médiocre dans la partie septentrionale de l'île est encore vendu treize livres sterlings. Les vins de Madère qui se transportent en Angleterre s'y vendent vingt-trois livres sterlings la pipe. Il y en a aussi deux espèces inférieures en qualité ; l'une se vend dix-huit, & l'autre seize livres sterlings. Tous ces vins s'améliorent beaucoup dans les traversées, & il n'est pas rare de voir les habitans du pays envoyer à différentes fois sur mer les vins qu'ils destinent à leur consommation.

Le malmsey est le plus excellent ;

aussi se vend-il quarante livres sterlings la pipe. On compte qu'année commune on recueille dans l'île trente à trente-cinq mille pipes de vin, dont dix mille sont exportées en Angleterre & dans ses colonies.

Six vaisseaux chargés de vin partent chaque année de Madère pour les côtes du Brésil. Je n'en ai vu faire aucun transport pendant notre séjour dans cette île ; mais on m'a parlé d'un envoi qui devoit se faire pour le compte d'un marchand Anglois.

Nous trouvâmes par l'observation que Porto-Santo étoit au trente-troisième degré de latitude septentrionale, & au seizième degré cinquante-six minutes de longitude occidentale, méridien de Londres.

Le dix-neuf Septembre le vent ayant passé à l'Est-Sud-Est, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile. Le tems continua de nous favoriser, & le vingt-

deux nous eûmes la vue des Salvages dans le Sud-Sud-Ouest, onze degrés quinze minutes à l'Ouest, & à la distance de huit lieues. Les Salvages font deux petites îles inhabitées & situées entre Madère & les Canaries.

Le vingt-trois nous trouvâmes les vents alifés, & nous les eûmes alors au Nord-Est. Le même jour nous découvrimus le pic de l'île Teneriffe, l'une des Canaries, la plus considérable par ses richesses & par son étendue. Son plus grand diametre a cinq milles de longueur. Selon le Docteur Halley, le pic de Teneriffe n'a que douze mille dix-huit cents pieds de haut; mais le Docteur Heberden lui donne quinze mille trois cents quatre-vingt-quinze pieds d'élévation. Son sommet, lorsque le ciel est sans nuages, s'apperçoit à trente-sept lieues en mer. Cette île produit du vin, des fruits & du bétail. Laguna en est la principale ville.

Le

Le vingt-quatre Septembre nous fîmes voile entre la grande Canarie & Teneriffe, avec des vents frais & une brume épaisse. Nous observâmes alors que le fer se rouilloit, & que la moisissure commençoit à couvrir tout ce qui en étoit susceptible.

Le vingt-sept, le vent & la mer continuant de nous être favorables, nous commençâmes à faire servir à l'équipage du vin & de la fourkrout. Le vingt-huit, nous découvriâmes plusieurs oiseaux de terre. Nous en prîmes deux: ils étoient fort ressemblans à des hausse-queues. Le vingt-neuf à onze heures du matin, nous eûmes connoissance de l'île de Bona-Vista; elle nous restoit au Nord quarante-huit degrés à l'Ouest, & à la distance de onze lieues.

Le deux d'Octobre nous apprécûmes un courant qui portoit Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Quatre jours s'écoulerent ensuite sans que la

route fournit d'observations intéressantes. Le sept les vents varierent du Sud à l'Ouest par grains. Ce même jour nous primes deux hirondelles de mer, & plusieurs autres animaux marins. Tous nos ustensiles de fer se rouilloient de plus en plus, & la moisissure faisoit de nouveaux progrès; plusieurs gens de l'équipage furent aussi attaqués de maladies bilieuses. Les vents continuerent d'être variables jusqu'au dix-neuf, qu'ils passèrent presque au Sud-Est; & le vingt-un nous eûmes les vents alisés au Sud-Est.

Dans ce même tems nous commençâmes à faire faire une boisson d'une espece de chou*, pour ceux qui étoient affectés du scorbut. Le vent continua de nous favoriser jusqu'au quatre de

* Ce remede a été proposé par le Docteur Makbride: il decouvrit, après plusieurs expériences répétées avec un égal succès, que cette boisson étoit très-propre à suppléer au défaut des végétales fraîchement cueillis.

Novembre. Ce même jour, quoique le soleil fût à notre zénith, il fit plus froid de quelques degrés que les jours précédens; le thermometre baissa du quatre-vingtieme degré au soixante-dix-septieme.

Depuis le quatre jusqu'au sept nous éprouvâmes les vents variables & des raffales fréquentes. A six heures du matin nous étions par trente-deux brasses de profondeur, fond de corail, de sable fin & de coquilles brisées. A trois heures la sonde donna trente-huit brasses, à quatre heures quatre-vingts; & à six nous ne trouvâmes plus de fond avec une ligne de cent brasses.

Mercredi huit, les vents continuant de varier, nous eûmes à six heures du matin la vue de la terre dans le Nord-Ouest, à la distance de sept ou huit lieues. Les sondes rapportèrent entre trente-sept & quarante brasses, fond de gros sable brun & de corail. A dix

heures nous abordâmes un petit vaisseau de pêcheurs Portugais : M. Banks en acheta des dauphins, des brêmes, & plusieurs autres poissons dont il voulut nous régaler. Cette barque, qui appartenoit à un Capitaine de navire du Saint-Esprit, avoit sur son bord onze hommes, tous de la plus crasse ignorance sur le gissement de cette côte. Nous leur demandâmes à quelle distance nous étions du cap Frio & du cap Saint-Thomas; il leur étoit impossible de nous donner des éclaircissements : ces deux caps leur étoient si peu connus, qu'ils ne savoient pas les distinguer l'un de l'autre.

Nos interpretes furent un Vénitien & un Portugais, qui nous assurerent que les gens de cette barque leur avoient dit que depuis huit ans ils n'avoient pas vu un seul vaisseau : mais comme ils parloient si imparfaitement l'Anglois que nous ne les comprenions

qu'avec peine, je présume que c'étoit une méprise. Il n'y a point d'année que de Madère il n'arrive sur les côtes du Brésil six bâtimens chargés de vins, outre les vaisseaux de guerre & marchands qui y viennent de Lisbonne.

En quittant cette barque nous nous approchâmes de la terre, qui nous présentait trois montagnes. Depuis ce moment jusqu'au treize nous rangeâmes la côte pour arriver à l'île Frio. Sa situation est par les vingt-trois degrés huit minutes de latitude australe, & les trente-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres.

Au Nord du cap Frio est une bature qui s'étend fort loin au large. Nos sondes varient beaucoup depuis le cap du Saint-Esprit jusqu'à l'île Frio, ce qui nous fit croire que ce rivage devoit être irrégulier. Lorsqu'on fait voile pour Rio-janéiro, il est en quelque manière nécessaire de toucher à

cette île , d'où la route qu'il faut suivre jusqu'à l'entrée de la rade de Rio-janéro , est l'Ouest du compas. Le mieux est de prolonger la côte en la serrant d'un peu près.

En-dehors de la baie , sur la droite , font deux îles , dont la plus avancée s'éleve fort haut en forme de cône ; l'autre a une pointe à l'une de ses extrémités qu'on prendroit d'abord pour une troisieme île.

Lorsque nous découvrîmes ces îles au Sud-Ouest-quart-d'Ouest , à la distance de cinq lieues , elles se présentèrent à nous comme une seule île ; mais à mesure que nous en approchions , nous les reconnûmes distinctement. Un peu en-dehors de Frio , il y a aussi une île qui a la forme d'un pain de sucre ou d'un promontoire sur la principale terre ; mais en arrivant du côté du Nord cette île ne peut pas se découvrir. Entre la plus haute de ces îles & le rivage , il y

a trois ou quatre petites îles qui ne sont que des rochers.

Le promontoire ou pain de sucre s'appelle le mont de Saint-Jean, & on a donné le nom de pain de sucre à la pointe conique. Ce promontoire tient à la péninsule sur la rive occidentale de la rivière. La péninsule forme elle-même une grande baie. Au-dedans de la baie & en-dehors du pain de sucre, on trouve un rivage sablonneux, fortifié d'une batterie qui a vingt-deux embrasures, construite pour s'opposer à une descente dans la péninsule, où sont aussi plusieurs autres batteries & un fort régulier, appelé le fort Saint-Jean. Ce fort commande les fortifications de l'île du Rocher, qui lui fait face à l'entrée de la rivière, & qui est presque vis-à-vis le fort Sainte-Croix, de l'autre côté du passage. L'ennemi qui se rendroit maître du fort Saint-Jean, descendroit, sans qu'on pût s'y opposer, dans la pénin-

fule ; & après avoir franchi la hauteur ; il descendroit dans la plaine , où il trouveroit la ville absolument sans défense.

L'ouvrage dont on a fortifié l'ilho de Lozio ou l'île du Rocher , qui est devant le promontoire , est un exagone régulier. A l'opposite , sur la rive orientale , est le fort Sainte-Croix , qui est , de tous ceux qui défendent la riviere , le mieux fortifié. On nous a dit que devant ce fort & celui de l'ilho de Lozio , il y avoit un rocher à fleur d'eau qui commande aussi la riviere. La largeur de cette riviere est d'un demi-mille environ.

Le fort de Sainte-Croix est environné d'un fossé large & profond , taillé dans le vif ; ce qui le rend d'un difficile accès du côté de la terre : mais comme il est situé sur un terrain bas , il seroit exposé à tout le feu des vaisseaux , & incapable de résister à l'attaque d'une flotte Angloise.

Au-dessus de Sainte-Croix sont deux batteries ; l'une de six canons , placée sur la riviere ; & l'autre sur une haute île appellée l'ilho de bon-Voyage.

Un peu au-dessus & sur la rive occidentale, est une autre île qu'on nomme Berghalion , sur laquelle on a construit une batterie avec vingt-sept embrâsures ; mais, autant que j'ai pu l'observer, il n'y a pas un seul canon. Le cours de la riviere en remontant est Nord-Nord-Ouest. Devant la ville est une île nommée ilhos dos Scobros , l'île des Coulevres. Cette île couvre le port, & est fortifiée de tout ce que l'art a pu inventer. Au Sud de cette île il y a un banc de sable qui s'étend en plan incliné vers la terre ; & pour entrer dans la baie , il faut nécessairement passer sous la pointe septentrionale de cette forteresse.

Le dimanche treize Novembre , à huit heures du matin , nous fîmes voile

pour Rio-janéiro. Cette ville, la plus belle & la plus considérable du Brésil, est située par les vingt-deux degrés cinquante-six minutes de latitude australe, & par les quarante-deux degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'Ouest de Londres. Nous dépêchâmes d'abord au Viceroi un Lieutenant & un contre-maitre, pour obtenir la permission d'avoir un pilote qui nous fit entrer dans la rade: mais comme le vent continuoit de nous être favorable, sans attendre le retour de notre canot, nous nous approchâmes; & laissant à notre droite les îles qui bordent la rivière, nous vîmes mouiller à l'entrée de la rade, d'où nous observâmes en même tems les signaux des différens forts.

Le lendemain notre chaloupe revint avec un Officier de la part du Viceroi, qui avoit retenu le Lieutenant & le contre-maitre; & comme il ne nous

avoit pas envoyé de pilote, nous entrâmes dans la rade, & nous vîmes jeter l'ancre par cinq brasses de profondeur, proche la pointe septentrionale de l'île des Couleuvres, & environ à un quart de mille de l'ilho dos Ferreres, l'île de la Pompe. L'instant d'après nous reçûmes la visite d'un Colonel & de deux Officiers qui se rendirent à notre bord dans un des canots de la douanne. Ils visiterent notre vaisseau, s'informerent de la quantité d'eau dont nous avions besoin, & demanderent la permission de visiter notre journal, ce que nous leur accordâmes volontiers. Le Colonel assura MM. Banks & Solander qu'ils avoient la liberté de descendre à terre; mais les voyant s'y préparer, il leur conseilla d'attendre au lendemain. Il nous dit encore que la détention de nos Officiers jusqu'après la visite de notre vaisseau, étoit une précaution d'usage.

Après cette information, le Capi-

tainé Cooke se rendit au palais du Vice-roi pour le saluer; mais on lui dit que Son Excellence avoit ce jour-là des engagements, & qu'il ne pourroit lui parler que le lendemain dans la matinée. Cependant le même jour il fut résolu dans le Conseil qu'on nous accorderoit toutes les choses dont nous manquions, mais qu'il ne nous seroit point permis de quitter notre bord. Cette défense, si contraire à la politesse, nous mortifia tous, & particulièrement MM. Banks & Solander, qui n'avoient entrepris ce voyage que pour acquérir de nouvelles lumières dans l'histoire naturelle.

Il faut observer qu'on avoit expressément recommandé au Lieutenant que nous avions envoyé au Viceroy, d'é luder toutes les questions qu'on pourroit lui faire sur l'objet de notre voyage, ou du moins de n'y répondre qu'avec une extrême circonspection. Le Capitaine Cooke pensoit que des questions

de pure curiosité sur la destination d'un vaisseau de guerre, étoient indiscrettes & déplacées. Le Lieutenant se conduisit conformément à ses instructions; & ses réponses trop réservées furent sans doute la cause de la défense qu'on nous fit de descendre à terre. On avoit d'ailleurs rapporté au Viceroi qu'à notre entrée dans la riviere, nous avions publiquement pris le plan de la contrée, & qu'à notre bord il s'y trouvoit des personnes d'une érudition peu commune, qu'on faisoit voyager pour faire des observations & des découvertes. Ces circonstances, jointes à quelques brouilleries de commerce qu'on supposoit subsister entre la Grande-Bretagne & le Portugal, firent probablement naître dans l'esprit du Viceroi des soupçons défavorables, & le porterent à nous prescrire l'ordre dont j'ai parlé. Mais M. Banks trouva bien le moyen de s'y soustraire. Il s'assura d'un mari;

nier, gagna les sentinelles, & pénétra dans la campagne. Là il fit une ample collection de plantes & d'arbustes, & il revint à bord chargé de tout ce que la contrée possède de plus précieux aux yeux d'un Naturaliste.

Le Viceroi ne prit contre nous que d'inutiles précautions. Pendant le séjour que nous fîmes dans la rade de Rio-janéiro, nous parvîmes, tant par nos observations que par les éclaircissements que nous donnerent les gens du pays, à prendre une exacte connoissance de la contrée. L'entrée de la rade n'est assurément pas difficile : par-tout on trouve beaucoup de fond ; & sans avoir de pilote, nous n'en eûmes jamais au-dessous de six brasses. Nous observâmes seulement, un peu au-dessus du fort de Sainte-Croix, un banc de sable qui nous obligea à ranger de plus près la rive droite. La riviere forme au-dessus de la ville une large baie qui renferme

plusieurs îles. La rade est d'une capacité & d'une beauté admirables ; elle peut contenir soixante & même soixante & dix vaisseaux de guerre.

La ville de Rio-janéiro est dans une plaine sur la rive occidentale de la rivière, d'où elle s'étend à trois ou quatre milles. Elle est défendue au Nord par une colline, au pied de laquelle sont les fauxbourgs & les chantiers du Roi.

La contrée, située sous le climat de la plus riante température, seroit une des plus fertiles du monde, si elle étoit bien cultivée. La côte est une chaîne de vallées & collines qui en rendent l'aspect très-agréable. Les rivières & les ruisseaux entretiennent dans la campagne qu'elles arrosent une délicieuse fraîcheur. On y jouit presque d'un éternel printems ; & tous les fruits qui croissent sous les tropiques s'y trouvent en abondance & y croissent sans culture : circonstance bien agréable

pour ses habitans, naturellement portés à l'indolence.

Les mines, qui coûtent annuellement la vie à deux mille negres, sont à cinq journées de chemin de Rio-janéiro. Un an environ avant notre arrivée, le Gouvernement avoit découvert que plusieurs jouailliers entretenoient avec les esclaves des mines un commerce illicite de diamans; il y eut en conséquence une loi qui défendit ce commerce, sous les plus grieves peines.

Il y a dans Rio-janéiro plusieurs cours de justice, toutes présidées par le Viceroi. En affaires criminelles, la sentence se prononce à la pluralité des voix dans le tribunal suprême. Le Viceroi actuel, qui se nomme Antonio Rolim de Moura, Comte d'Azambuja, a été long-tems Gouverneur de Bahia, & depuis trois ans il jouit de cette Vice-royauté.

Le huit Décembre, après avoir pris

À bord tous les rafraichissemens dont nous avions besoin, nous sortîmes de la rade de Rio-janéiro, dirigeant notre route au Sud le long de la côte. Les quatorze premiers jours n'eurent rien de remarquable.

Le vingt-deux, étant par le trente-neuvieme degré trente-sept minutes de latitude australe, & par le quarante-neuvieme degré seize minutes de longitude occidentale, nous découvrimus une multitude d'oiseaux de l'espece que les Naturalistes appellent *Profillaria*. Nous fûmes aussi fréquemment environnés d'un grand nombre de marsouins d'une assez singuliere espece. La tête a une convexité frappante vers la gueule, dont la mâchoire inférieure forme un menton avancé. Sur la partie supérieure du derriere de la tête est une ouverture d'environ trois pouces de diamètre, à travers laquelle l'animal respire. De chaque

côté de la tête paroît une raie blanche qui s'étend par derrière ; & sur le dos il y a une grande tache blanche triangulaire : on en voit une autre sous la gorge, & une troisième sous le ventre. Ces marfouins ont quinze pieds de long, & sont couleur de cendre.

Le vingt-trois Décembre, nous observâmes une éclipse de lune ; & sur les sept heures du matin, nous aperçûmes à l'Ouest un petit nuage blanc, dont il sortit une trainée de feu qui s'étendit un peu à l'Ouest ; & l'instant d'après nous entendîmes distinctement deux fortes explosions, semblables au bruit du canon, qui se succéderent immédiatement.

Le vingt-quatre, nous primes une tortue : elle pesoit cent cinquante livres. Nous tirâmes aussi plusieurs oiseaux, parmi lesquels se trouva un albetros. De l'extrémité d'une de ses ailes à l'autre, il y avoit neuf pieds

un pouce, & deux pieds un pouce six
 lignes du bec à la queue. Le thermo-
 metre se trouvoit ordinairement le soir
 à soixante-deux degrés environ, & à
 midi entre le soixante-fixieme & le soi-
 xante-septieme. A-peu-près dans ce
 même tems, nous observâmes moins
 d'apparence de rouille & de moisissure
 qu'auparavant.

Le vingt-sept, nous vîmes plusieurs
 paquets de ces mauvaises herbes qui
 croissent sur les rochers.

Le vingt-huit, les vents forcés au
 Sud-Est, au Sud & au Sud-Ouest,
 nous obligerent de capeyer sous notre
 grande voile. Le même jour les sondes
 furent entre quarante-six & cinquante
 brasses, fond de sable fin & brun. Nous
 nous trouvions alors par les quarante
 degrés cinquante minutes de latitude
 méridionale, & les cinquante-huit de-
 grés seize minutes de longitude occi-
 dentale de Londres.

Le vingt-neuf, le tems fut modéré, & nous trouvâmes entre quarante-six, quarante-neuf & quarante-sept brasses d'eau, fond de sable gris.

Le trente, les vents varierent avec des intervalles de calme. Les sondes ne différencèrent point de celles du jour précédent. Nous vîmes un lion de mer. Dans ce même tems nous observâmes plusieurs jours de suite, de nombreux essaims de papillons & de cerf-volans.

Le trente-un ne fut remarquable que par de fréquens coups de tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ce même jour, & les trois suivans, nous vîmes des baleines, & plusieurs oiseaux à peu-près de la grosseur d'un pigeon : ces oiseaux ont le bec gris & les plumes blanches sous le ventre.

Le quatre Janvier mil sept cent soixante-neuf, nous vîmes une apparence de terre que nous prîmes d'abord pour l'île Pepy; mais nous ne courûmes pas

long-tems vers cette terre prétendue, fans nous appercevoir de notre erreur. L'air étoit froid & sec : la sonde rapporta soixante-douze brasses, fond de vase & de sable noir. Ce même jour & le suivant, le vent souffla par raffales, & nous observâmes une quantité de ces mauvaises racines que l'eau détache des rochers.

Le six, nous vîmes plusieurs pingouins, & beaucoup d'autres oiseaux.

Le sept, les vents du Sud-Ouest fraîchirent si excessivement, que nous fûmes forcés de mettre à la cape. Nous trouvant alors au cinquante-unième degré vingt-cinq minutes de latitude australe, & au soixante-deuxième de longitude occidentale, nous nous supposâmes dans le voisinage des îles de Falkland; mais leur longitude a été déterminée d'une manière si imparfaite, que nous n'avions aucune certitude sur leur vraie situation.

Le huit, la sonde fut de quatre-vingts brasses, fond de sable noir & brun. Toutes ces circonstances nous portèrent à conclure que nous avions passé entre les îles de Falkland & le continent : dans cet intervalle l'air étoit froid, mais salubre.

Le neuf, nous vîmes des pingouins & des veaux marins.

Le onze, nous découvrîmes la terre de Feu ; mais les vents nous restant contraires jusqu'au quinze, nous fîmes tous nos efforts pour venir mouiller dans la baie de Bonsuccès, un peu à l'Ouest du détroit, afin que nous pussions profiter de toute la marée pour nous élever de la côte : mais à mesure que nous en approchions, les sondes devenoient si inégales & si irrégulières, que nous craignîmes le danger d'un mauvais fond, & nous regagnâmes le large.

Le seize, à la faveur du vent & de

la marée, nous gouvernâmes sur le port Saint-Maurice, & nous y vîmes jeter l'ancre. Les terres qui bordent cette baie sont élevées & couvertes de bois. Sa latitude méridionale est de cinquante-quatre degrés quarante-quatre minutes, & sa longitude occidentale de Londres est de soixante-six degrés quinze minutes. Nous trouvâmes dans une case, sur le bord du rivage, plusieurs morceaux de drap brun fabriqué en Europe.

Le dix-sept, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour la baie de Bon-succès, où nous vîmes mouiller à une heure après midi, par neuf brasses de profondeur, l'ancre d'affourche au Nord-Ouest; & nous nous occupâmes le reste du jour à trouver un lieu commode pour faire du bois & de l'eau.

Le Capitaine Cooke, M. Banks & le Docteur Solander descendirent à

terre pour aller à la rencontre de quelques sauvages qui paroissoient sur le rivage à la pointe de la baie. Ils amenèrent à bord trois de ces Indiens, qu'ils revêtirent de fracs, après leur avoir donné du pain, du bœuf salé, &c. dont ils mangerent une partie, & emporterent le reste. Ils refuserent de boire du rum ou de l'eau-de-vie, après en avoir goûté, faisant signe que cette liqueur étoit trop brûlante. Cette circonstance pourroit peut-être confirmer l'opinion de ceux qui pensent que l'eau est la boisson naturelle de l'homme, ainsi que de tous les autres animaux.

Un de ces Indiens nous tint plusieurs discours auxquels nous ne comprîmes rien. Un autre vola la couverture d'un globe, qu'il cacha sous son manteau de peau; mais dès qu'il fut à terre, il la montra à ceux même à qui il l'avoit volée, & il s'en couvrit la tête, paroissant s'applaudir de son habileté. Ces

sauvages auroient-ils du vol la même idée qu'en avoient les Lacédémoniens ?

Parmi ces sauvages, il n'y en avoit point dont la taille excédât cinq pieds dix pouces. Ils joignent à beaucoup de quarrure un air robuste, sans cependant avoir les membres fort gros. Un visage large & plat, le front étroit, de grosses joues, le nez écrasé, de petits yeux noirs, une grande bouche, de petites dents, sans être autrement belles, des cheveux noirs & droits qui tombent sur l'une & l'autre oreille & sur le front, & grossièrement peints de brun & de rouge, sont les principaux traits de la figure de ces sauvages, qui sont imberbes, ainsi que tous les indigenes de l'Amérique.

Leur habillement est un manteau de peaux de guanaques ou de veaux marins, dont ils s'enveloppent, se laissant quelquefois le bras droit nud. Les hommes portent sur la tête des pana-

ches de laine filée de guanaques. Ce panache leur tombe sur le front, & se noue par derrière avec des courroies.

On en voit plusieurs de l'un & l'autre sexe qui se peignent différentes parties du corps de rouge, de blanc & de brun. Les hommes, comme les femmes, s'impriment sur le visage divers traits qui leur traversent le nez & les joues. Les femmes ont toutes des tabliers de peau, & portent sur le dos leurs enfans, pliés dans le manteau qui leur sert de vêtement. Ce sont elles aussi qui sont chargées des soins domestiques les plus pénibles & les plus bas.

La résidence de ces sauvages est un petit village composé de treize cabanes, situé au bas d'une colline au Sud de la baie, & à deux milles environ du rivage. Ils ne sont pas plus de cinquante en tout; & ce sont les seuls habitans de ce pays, puisque les contrées voisines sont absolument désertes. Rien au monde

n'est si chétif ni si misérable que leurs habitations. Leur nourriture sont les coquillages & le poisson. Ils ont pour armes des arcs & des fleches, dont ils se fervent avec une merveilleuse adresse. Leurs arcs sont proprement faits, d'une espece de bois qu'on prendroit pour du hêtre ; & leurs fleches, garnies de plume à un bout, sont armées, de l'autre, de pointes de pierres d'une espece de jaspe, artistement taillées. Ils ont aussi des chiens de deux pieds de haut environ, & aux yeux desquels les Européens ne paroissent pas étrangers.

La baie de Bon-succès s'étend de l'Est à l'Ouest l'espace d'une lieue : d'une pointe à l'autre la distance est d'environ deux milles. Le mouillage est bon dans toute la baie. On y trouve depuis quatorze jusqu'à quatre brasses d'eau, fond de sable d'un brun foncé ; mais à une encablure du rivage, on n'y auroit qu'un fond de roche, & embarrassé

d'une quantité de mauvaises racines. Les vaisseaux y sont à l'abri des vents d'Est par la terre des Etats. Si on vouloit y faire du bois & de l'eau, ce lieu seroit très-propre pour ces opérations; la contrée est couverte de bois & coupée par plusieurs ruisseaux, dont quelques-uns viennent se décharger dans la baie.

Près du port Maurice, en tirant vers le Nord, entre le cap Saint-Vincent & Saint-Diégo, on rencontre une autre baie qui offre aussi un bon mouillage.

Le détroit de Lemaire, du côté du Nord, est formé par le cap Saint-Antoine sur la terre des Etats, & le cap Saint-Vincent sur la terre de Feu; & du côté du Sud, par le cap Saint-Barthélemi sur la terre des Etats, & un haut-morne sur la terre de Feu. Ce détroit a près de neuf lieues de long, & six ou sept de large. Le flot y porte sept

heures vers le Sud, & le jufant cinq heures vers le Nord. Le courant femble lui-même fe divifer; une partie court le long de la terre de Feu, & l'autre du côté de la terre des Etats. Les montagnes de part & d'autre ne font pas fi élevées qu'on a voulu le faire croire, ni elles ne font pas toujours couvertes de neige, à l'exception de quelques endroits.

Après nous être munis de vingt tonneaux d'eau & de bois, & avoir rangé fous le pont notre artillerie, afin d'être en état de manœuvrer plus librement dans les tempêtes dont on peut être affailli en doublant le cap Horn, nous appareillâmes de la baie de Bon-fuccès le vingt - un Janvier, à deux heures après midi: le vent étant au Sud-Oueft-quart-d'Oueft, nous gouvernâmes au Sud-Sud-Eft.

Le vingt-deux, le vent ayant paffé à l'Oueft, nous fimes route au Sud.

Le vingt-trois, à quatre heures après midi, nous eûmes la vue de la terre, qui se présentoit sous la forme de trois îles, dans l'Ouest-Sud-Ouest.

Le vingt-quatre, elle nous parut à l'Ouest, comme une chaîne de petites îles. Nous trouvâmes par la sonde quarante brasses de profondeur; & ce même jour l'air fut d'un froid excessif.

Le vingt-cinq, nous eûmes la vue du cap Horn, dans le Sud-Ouest quart de Sud, à la distance de cinq lieues. Il paroît comme une pointe fort basse, & à l'extrémité du Sud-Est de plusieurs petites îles que les François ont nommées les îles de l'Hermitage. Ce cap, dont l'extrémité méridionale est bordée de plusieurs rochers sur lesquels on voit la mer se briser, est situé par les cinquante-cinq degrés quarante-huit minutes de latitude australe, & les soixante degrés quarante minutes de longitude occidentale de Londres. La variation de la

bouffole étoit de vingt-un degrés feize minutes, & l'aiguille d'inclinaifon plongeoit au foixante - quatrieme degré trente minutes. La fonde fut de quarante - cinq brasses, fond de cailloux & de coquilles brifées.

Nous découvrîmes auffi au Nord du cap Horn une terre que nous jugeâmes être l'île dont parle Lemaire, & qui est connue fous le nom de Diégo Ramiris. Nous n'avions alors que très-peu de nuit; circonstance heureufe dans des parages où les tempêtes font fi fréquentes.

Le trente Janvier, nous nous trouvâmes par les foixante degrés deux minutes de latitude méridionale, & les foixante-treize degrés cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres; & la variation fut de vingt-quatre degrés cinquante - quatre minutes. Nous ne nous approchâmes pas de plus près du pole auftral. Arrivés à

cette latitude, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à l'Oueft-Nord-Oueft, fans remarquer beaucoup de variation, pendant une quinzaine de jours d'un tems très-agréable.

Le feize Février les vents fraîchirent & varierent de l'Oueft-quart-Sud-Oueft au Sud-quart-Sud-Oueft & au Sud.

Depuis le quatorze jufqu'au dix de Mars, continuant de faire voile au Nord-Oueft, nous eûmes pendant les nuits des rosées fi fortes que nous pouvions les regarder comme des pluies.

Le vingt-un, nous vîmes plusieurs compagnies de ces oifeaux qu'on rencontre en grand nombre fous le tropique, & qu'on nomme Paille-en-cul. Nous en tirâmes deux, dont le plumage, d'un blanc éclatant, étoit nuancé d'un rouge vif. La queue étoit composée de deux longues plumes couleur de feu, & le bec étoit d'un rouge foncé. Nous étions

étions alors par les vingt-cinq degrés vingt-une minutes de latitude méridionale, cent vingt degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Le tems & la mer favorisoient notre navigation; le ciel étoit serein, & nous respirions un air salubre.

Continuant de faire voile au Nord quelques degrés à l'Ouest, entre la première & la seconde direction de la route qu'avoit suivie le Dauphin, le quatre Avril, nous eûmes la vue de la terre dans le Sud, à la distance de quatre lieues. Nous courûmes dessus, & lorsque nous en fûmes à portée, nous la prolongeâmes, la sonde à la main; mais une ligne de cent trente brasses ne nous donnoit point de fond. Nous reconnûmes que cette terre, qui s'étendoit au Sud-Sud-Ouest l'espace de deux milles, est une île partagée en quatre divisions liées ensemble par des récifs & des bancs de sable. Dans la pre-

miere division nous apperçûmes des Indiens, au nombre de trente environ. Ils étoient nus; mais le moment d'après quelques-uns parurent vêtus. A la vue du pavillon que nous arborâmes, plusieurs d'entre eux entrèrent dans l'eau, & nous firent signe d'aborder. Tous étoient armés de lances. Ils sont de couleur bronzée, & leurs cheveux sont d'un noir d'ébene, sans être crépus.

Cette île, qui n'a guere moins d'une lieue d'étendue, est située par dix-huit degrés quarante-quatre minutes de latitude méridionale, & cent trente-huit degrés cinquante-huit minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Nous lui donnâmes le nom de Lagone, & nous observâmes que toute la contrée étoit couverte d'arbres, entre lesquels nous distinguions les cocotiers, les platanes, les palmiers, dont les rameaux épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons de verdure émaillés de fleurs.

L'après-midi, sur les trois heures & demie, nous eûmes la vue d'une autre île dans le Nord-Ouest du compas, éloignée de Lagone de vingt milles : nous gouvernâmes dessus, & la prolongeâmes à la distance de six cents vingt pieds du rivage. L'île est d'une forme ovale : son plus grand diamètre n'a pas plus d'un mille. Les côtes & l'intérieur en sont boisés ; mais rien ne sembloit y annoncer qu'elle fût habitée. Vers le soir nous la perdîmes de vue.

Le lendemain matin, nous découvriâmes à l'Est une île basse d'environ trois lieues d'étendue. Toute la contrée, du côté oriental, étoit couverte de grands arbres, sous lesquels nous aperçûmes distinctement des cabanes, des pirogues & des Indiens. Arrivés à la pointe occidentale, nous y vîmes la mer briser avec force sur un récif qui s'étend du rivage jusqu'à trois ou quatre milles au large : nous la nommâmes

l'île de l'Oiseau. Elle est située par dix-sept degrés vingt-quatre minutes de latitude méridionale, & cent quarante-deux degrés cinquante minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Le huit, nous eûmes aussi connoissance d'une île, à laquelle nous donnâmes le nom de l'île de la Chaîne. Sa situation est par dix-sept degrés vingt-quatre minutes de latitude, & cent quarante-cinq degrés vingt-six minutes de longitude occidentale de Londres.

Le dix Avril, dans la matinée, nous reconnûmes l'île Osnabrug, qui nous restoit au Nord-Ouest-quart-d'Ouest cinq degrés trente minutes à l'Ouest, & à la distance de six lieues. Laisant cette île au nord, nous découvrîmes du haut du grand mât, à midi, l'île du Roi George. Nous gouvernâmes dessus; mais comme nous n'avions que très-peu de vent, nous employâmes trois jours

pour venir mouiller dans la baie de Port-Royal. Dès que nous fûmes ancrés, le Capitaine Cooke descendit à terre avec les soldats de la marine; mais il revint dans l'après-midi, sans avoir vu personne de considération parmi les Indiens qu'il avoit rencontrés, & auxquels il avoit donné des clous, des boutons, des fausses perles & d'autres bagatelles, qui font d'un grand prix aux yeux de ces insulaires.

Le lendemain, plusieurs Officiers & MM. Green, Banks & Solander descendirent du côté le plus occidental de la baie. Les naturels du pays vinrent à leur rencontre, les reçurent avec des démonstrations de joie & d'amitié, leur présentèrent des rafraichissemens préparés à leur maniere, avec quelques pieces d'étoffes manufacturées dans l'île, & les conduisirent ensuite en différens endroits de la contrée.

Dans cette tournée, le Docteur So-

lander perdit une lorgnette d'opéra; que les insulaires avoient fort admirée; circonstance qui ne permettoit pas de douter qu'elle n'eût été volée par quelqu'un d'entre eux. Il communiqua ses soupçons au chef d'un des districts de la contrée, & réussit, par signes, à lui faire entendre le tems & le lieu où elle lui avoit été enlevée. Le chef parut très-fâché de cet accident: ce n'est pas, comme nous avons eu occasion de nous en convaincre dans la suite, qu'il eût réellement de l'aversion pour ces tours de filouterie, mais parce qu'il craignoit que cette action, commise dans une premiere entrevue, ne nous fit concevoir de ses compatriotes une opinion défavorable, & ne les privât de tous les avantages qu'ils espéroient retirer de nous, & qu'ils furent se procurer par mille artifices, lorsque nous entrâmes avec ce peuple dans une plus intime liaison. Le chef, dans la vue de

détourner les impressions défavorables que ce vol pouvoit faire sur nous, fit entendre, avec l'apparence de la plus parfaite probité, que le lieu où le larcin s'étoit fait, n'étoit pas de son district; mais qu'il alloit en faire informer le chef de l'endroit; qu'il tâcheroit de recouvrer, s'il étoit possible, le vol dont on se plaignoit; & que, s'il ne pouvoit y parvenir, il se proposoit d'offrir à M. Solander autant de piéces de draps qu'il en faudroit pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite.

Les recherches du chef ne furent pas sans succès: la lorgnette fut rendue à M. Solander; & cette prompte restitution nous priva du mérite que nous aurions eu en refusant les piéces d'étoffes qui nous avoient été offertes. Mais en même tems elle nous fournit l'occasion de convaincre ces insulaires de notre générosité, en leur prodiguant des présens, pour une restitution que l'intérêt

seul avoit fait faire, & non la probité ; sentiment qui leur est absolument étranger, comme l'expérience nous le fit connoître.

Nous nous conduisîmes d'abord à leur égard d'une manière si libérale, où si prodigue, pour dire mieux ; que nous les encourageâmes à concevoir de grandes espérances, à former d'exorbitantes prétentions, & à imaginer une infinité de ruses pour nous tromper. Il est probable qu'ils n'auroient pas songé à mettre en usage tant de petits détours, si nous leur eussions paru plus économes & plus circonspects.

Cependant l'acte de justice qui venoit de se faire ne nous permettoit pas de soupçonner de mauvaise foi les habitans, quoique nous nous vissions trompés dans notre attente au sujet des provisions de cochons & de poules que, sur le rapport de l'équipage du Dauphin, nous croyions y trouver. Mais

l'événement nous convainquit qu'on ne nous avoit donné de ce pays que des relations exagérées. Toutes les provisions de vivres que l'île put nous fournir, se réduisirent à une livre de porc frais pour chaque personne, par semaine.

Le troisième jour de notre arrivée, les principaux chefs de l'île se rendirent à notre bord : ils nous apportèrent quelques cochons, & une petite quantité de fruits.

Le jour suivant, nous marquâmes le terrain que nous nous proposons de retrancher, pour pouvoir y observer en sûreté le passage de Vénus, que nous devions y attendre. Nous y descendîmes en même tems, avec armes & bagages; nous dressâmes nos tentes, & nous établîmes une garde, pour veiller à ce que les insulaires n'enlevassent pas nos utensiles. Malgré la consigne, qui étoit de ne laisser entrer dans

le camp aucun Indien, un soldat de la marine, qui vouloit s'en amuser, permit à plusieurs d'entre eux de l'approcher. Il s'en fallut bien peu qu'il ne fût la victime de son indiscretion. Ces Indiens se jetterent sur lui de la maniere la plus inattendue, lui arracherent son fusil des mains, s'efforcerent de le tuer avec la bayonnette, & se sauverent ensuite dans le bois. Nous envoyâmes aussi-tôt à leur poursuite: on les atteignit. L'agresseur fut tué d'un coup de fusil qu'il reçut dans la tête, & deux ou trois autres furent blessés: mais le fusil qu'ils avoient emporté fut perdu; nous ne pûmes même jamais savoir ce qu'il étoit devenu.

Immédiatement après cette expédition, nous abattîmes nos tentes, & le même soir nous les reportâmes à bord, avec tout le bagage. Le lendemain nous levâmes l'ancre. Nous nous touâmes jusq'à l'endroit le plus commode

pour couvrir le camp qui devoit être retranché. Là nous amarrâmes de rechef notre vaisseau à un demi-mille du rivage, ayant deux ancrs en barbe, & deux tiers de cable sur chacune : nous portâmes ensuite, pour servir de croupiere, notre ancre d'affourche du côté de la terre, en en faisant passer le cable à bas-bord. Dans cette position, nous présentions le travers à la place que nous avions dessein de fortifier. Nous passâmes la nuit à bord.

Dès que le soleil commença d'éclairer l'horison, nous fîmes une seconde fois nos dispositions pour descendre à terre nos tentes, nos équipages & nos pieces à l'eau, que nous fîmes remplir, & disposer comme un parapet, pour nous couvrir du côté où nous étions déjà défendus par une riviere; & de l'autre côté, nous construisîmes des redoutes, que nous palissadâmes & garnîmes de canons & de pierriers. Nous

nous vîmes bientôt en état de nous soutenir dans ce poste contre toutes les forces des insulaires, en cas qu'ils songeassent à venir nous attaquer.

Après avoir pris pour notre sûreté toutes les précautions que semble prescrire une sage prévoyance, nous établîmes un marché, où les insulaires vinrent fréquemment apporter des fruits, des poules & quelques autres provisions, qu'ils échangeoient contre des outils de fer, des clous, &c. Mais le Capitaine Cooke crut devoir restreindre ce commerce, & il désigna une personne qui seroit seule chargée de faire ces échanges.

Le grand loisir dont nous jouissions alors nous laissoit tout le tems de faire de fréquentes tournées dans l'intérieur de la contrée, & d'en visiter les habitans. Tous nous invitoient à entrer dans leurs maisons, nous y présentoient des rafraîchissemens & de très-jolies fem-

mes, & nous pressoient de les accepter, avec une franchise & une cordialité qui donnoient un nouveau prix aux choses qui nous étoient offertes. Nous trouvions par-tout la même hospitalité, le même accueil & la même considération. Ce qui nous surprenoit, c'est qu'il étoit rare que nous ne fussions pas volés dans ces mêmes maisons dont les maîtres nous combloient de caresses, & où notre présence sembloit répandre la joie & les plaisirs.

Cette île, que M. Wallace, commandant le Dauphin, vaisseau de guerre de vingt canons, a nommée l'île du Roi George, reçoit des naturels du pays le nom d'Otahiti. Elle est composée de deux péninsules d'inégale grandeur, unies par un isthme qui est une terre basse, dont la courbure forme une baie ouverte au Nord-Est. La plus grande péninsule est appelée Othati-Nua; la plus petite reçoit le nom d'Ota-

hitû-Eta. La premiere se nomme aussi quelquefois Obreabo, en l'honneur de la Reine Obrea.

Otahitû n'a pas moins de quarante lieues de circonférence, & son plus grand diametre est d'environ quinze lieues. Le port Royal est situé près de la pointe occidentale de l'île. De cette pointe, la côte court Est-quart-Sud-Est l'espace de neuf milles, & se joint par un récif à trois îlots qui forment une baie, nommée la baie de la Société. De-là, la côte va toujours en s'abaissant jusqu'au fond de la baie, formée par la courbure de l'isthme qui unit les deux péninsules, dont la plus petite, d'une forme ovale, est par-tout bordée d'un récif qui s'étend à deux milles au large, sur lequel la mer brise avec force. Plusieurs coupures ou passes offrent aux vaisseaux un ancrage sûr en-dedans du récif. Toute la côte septentrionale de l'île est également dé-

fendue par un récif à-peu-près de même largeur, en-dedans duquel les vaisseaux peuvent aborder par des coupures qu'on y rencontre de loin en loin; mais il y faut être de la plus grande défiance sur les fonds, où souvent les vaisseaux seroient exposés au plus grand danger.

Rien de plus agréable que l'aspect de l'île. De hautes montagnes couronnées d'arbres & d'arbustes en occupent l'intérieur. De ces montagnes sortent quantité de sources, dont les eaux serpentent dans les vallées, & y entretiennent une éternelle verdure. Des bords de la mer jusqu'au pied des montagnes, on parcourt un terrain uni, couvert de plantations de divers arbres fruitiers, & entrecoupé de ruisseaux, qui servent à fertiliser la contrée & à l'embellir de toutes les graces champêtres.

Otahiti est sous le gouvernement

d'un seul chef, qui jouit d'un pouvoir illimité. Ce Souverain nomme ses Lieutenans dans les différens districts. Ceux-ci sont chargés d'entretenir le bon ordre, de lever des impositions qu'une longue habitude a érigées en droits.

Ces insulaires sont soumis à des usages généralement reconnus, qui leur tiennent lieu de loix écrites. D'anciennes coutumes ont annexé des amendes ou des châtimens à de certaines fautes ou de certains crimes qui peuvent troubler l'ordre & la tranquillité publics. Les voleurs y sont punis selon la nature du vol. Il y a peine de mort pour ceux qui auront dérobé des armes ou quelques pieces d'étoffe. L'usage est de les pendre à des arbres, ou de les précipiter dans la mer. Mais cette sévérité n'a point lieu contre ceux qui ne volent que des fruits ou des provisions de bouche; les voleurs en sont quittes pour la bastonnade, & une restitution forcée, si elle

elle est possible. Cette pratique paroît être assez judicieuse; les peines pour la même faute y sont sagement proportionnées aux motifs qui l'ont fait commettre. Ils pensent que celui qui a la lâcheté de voler des armes ou quelques piéces de toile, ne peut être qu'un paresseux ou un avare, vices également nuisibles, que la société est intéressée à réprimer. Mais ce seroit, selon eux, une barbare cruauté d'ôter la vie à un homme que la faim a contraint de satisfaire les desirs irrésistibles de la nature.

La différence qu'on remarque dans la taille & la couleur des habitans d'Otaïtî seroit croire que ce peuple est composé de deux différentes races. On doit dire qu'en général ce sont de très-beaux hommes. La plupart d'entr'eux ont six piéds trois pouces, mesure d'Angleterre; les autres n'ont pas moins de cinq piéds six pouces: mais

ni leur force ni leur vigueur ne répondent à la majesté de leur taille ou de leur quarrure. Leurs membres ont une flexibilité qu'on trouveroit difficilement en Europe, même parmi les femmes les plus délicates. Ils acquierent cette extrême souplesse dans la danse, dont ils font, dès leur plus tendre jeunesse, un continuel exercice. Leur danse est toujours accompagnée de diverses inflexions de corps, de gestes comiques, de postures lascives & de mouvemens extravagans. Ces exercices toujours violens les rendent légers à la course, & donnent à tous leurs mouvemens une surprenante agilité : mais ne les empêchent-ils pas d'atteindre à ce degré de force que semble annoncer l'élevation de leur taille ?

Le teint de ces insulaires est de couleur bronzée, mais plus clair que celui des indigenes de l'Amérique. On en voit, mais en petit nombre, dont la

peau n'est pas moins blanche que celle des Européens; & parmi ces blancs, quelques-uns ont des cheveux roux; ce qui est rare : généralement la couleur en est noire.

Leurs vêtemens sont d'une étoffe assez singulière, qu'ils fabriquent eux-mêmes avec l'écorce d'un arbruste cultivé dans le pays. Ces vêtemens ne varient pas moins dans la forme que dans la manière de les porter; deux choses qui, réglées en Europe avec l'exactitude la plus scrupuleuse, chez ces insulaires, dépendent de la fantaisie, du caprice, & particulièrement de la température de l'air.

Dans le jour, ils portent d'ordinaire une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Si le ciel est serein, ils s'enveloppent d'une pièce d'étoffe d'environ six pieds de longueur. Cette pièce, qui a dans le milieu une ouverture faite pour y passer la tête,

flotte négligemment sur leurs épaules, & les couvre jusqu'aux genoux. Dans leurs maisons, ils roulent cette espece de manteau autour de leurs reins.

C'est aussi là le seul habillement des femmes. Elles en font plusieurs plis, dont elles s'enveloppent les parties naturelles, & le tiennent tellement serré au-dessous des reins, qu'elles en ont dans leur démarche un air de gêne & de contrainte.

L'usage de se peindre les fesses d'un bleu foncé est général dans les deux sexes. Pour fixer ces traits & les rendre ineffaçables, ils se piquent la peau avec un os pointu, & versent sur ces piquures une teinture bleue qu'ils appellent Tat-tow; terme dont ils se servent, en nous voyant écrire, pour désigner les lettres.

Les hommes laissent croître leurs cheveux, qu'ils relevent & attachent sur le sommet de la tête avec des plu-

mes d'oiseaux. Les femmes les portent plus courts, & les laissent tomber en boucles autour de leur cou. Les uns & les autres s'entortillent aussi quelquefois la tête d'une piece de toile blanche, de leurs fabriques, en forme de turban.

Les femmes portent sur le front une espece d'aigrette, faite de cheveux qu'elles ont tressés avec des soins infinis; tant le desir de plaire est général, & naturel au sexe de toutes les contrées! Mais ce qu'elles estiment le plus dans leur parure, ce sont des pendants d'oreilles de perles fines. Elles ne font point dans l'usage de porter des colliers ni des bracelets.

Les hommes ne se rasent que les moustaches & les joues, & laissent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. En ce point, ces insu-

lares different des aborigenes de l'A-
mérique, qui sont imberbes.

La circoncision, recommandée par
Dieu à Abraham, comme la marque
caractéristique de la nation Juive, est
généralement pratiquée dans Otahiti,
sans autre motif que celui de la pro-
preté. Ils désignent les incirconcis par
un terme que la décence ne permet
pas de répéter.

Il seroit naturel de croire qu'un
peuple qui a fait si peu de progrès dans
la culture des mœurs & des arts, doit
vivre dans une heureuse égalité, ou
du moins n'être soumis qu'à des con-
ventions générales, établies pour entre-
tenir la félicité publique : mais il n'en
est pas ainsi à Otahiti. Depuis long-
tems l'égalité y est rompue. Il y a déjà
une distance prodigieuse d'un homme
à un autre homme : en un mot, on y
voit des maîtres & des valets; tant les
passions nous portent naturellement à

aspirer à l'empire, & à abuser de nos facultés pour nous asservir ceux que la nature a fait nos égaux!

Entre les habitans libres d'Otahitî, il y en a peu qui n'aient à leur service une troupe de valets répandus autour de leurs maisons; & ces valets sont peut-être les plus adroits filoux qu'on puisse rencontrer: c'est un fait que l'expérience nous a confirmé plus d'une fois, à notre désavantage.

Mais ces habiles filoux ne volent guere que les choses dont ils espèrent retirer quelques avantages. S'il arrive que l'effet qu'ils ont enlevé ne leur soit d'aucune utilité, ils le rendent, ou l'exposent dans un lieu où il puisse être apperçu de celui qui en étoit le propriétaire: c'est ce dont nous avons eu occasion de nous convaincre. Ils parvinrent une fois, de nuit, à se glisser secrètement dans notre camp, d'où ils emportèrent, sans être apper-

cus, notre octan, instrument qui nous étoit indispensablement nécessaire pour nos observations astronomiques, le principal objet de notre voyage. Ils le garderent quelques jours; mais après s'être bien convaincus que cet instrument ne pouvoit leur être d'aucun usage, l'un d'eux se chargea de venir nous informer qu'il avoit vu un de ses compatriotes emporter cette piece, & la cacher derriere un arbre qu'il nous indiqua, en nous assurant toujours qu'il n'avoit pu reconnoître l'auteur du vol. Nous trouvâmes effectivement dans l'endroit désigné notre instrument astronomique, que l'examen qu'ils en avoient fait avoit mis un peu en désordre; mais ce dommage fut aisément réparé.

La nature, qui a par-tout embelli le sexe de mille traits charmans, semble avoir réservé ses plus précieux dons pour les femmes d'Otaïti. Tous

leurs traits font agréables ; leur taille est souple, élégante & majestueuse ; elles joignent à une figure intéressante un corps dont les contours gracieusement arrondis, & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Mais ces belles Otahitiennes sont lascives, & n'ont point la continence au rang des vertus. Nos soldats & matelots les trouverent si favorables à leurs desirs, qu'ils n'eurent d'autre embarras que celui du choix, pendant tout notre séjour dans cette île.

Le mariage est, chez ces insulaires, un engagement pour la vie. Une circonstance bien singulière, c'est qu'aussitôt qu'un homme s'est choisi une épouse, il est exclu de la société des femmes & des garçons pendant les repas, & il est obligé de manger avec ses domestiques : aussi ne sont-ils

pas fort pressés à se ranger sous le joug de l'hymen. Les filles, libres d'écouter les penchans de leur cœur, se livrent sans scrupule à tous ceux qui sollicitent leurs faveurs, & jouissent de cette liberté jusqu'à ce que devenues enceintes, les parens sont forcés de les marier.

Les coutumes de ce peuple n'accordent au Souverain de l'île qu'une seule épouse; mais elles lui laissent la liberté de se choisir un certain nombre de concubines. La politique barbare de ce gouvernement exige que tous ses enfans naturels soient étouffés en naissant, pour prévenir les désordres que pourroient occasionner leurs communes prétentions à succéder à la souveraineté.

La marque de la souveraineté est une espece de ceinture rouge, à laquelle les habitans donnent le nom de Maro. Lorsque l'Éréi, c'est ainsi que se

no
la P
aut
jou
jour
inve
par
tisan
lui
doig
cha
noix
L
se m
croi
auqu
we.
nom
qui
féren
Mav
capr
trem

nomme toujours le chef, ceint pour la première fois cette marque de son autorité, toute l'île se livre à des réjouissances publiques qui durent trois jours consécutifs. L'Éréi, après son investiture, est toujours servi à table par les personnes de sa suite. Ses courtisans lui coupent les morceaux qu'ils lui mettent dans la bouche avec les doigts, qu'ils doivent tremper, à chaque fois, dans une bole de lait de noix de cocos.

L'énumération des habitans de l'île se monte à soixante & dix mille. Ils croient l'existence d'un Être suprême, auquel ils donnent le nom de Maw-we. Ce grand Être a engendré un nombre infini de Divinités subalternes, qui sont chargées de présider aux différentes parties de la création. Le Maw-we secoue la terre au gré de ses caprices, ou plutôt il est le Dieu des tremblemens de terre.

Ces insulaires n'ont aucun établissement religieux, aucune espèce de culte extérieur. Ni les mouvemens de la nature, ni les lumières de la raison n'ont pu, jusqu'à présent, les porter à rendre publiquement à la Divinité des actions de grâces : ils pensent au contraire que l'Être suprême est trop élevé au-dessus des créatures, pour être affecté des actions qu'elles peuvent commettre sur la terre.

Pendant nous avons remarqué chez ce peuple quelques actes de religion, tels que les cérémonies funéraires, & quelques autres auxquels on a destiné un certain ordre d'hommes que nous appellons prêtres; mais cette dénomination pourroit fort bien être très-impropre : du moins ces hommes n'ont-ils aucun rapport avec la Divinité.

Ces peuples ont des notions d'une vie future : ils espèrent revivre dans

une autre île , où ils doivent être transportés après leur mort : mais ils imaginent si peu que ce soit pour y être récompensés ou punis des bonnes ou mauvaises actions commises pendant la vie , qu'ils sont très-persuadés que chaque individu , prince , maître ou valet , s'y retrouvera dans l'état où il étoit déjà dans cette île.

Ils croient que le soleil & la lune ont donné naissance à toutes les étoiles , & ils supposent que les éclipses doivent être le tems de la copulation. Ils sont aussi dans la persuasion que la plus grande partie de la terre est placée à une grande distance à l'Orient de leur île , qui a été détachée du continent , tandis que la Divinité le traînoit vers la mer , avant de s'être décidé sur l'aspect qu'il devoit lui faire prendre.

Ces insulaires , comme nous l'avons dit , ne rendent à la Divinité aucun

culte extérieur; cependant nous avons souvent observé que dans leurs repas ils commencent par prendre une légère portion des mets préparés, qu'ils mettent à l'écart, comme une offrande au Maw-we.

S'il survient des contestations entre les habitans touchant la propriété des terres, le plus fort se met en possession du terrain contesté: mais le plus foible porte ses plaintes à l'Eréi; & ce chef, dans les vues politiques de maintenir l'égalité entre ses sujets, manque rarement d'accorder au plus pauvre la terre qui étoit en litige.

Leurs cérémonies funebres ont des singularités remarquables. Le cadavre est déposé dans un hangard construit exprès à quelque distance de l'habitation de la famille; là, il est étendu sur un échaffaud, & couvert d'une belle toile. Alors un prêtre, appelé l'Heavah, vêtu d'un manteau garni de

plumes brillantes, & accompagné de deux jeunes garçons peints en noir, jette des fleurs & des feuilles de bambou sur le mort, à qui il présente quelque nourriture, qu'il dépose à ses côtés; & ensuite il est constamment occupé pendant trois jours à parcourir les bois & les champs de tous les environs, d'où chacun se retire à son approche.

Cependant les parens du défunt construisent un hangard contigu à celui où repose le cadavre, où ils s'assemblent. Dans ce lieu consacré à la douleur, les femmes viennent témoigner leurs regrets par les pleurs, des chants lugubres; & au milieu de leurs plaintes lamentables, elles se font en diverses parties du corps des bleffures qu'elles vont ensuite laver dans une rivière ou dans la mer. Ces tristes devoirs sont continués pendant trois jours.

Lorsque les chairs corrompues laissent les os à découvert, le squelette est déposé dans un tombeau de pierre. Ce tombeau est d'une forme pyramidale (*).

L'île d'Otaïtî est presque par-tout cultivée. Le plat pays, qui s'étend depuis le pied des montagnes qui occupent l'intérieur de l'île, jusqu'au rivage, est consacré aux plantations d'arbres fruitiers. Les plus communs sont ceux qui produisent le cocos, l'igname, le fruit à pain, la banane, l'écorce dont on fait des étoffes, la patate, espece de pomme de terre,

(*) Dans l'endroit de l'île le plus solitaire, nous avons vu une de ces pyramides beaucoup plus élevée que toutes les autres: elle étoit bâtie de pierres brutes, posées les unes à côté des autres. Là reposoient sans doute les cendres de quelque ancien prince. Sur le sommet étoient les becs de plusieurs oiseaux, & des os de poissons. Il est probable que c'étoit-là les restes des présens qu'on avoit offerts au défunt.

qui

qui ne differe de celle de France que par un petit goût d'amertume.

La principale nourriture de ces insulaires font les fruits, les légumes & le poisson, qu'ils prennent de diverses manieres & très-adroitement. Il leur est assez ordinaire de manger le poisson crud. Quelques personnes de notre bord voulurent les imiter dans cet usage, & trouverent que ce mets n'étoit pas désagréable. Ils se nourrissent aussi de cochons, dont ils ont des troupeaux nombreux; mais ils préfèrent la viande de chiens à celle de tous les autres animaux. Nous avons vu chez eux des canards parfaitement ressemblans à ceux d'Europe.

La maniere dont ils font rôtir leurs viandes mérite une description particulière. Ils font des fours souterrains, dont ils pavent le fond: ils y allument du feu, sur lequel ils mettent plusieurs pierres. Lorsque le four est

suffisamment échauffé, ils en retirent le charbon & les cendres. Dans ce four ainsi préparé, ils placent leurs viandes enveloppées de feuilles, & par-dessus, les pierres ardentes : le tout étant recouvert de terre, la piece de viande cuit dans son jus, & devient un mets délicieux.

Ces insulaires mangent beaucoup, & avec une espee de voracité. Ce qui leur tient lieu de pain, sont les patates, les ignames, & une espee de fruit laiteux & farineux qui, lorsqu'il est cuit, a du pain l'apparence & le goût. Ils font une espee de pâte de la pulpe qui s'attache aux coquilles de noix de cocos & de bananes. Cette pâte est communément destinée pour le souper & le déjeuner.

L'eau est leur boisson ordinaire. Ils boivent aussi du lait de noix de cocos; mais ils n'ont aucune liqueur spiritueuse, si ce n'est celle qu'ils tirent

d'une espece de poivre qui croît dans le pays, & qu'ils font fermenter dans l'eau. Mais cette liqueur ne paroît guere que sur les tables des chefs de la contrée.

Les connoissances qu'ils ont de la médecine sont extrêmement bornées, mais communes à tous. Il est rare de rencontrer parmi eux des personnes infirmes. Ils atteignent à la plus heureuse vieillesse, sans presque aucune incommodité. Ils ont pour leurs maladies des remedes empiriques, dont une longue expérience leur a fait reconnoître l'utilité; sans avoir jamais fait de recherches sur les propriétés & la maniere d'opérer de ces remedes.

Leurs instrumens de musique sont le tambour & une espece de flûte de roseau à trois trous, dans laquelle on souffle avec le nez.

La pêche s'y fait avec le filet &

l'hameçon. Leurs filets, assez semblables aux nôtres, sont tissus de fibres d'écorce d'arbre, dont ils font aussi leurs lignes. Leurs hameçons sont de différente grosseur, selon l'usage auquel ils les destinent. Ceux qui leur servent à prendre les requins, sont faits d'un bois dur & pesant, & d'une figure convenable. Ils en ont une grande quantité de petits, faits de nacre artistement travaillée, & de différentes formes circulaires.

L'industrie des habitans d'Otaliti est sur-tout remarquable dans la manufacture de leurs étoffes, tissues avec l'écorce d'un arbruste soigneusement cultivé dans l'île. Cette écorce, après en avoir enlevé la surface extérieure, à cause de sa dureté, se met dans l'eau en macération pendant trois jours. Elle est ensuite étendue sur une planche très-unie, où étant battue, elle devient glutineuse, & acquiert la

viscosité. d'une pâte ferme. L'instrument dont ils se servent pour battre cette écorce préparée, est un morceau de bois très-compact & très-dur, qui est équarri & rayé sur ses quatre faces. Cet instrument, sans y comprendre le manche, a quinze pouces de longueur, sur six de circonférence: mais les rainures ne sont pas également larges & profondes sur chaque face. Celle dont on fait d'abord usage n'a que dix de ces rainures; la dernière en a environ soixante. Cette dernière laisse une espèce de canelure sur l'étoffe, qui s'étend & s'amincit sous les coups de cet instrument, à-peu-près de la même manière que l'or se forme en feuilles sous le marteau. Cette étoffe, par le blanchissage, acquiert une extrême blancheur; &, quoique faite si simplement, elle a néanmoins beaucoup

de force & de consistance. Elle seroit d'une grande utilité dans nos manufactures de papier. Il s'en fabrique dans l'île une très-grande quantité. Nous pouvions en avoir pour un clou plusieurs aunes. Ils réussissent parfaitement à les teindre en rouge, en jaune, en brun & en noir. Comme cette étoffe doit être battue jusqu'à ce qu'elle soit extrêmement mince, pour en avoir de plus épaisse, ils en étendent deux ou trois pièces l'une sur l'autre, & les collent ensemble. Celle qu'on porte dans le deuil est double : elle est blanche du côté de la peau, mais en dehors elle est brune & tachetée de noir.

Comme ces insulaires sont souvent en guerre avec les îles voisines, ils ont pour arme défensive une espèce de cuirasse de forme semi-circulaire. Cette cuirasse ou cotte de maille, comme on voudra l'appeler, a une échan-

crûre arrondie dans le milieu de la section. Elle est composée d'une bordure d'ozier, que recouvre une étoffe fortement tissue, & faite de fibres de noix de cocos cordonnées ensemble. Sur cette étoffe on voit trois rangs de plumes de pigeon en demi-cercle; & entre chaque rang de plumes, un autre rang de dents de requins. Les bords sont garnis de très-belles soies blanches de Barbet, & toute la cuirasse est ornée de pieces rondes de nacre, d'environ deux pouces de diametre. Une de ces cuirasses leur couvre la poitrine, & une autre, les épaules & le dos.

Leurs armes offensives sont l'arc, la javeline, qui est une espece de pique d'un bois très-dur, qu'ils lancent avec autant d'adresse que de célérité, & la hache. Cette hache est une pierre tranchante de la couleur du

jaspe ou de la pierre de touche, qu'ils attachent à l'extrémité d'un manche de bois, & qui ressemble beaucoup à une houe de jardin.

Les habitans de cette île commercent avec ceux des îles voisines qui sont à l'Est d'Otahiti, & que nous avons découvertes sur notre passage. Pendant trois mois de l'année les vents qui soufflent constamment de la partie de l'Ouest, leur sont très-favorables pour cette navigation. Leur commerce consiste à échanger leurs étoffes & des provisions de bouche, contre des perles fines, & ces belles soies de Barbets dont nous avons parlé.

Quelques jours après notre arrivée à Otahiti, les habitans nous informèrent qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un vaisseau étranger avoit relâché dans leur île; & leur ayant fait voir tous les différens pavillons d'Europe,

ils nous assurerent que ce vaisseau avoit toujours arboré pavillon Espagnol (*). Nous découvrîmes à Batavia que ce vaisseau étranger étoit celui que commandoit M. de Bougainville, dans le voyage qu'il a fait autour du monde par ordre de la Cour de France. D'après le récit que ces insulaires nous ont fait du séjour des François dans leur île, il paroît qu'ils y ont d'abord vécu en bonne intelligence avec les naturels du pays ; mais quelques-uns de ces derniers ayant surpris trois personnes de l'équipage qui se baignoient au bord de la mer, les massacrèrent, & se faisirent de leurs habits. Les François envoyèrent à leur poursuite, en tuèrent un

(*) Il est inutile de relever les absurdités contenues dans ce paragraphe & le suivant. M. de Bougainville, dans la seconde Édition de son *Voyage autour du Monde*, a répondu à ces imputations, destituées de toute vraisemblance.

des agresseurs, en prirent un autre prisonnier, & l'emmenèrent avec eux.

Les gens de notre équipage ne tarderent pas à s'appercevoir que les belles Otahitiennes qu'ils avoient choisies pour femmes pendant leur séjour dans l'île, étoient attaquées d'une certaine maladie que les François leur avoient donnée, en reconnoissance des faveurs qu'ils en avoient obtenues.

Le quatre de Juin, un ciel serein & sans le plus léger nuage permit à MM. Green, Cooke & Solander d'observer, avec la plus scrupuleuse exactitude, le passage de Vénus (*).

(*) Suivant les calculs de M. de la Lande, l'observation d'Otaïti, comparée avec celle que M. l'Abbé Chappe fit à Saint-Joseph en Californie, donne pour la parallaxe du soleil dans ses moyennes distances, 8 secondes & $\frac{1}{100}$; comparée avec celle de MM. Dymond & Wales, faite au

L'observation réussit aussi complètement qu'on pouvoit le desirer. Comme cette observation avoit été le principal objet de notre voyage dans la mer du Sud, nous ne songeâmes plus qu'à nous préparer à notre départ.

Dans ce même tems, deux Officiers, s'étant engagés dans une querelle qui causa beaucoup de troubles à bord, convinrent de terminer leur différend par le duel. Munis de pistolets, ils descendirent secrètement à terre. Ils se chargerent d'abord sans

fort du Prince de Galles sur la baie d'Hudson, elle donne 8 secondes 55; avec celle de Cajanebourg, en Finlande, 8 secondes 52; avec celle du P. Hell, à Wardhus, au Nord de la Laponie, 8 secondes 72. Mais M. de la Lande pense qu'il faut rejeter celle-ci, & son dernier résultat est que la parallaxe moyenne du soleil est tout au plus de 8 secondes 55; ce qui donne pour la distance moyenne du soleil, 34558400 lieues communes de France, de 2283 toises chacune. Voyez le Mémoire sur le passage de Vénus par M. de la Lande, à Paris, chez Lattre, Graveur, rue Saint-Jacques.

aucun fâcheux accident ; mais avant qu'ils eussent le tems de faire une seconde décharge , ils furent arrêtés & reconduits à bord.

Pendant notre séjour à Otahiti , MM. Banks & Solander , Naturalistes déjà célèbres , se sont occupés à étendre leurs recherches sur cette île : ils y ont fait une très-riche collection de plantes , de poissons & de quelques oiseaux , dont ils donneront une description exacte dans l'histoire de ce voyage qu'ils se proposent de publier.

L'application particulière que nous donnâmes à l'étude de la langue d'Otahiti , nous mit en état de pouvoir converser avec ses habitans , avant de quitter cette riante contrée. Leur langue , dont les mots ne sont presque composés que de voyelles , est , comme celles de tous les peuples qui vivent entre les tropiques , douce ,

flexible , chantante , & facile à prononcer.

Nous eûmes encore la fatisfaction de voir croître dans cette terre fertile toutes les graines d'Europe que nous y avons semées , à l'exception de celles de melon , de moutarde & de cresson.

Tout étant préparé pour notre départ , nous prîmes congé de nos insulaires ; & le treize Juillet mil sept cent soixante-neuf , nous appareillâmes de la baie de l'île George , ayant à bord un Indien , nommé Tobia , lequel avoit été autrefois grand-prêtre d'Orahiti : mais quelques sujets de mécontentement qu'il avoit éprouvés de la part du dernier Régent , le disposèrent à quitter l'île ; & il s'embarqua avec nous , suivi d'un domestique , dont le nom est Tiato.

En partant d'Orahiti , nous fîmes voile à une petite île que nous avions

aperçue du sommet d'une montagne de l'île George. Les naturels donnent à cette île le nom de Titeroah. Ce n'est exactement qu'un groupe de sept petits rochers. Elle appartient au Souverain d'Otahitî. Il en retire du poisson, des tortues de mer, &c. Elle est située à sept lieues au Nord de la baie de Port-Royal, par les dix-sept degrés dix minutes de latitude australe, & cent cinquante degrés de longitude occidentale du méridien de Londres.

De Titeroah, nous gouvernâmes au Nord-Ouest. Le lendemain, nous découvrîmes les hautes terres d'une île que ses habitans au rapport de Tobia, nomment Vliateah : mais ce jour & le suivant, nous n'eûmes que très-peu de frais.

Le dix-sept, nous courûmes sur une île qui porte le nom d'Oahena ; & en peu d'heures nous vîmes mouiller

dans une très-belle baie, qu'on nomme Owarre, où nous restâmes deux jours à l'ancre. L'île d'Oahena a quinze lieues de circuit. L'imagination la plus vive ne peut pas se représenter un séjour plus enchanteur. Le rivage est bordé d'arbres chargés de fruits, entre lesquels on voit les cocotiers élever leurs tiges fécondes. Des bosquets égayés par le ramage de mille oiseaux, des prairies d'où s'exhale le parfum des fleurs, qu'arrosent les eaux transparentes de plusieurs petits ruisseaux qui y serpentent en murmurant; la fertilité surprenante du sol, l'inégalité du terrain, dont le désordre heureux & la naïve négligence offrent à l'œil qui s'y repose les plus riches paysages, tout y frappe d'admiration. Elle est une des îles conquises par les armes d'Opuna, Souverain qui a sa résidence dans une île voisine.

Les habitans de cette terre fortunée

font les hommes les mieux faits & les plus beaux qu'on puisse jamais voir. Les femmes sur-tout y sont ravissantes. La nature semble s'être pluë à embellir ce sexe charmant de toutes les graces que les Poëtes ont prêtées à la mere des amours. Mais des qualités qui ne leur sont pas moins honorables, c'est l'humanité, la droiture, la franchise de l'âge d'or qu'on trouve chez ces insulaires. Ils nous donnerent, pour quelques bagatelles, une ample provision de cochons, de volailles, de poissons & de fruits de toute espece. Ils ne furent pas peu surpris, à la vue de notre vaisseau : c'étoit le premier qu'ils eussent jamais vu. Nous eûmes toutes les peines du monde à leur persuader de venir à notre bord. Ce ne fut qu'avec crainte qu'ils s'y exposèrent. Ils en considérèrent la structure avec autant de plaisir que d'étonnement.

D'Oahena,

D'Oahena, nous tirâmes un peu à l'Ouest. Le jour suivant, qui étoit le vingt, nous vîmes mouiller dans une baie à laquelle les naturels du pays donnent le nom d'Oapoah. Elle est située au Nord d'une île où nous a conduits Tobia, & qu'il nomme Vliateah. Sa latitude méridionale est de seize degrés quarante-sept minutes, & sa longitude occidentale, méridien de Londres, de cinquante-un degrés quarante minutes.

Au Nord quelques degrés à l'Ouest de cette île, il y en a une autre, appelée par les naturels Otahawa. Elle en est éloignée de dix lieues, & elle est par les seize degrés trente-sept minutes de latitude australe, & cent cinquante-un degrés quarante-cinq minutes de longitude à l'Ouest de Londres. Ces deux îles sont environnées d'un récif qui défend leurs baies & leurs ports, & offre un mouillage

sûr. L'entrée de la baie d'Oapoh n'est pas éloignée d'un îlot, vers sa pointe occidentale. Au-dedans de la baie sont plusieurs écueils de roches & de corail ; mais comme ils sont visibles, il est facile de les éviter.

Le vingt-quatre, nous levâmes l'ancre. Nous portâmes au Nord le long du rivage, & en-dedans du récif, pour donner dans un passage qui est éloigné de cinq à six lieues. Parvenus en-dehors du récif, nous côtoyâmes l'île Otahaw, & nous employâmes huit jours à la prolonger. Dans ce même tems, nous envoyâmes notre chaloupe dans le Sud-Ouest de l'île, où il y a un passage à travers le récif qui borde toute la côte, & en-dedans, une baie où le mouillage est excellent. Otahaw a environ douze lieues de circonférence. Les terres sont élevées, inégales & boisées. Du côté de l'Ouest, elle est en-

vironnée de plusieurs îlots ou brifans.

Le deux d'Août, nous vinmes mouiller dans une baie, au Nord de Vliateah, appellée par les naturels O-a-ma-ne-no, où nous séjournâmes huit jours, ayant amarré notre vaisseau à deux encablures du rivage.

Vliateah n'a guere moins de quarante lieues de circuit. Toute la contrée, entrecoupée de montagnes & de vastes plaines, est couverte de plantations de différens arbres chargés de fruits. Ses habitans nous ont paru honnêtes & hospitaliers. Nous en tirâmes une bonne provision de cochons, de canards, de fruits à pain, de cocos, &c. A l'Ouest d'Uliateah, à neuf lieues environ de distance, nous découvrîmes une île, nommée Mo-ro-ah, de la même étendue à-peu-près qu'Otahaw, mais dont la côte, par-tout escarpée, n'offre aucune retraite aux vaisseaux.

En doublant l'île d'Otahaw, nous eûmes la vue d'une île, à quelques lieues vers l'Ouest. Son nom est Bola-Bola. Elle a dix lieues environ de circonférence. Elle est sur-tout remarquable par un double mont dont les cîmes s'élevent au-dessus des nues.

Cette île, selon le rapport de Tobia, est stérile, & n'est, pour ainsi dire, qu'une chaîne de roches pelées. Elle fut inhabitée jusqu'à ce que les Souverains d'Otaïti & des îles voisines en firent un lieu d'exil pour les criminels. Cet usage dura plusieurs années : mais le nombre de ces exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement pour se soustraire à la punition de leurs crimes, que les productions de l'île furent insuffisantes pour leur subsistance. La nécessité en fit des pirates; & ils se faisirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrèrent.

Leur gouvernement fut féodal jusqu'à ce que Opuna, leur présent Souverain, eut l'adresse de priver de leur liberté ses compagnons guerriers; & pour les empêcher de réfléchir sur son usurpation, autant que pour se venger du mépris avec lequel il avoit été traité par les insulaires du voisinage, il fit une descente à Otahaw, dont il se rendit maître en très-peu de tems. Encouragé par ce succès, il vint débarquer sa petite armée victorieuse sur les côtes d'Uliateah; mais là il trouva de la résistance. Les habitans, animés du desir de défendre leur patrie, leur liberté & celle de leur chef, qu'ils aimoient, arrêterent les progrès de ses armes. Cependant la guerre continua l'espace de trois années avec des succès divers. Opuna, devenu plus heureux, remporta sur eux de grands avantages, & tua leur chef dans un combat. Les habitans d'Ulia-

teah ne perdirent point courage : retirés sur les hauteurs, ils donnerent l'investiture de la souveraineté au jeune prince dont le pere avoit été constamment l'objet de leur amour. Mais il fallut bientôt subir le joug du vainqueur. Une bataille décisive mit enfin Opuna en possession de l'île entière.

Le jeune Roi prit la fuite, & vint demander un asyle aux Otahitiens. Ceux-ci le reçurent avec joie, & le traiterent avec la plus haute considération. Ils lui assignerent un terrain considérable, pour le mettre en état, lui & sa suite, de subsister d'une manière honorable. Là, il mena à-peu-près la même vie que Jacques II. à Saint-Germain.

L'ambitieux Opuna étendit ses conquêtes dans plusieurs îles voisines. Ces îles sont devenues des dépendances de Bolla-Bolla, qui est la métropole de son empire, & sa résidence ordi-

naire. Opuna , de vagabond & de chef de brigands, devenu prince souverain, est aujourd'hui âgé de quatre-vingt-dix ans, & jouit, dans une heureuse vieillesse, du fruit de ses conquêtes.

Uliateah étoit la patrie de Tobia; il en avoit été un des chefs subordonnés. Dans le dernier combat qui fit subir à ses compatriotes le joug d'Opuna, il fut dangereusement blessé. Il se cacha d'abord dans les montagnes; & dès qu'il fut guéri de ses blessures, il vint se rendre auprès du jeune Roi à Otahiti. Il s'insinua dans les bonnes grâces de la Reine Obrea, régente de l'île, & parvint à captiver tellement son estime, que cette princesse le nomma grand-prêtre, & crut ne pouvoir plus se conduire que d'après ses conseils.

Une si haute faveur ne manqua pas de lui susciter des ennemis. Tutahaw,

seigneur plein de courage , & qui s'étoit gagné l'estime de ses compatriotes par sa valeur , vit avec chagrin les progrès de la passion de la reine Obrea sa sœur pour un étranger : il résolut de la dépouiller de son autorité , & de se faire nommer lui-même régent, en qualité d'oncle du roi , encore mineur. Pour mieux réussir dans ce projet , il commença par faire naître des divisions entre les habitans d'Otahiti-Eta & ceux d'Otahiti-Nua. Tobia , qui ne manquoit ni de jugement , ni de pénétration , prévint les desseins de son ennemi. Il en fit part à la reine , & lui conseilla , si elle étoit jalouse de conserver son autorité , de faire mourir secrètement Tutahaw. La reine ne put , sans frémir , écouter cet avis sanguinaire ; elle refusa de s'y prêter. Tobia sentit les conséquences de ce refus. Il craignit pour sa propre vie ; & pour se mettre en sû-

reté, il se retira dans les montagnes, prétextant que sa mauvaise santé l'obligeoit à faire cette retraite.

Cependant les haines que l'artificieux Tutahaw avoit semées entre les insulaires éclaterent. Les habitans d'Orahiti-Eta commencerent les hostilités; & les fréquentes incursions qu'ils firent dans la grande péninsule, causèrent les plus grands désordres. Les Otahitiens n'imaginèrent pas qu'une femme fût propre à tenir les rênes du gouvernement, dans une si horrible confusion. Ils se réunirent pour offrir la régence à l'adroit Tutahaw, comme il s'y étoit attendu.

On ménagea un accommodement entre la reine Obrea & Tutahaw. Dans une assemblée des principaux de l'île, on convint qu'Obrea conserveroit le titre de reine; qu'elle retiendroit à son service un certain nombre de domestiques, &c. mais que la ré-

gence seroit remise entre les mains de Tutahaw , seul capable de faire renaître la paix & l'union entre les habitans. Tutahaw , se voyant en possession de la place qu'il avoit sourdement brigüée , pardonna à Tobia , dont il estimoit les talens & respectoit le caractère sacerdotal , & le fit affurer qu'il pouvoit abandonner sa solitude & reprendre ses fonctions, sans aucune crainte. Mais Tobia , à qui cette révolution causoit un vif chagrin, saisit l'occasion de notre départ pour abandonner une contrée où il ne se plaisoit plus.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que , lorsque M. Wallace , commandant le Dauphin , vint relâcher à Otahiti , qu'il a le premier découverte , les habitans , qui n'avoient jamais vu de vaisseau , furent irrésolus sur la maniere dont ils devoient traiter leurs nouveaux hôtes. La reine Obrea,

alors régente , convoqua une assemblée , pour délibérer sur ce sujet. Il fut enfin résolu dans ce conseil d'attaquer le vaisseau , qu'on se flattoit de pouvoir enlever ; & les habitans tentèrent l'exécution de cette entreprise hardie. La reine s'y étoit d'abord opposée. Cette princesse compatissante aux besoins de l'humanité , vouloit , contre l'avis de ses conseillers , qu'on envoyât sur le champ aux étrangers une troupe de jeunes filles , avec un nombre suffisans de cochons. Il étoit difficile que la reine Obrea ouvrît un avis qui peignit mieux sa bienfaisante sensibilité. Et en effet , quelles offres plus généreuses , que des femmes & des cochons , pour des marins qui en avoient été privés depuis long-tems ?

Nous nous étions proposés de relâcher à Bola-Bola ; mais Tobia nous détourna de ce dessein. Il nous assura que nous ne serions pas en sûreté avec

les habitans de cette île ; qu'ils étoient d'un caractère cruel & intraitable ; qu'il faudroit que nous fussions continuellement sous les armes , pour n'en être pas surpris , & que nous échapperions peut-être difficilement à leur fureur. Il nous raconta aussi que , du tems de son grand-pere , un vaisseau s'étoit brisé sur les côtes d'Uliateah ; que le peu de personnes qui n'avoient pas été ensevelies dans les flots , avoient été massacrées par les habitans ; & que ce naufrage leur avoit procuré du fer , qui auparavant leur étoit inconnu , & dont ils avoient fait des ciseaux , des couteaux , &c. En effet , ces meubles parurent fixer particulièrement leur attention , & nous leur en donnâmes en échange des provisions & des fruits que nous reçûmes de ces insulaires.

Le dix d'Août , tout étant prêt pour nous remettre en mer , nous appa-

teillâmes de la baie d'O-a-ma-ne-no ; & mettant le cap un peu au Sud , nous fîmes route vers une île qui est environ à cent lieues de distance. Cette île , que nous découvrîmes le quatorze , étoit connue de Tobia , qui nous y conduisoit. Elle reçoit de ses habitans le nom d'O-hi-te-ro-ah. Sa situation est par les vingt-deux degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale , & par les cinquante degrés trente-six minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Mais comme ses côtes n'offrent aucune baie commode pour le mouillage , nous nous contentâmes d'envoyer à terre notre chaloupe , sans vouloir nous mettre à l'ancre.

Depuis notre point de départ du cap Horn , nous avons découvert quinze îles , toutes inconnues auparavant à l'Europe. Tobia nous a fait

mention de neuf autres îles, dont il nous a fait la description, qui sont situées dans l'Ouest-Nord-Ouest & le Sud-Sud-Ouest d'Ohiteroah. Il y a de cette dernière à la plus éloignée des neuf autres, deux jours de marche pour une pirogue. Il nous a aussi parlé d'une île plus considérable que toutes les autres, qui est à l'Est & à quatre jours de marche d'Ohiteroah. Il nous a assuré qu'il n'y avoit aucune de ces îles qu'il n'ait visitée à différentes fois. Ohiteroah peut avoir huit lieues de circonférence. Elle est couverte, en grande partie, de fougère, de genets & d'autres arbrustes. La baie où notre chaloupe alla mouiller, a un mille environ de largeur, sur un demi-mille de profondeur; mais on n'y trouve qu'un très-mauvais fond vaseux, semé de roches.

De ce lieu, nous fîmes voile au

Sud quelques degrés à l'Est; & le mardi, vingt-deux Août, à quatre heures du matin, nous vîmes, dans la partie septentrionale du ciel, une grande comète, soixante degrés environ au-dessus de l'horison. Le même jour, à midi, nous trouvâmes que notre latitude australe étoit de trente-six degrés cinquante-neuf minutes trente secondes; & notre longitude à l'Est d'Ohiteroah, de quatre degrés. La bouffole se trouvoit avoir varié de sept degrés neuf minutes à l'Est.

Le trente, nous observâmes un petit oiseau dont le plumage étoit d'un beau verd, que nous jugeâmes être un oiseau de terre. Nous vîmes aussi quantité de goëmons; & l'instant d'après, des pentades, & plusieurs autres oiseaux d'une espece plus petite, de la grosseur à-peu-près d'un pigeon, & dont les plumes étoient blanches sous le ventre, & noirâtres sur le dos,

avec des raies noires d'une aîle à l'autre (*).

Le samedi, deux Septembre, à quatre heures & demie du matin, nous observâmes de nouveau la comète, entre la grande & brillante étoile de l'œil du Taureau & la ceinture d'Orion. Le même jour, à midi, nous étions par quarante degrés quatorze minutes de latitude méridionale, & cent quarante-cinq degrés vingt-six minutes de longitude à l'Ouest du méridien de Londres. Dans ce même tems l'air étoit très-froid; & les vents

(*) L'Auteur de ce Journal ne s'est point proposé de donner ici une description détaillée des plantes, des oiseaux ou des poissons dont il fait quelquefois mention; d'autant plus que MM. Banks & Solander, si connus par leur profonde érudition dans ces parties des sciences, & qui n'ont entrepris ce voyage que dans le louable dessein d'en étendre les limites par leurs nouvelles découvertes, ne laisseront rien à désirer, sur ces objets, à la curiosité de ceux qui se plaisent à l'étude de la nature.

fraîchissant

fraichissant considérablement, avec toutes les apparences d'une longue continuité de tems orageux, nous changeâmes la direction de notre route, & nous gouvernâmes au Nord quelques degrés à l'Est.

Le lundi quatre, à trois heures du matin, nous revîmes la comète, deux degrés à l'Est de la belle étoile du pied droit d'Orion; & à midi, l'observation nous donna trente-huit degrés vingt-neuf minutes de latitude australe, & cent quarante-cinq degrés quatorze minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. Ce même jour nous changeâmes de direction, & fîmes voile au Nord-Nord-Ouest.

Le mercredi six, à quatre heures du matin, nous eûmes pour la dernière fois la vue de la comète, un peu à l'Est d'Orion. Nous continuâmes de gouverner au Nord quelques degrés à l'Ouest, plusieurs jours de suite,

avec un tems assez favorable, pendant lequel nous vîmes fréquemment des pentades & d'autres oiseaux en grand nombre.

Le vingt Septembre, arrivés à la latitude australe de vingt-neuf degrés vingt minutes, & à la longitude occidentale de cent cinquante degrés quarante minutes, le tems & les vents étant variables, nous changeâmes notre route, & portâmes le cap au Sud-Ouest.

Le vingt-cinq, nous observâmes un gros tronc d'arbre, quelques paquets de mauvaises herbes de mer, & une assez grande quantité d'oiseaux de différentes especes.

Le dimanche premier Octobre, nous prîmes une piece de bois couverte de barnaques; nous vîmes un veau marin qui dormoit sur la surface de l'eau, plusieurs marsouins, un grampus, plusieurs compagnies d'oi-

seaux de terre, & une quantité de ces mauvaises herbes qui croissent sur les rochers. Nous fondâmes avec une ligne de cent quatre-vingt-dix brasses, mais sans trouver de fond.

Le samedi sept Octobre, continuant de faire voile au Sud-Ouest, nous eûmes la vue de la terre dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest. Elle se présentoit sous l'aspect d'une chaîne de petites collines très-basses.

Le huit, à quatre heures après midi, nous entrâmes dans une baie profonde, où nous mouillâmes notre grosse ancre par dix brasses d'eau, fond d'un beau sable brun. Cette baie est appelée la baie de Pauvreté. Sa latitude australe est de trente-neuf degrés, & sa longitude, de cent soixante-dix-neuf degrés quarante-sept minutes à l'Ouest de Greenwich. La variation fut de quatorze degrés trente minutes à l'Est.

Le onze , à sept heures du soir , le vent étant presque à l'Ouest , nous levâmes l'ancre ; & sortant de la baie , nous gouvernâmes au Nord , prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de distance.

Le douze , plusieurs habitans de la nouvelle Zélande vinrent à notre bord pour nous vendre des pagayes , des toiles , &c. Nous leur fîmes quelques présens , & ils parurent nous quitter très-fatisfaits de la réception que nous leur avions faite.

A vingt-deux milles environ , & au Sud-Sud-Est cinq degrés trente minutes à l'Est de la pointe septentrionale de la baie de Pauvreté , il y a un cap , que nous avons nommé , d'après l'aspect qu'il présente , le cap Table. Entre ce cap & la pointe , nos sondes furent de treize à dix-huit brasses d'eau : mais après avoir doublé ce cap , nous trouvâmes , à quatre

milles plus loin, soixante brasses d'eau, étant alors sur le bord extérieur d'un banc de sable qui regne depuis la pointe septentrionale de la baie de Pauvreté jusqu'au cap Table.

A neuf milles plus loin au Nord, il y a une petite île, qu'on nomme l'île Port-land. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ. A trois milles environ, au Nord-Est de Port-land, se trouvent plusieurs rochers à fleur d'eau, que nous avons nommés la Boucherie. Nous rangeâmes de très-près un de ces rochers. Cependant ils laissèrent entre eux un passage où l'on trouve vingt brasses d'eau.

Le treize, nous vîmes paroître quatre grandes pirogues remplies d'hommes armés. Ils s'approchèrent de nous, pour nous inviter ou nous défier au combat. Voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par un pro-

fond mépris, ils saisirent leurs armes, & commencerent l'attaque. Un coup de fusil que nous tirâmes sur eux, ne produisit aucun effet; ils continuoient à lancer sur nous leurs pierres & leurs traits: mais à la première décharge d'un cañon de quatre chargé à balles, ils se retirèrent précipitamment. Dans ce même tems, nous apperçûmes qu'un fort courant nous entraînoit vers la côte; ce qui nous obligea de mouiller sur vingt-une brasses de fond, à une lieue environ de terre.

Le quatorze, le vent continuant de souffler de la partie du Nord, nous prolongeâmes la côte, à la distance d'environ quatre milles, sur douze & quinze brasses de fond. Dans l'après-midi, nous envoyâmes à terre notre chaloupe & notre canot, pour sonder & reconnoître un mouillage propre à faire de l'eau, dont nous commen-

cions à avoir un pressant besoin : mais comme nous découvrîmes plusieurs pirogues qui venoient à leur rencontre, nous les rappellâmes.

Cependant nous ne tardâmes pas à voir cent cinquante pirogues, conduites par les naturels du pays, tous armés, qui voguoient vers notre vaisseau à force de rames. Pour les convaincre de nos intentions pacifiques, nous leur jettâmes plusieurs présens. Nous employâmes tous les moyens possibles pour les engager à venir à notre bord faire des échanges ; mais tous nos efforts furent infructueux. Sans vouloir rien entendre, ils se disposèrent à nous attaquer sur le champ avec plus de fureur encore que les premiers. Ils continuerent à lancer sur nous une grêle de traits & de pierres jusqu'à ce que le premier coup de canon leur fit prendre la fuite.

Le quinze, les premiers rayons du

jour naissant nous firent découvrir une large baie de laquelle nous n'étions pas éloignés : nous la nommâmes la baie du Faucon. Elle est par les trente-neuf degrés quarante minutes de latitude méridionale , & par les cent quatre-vingt degrés trente minutes de longitude occidentale du méridien de Londres.

Nous vîmes sortir de la baie du Faucon plusieurs pirogues de pêcheurs , dont nous achetâmes des écrevisses de mer & d'autres poissons , pour du papier & des étoffes d'O-tahiti. Nous eûmes bientôt lieu de nous convaincre que les sentimens de droiture & de probité étoient étrangers à ceux avec qui nous traitions. Convenions-nous avec eux de ce qui seroit le prix d'une certaine quantité de poissons ; malgré les conventions , s'ils pouvoient se mettre en possession des marchandises qu'ils de-

voient recevoir en payement, avant d'avoir attaché leurs poissons à la corde qui nous servoit à les tirer à bord, ils rioient alors de notre défaut de prévoyance, refusoient hardiment de nous rien rendre pour les marchandises qu'ils avoient reçues, & nous obligeoient à racheter de nouveau la même quantité de poissons, pour d'autre papier & d'autres étoffes; & cela, sans paroître persuadés qu'il y eût de la honte ou de l'injustice dans leurs friponneries. Toutes les menaces qu'on pouvoit leur faire étoient en pure perte; rien ne pouvoit les porter à se conduire avec nous d'une manière plus honnête.

Ces pêcheurs, tandis qu'ils continuoient de nous vendre du poisson, furent joints par plusieurs autres pirogues qui contenoient chacune plusieurs Indiens armés. Ils firent plusieurs tentatives pour faire entrer dans leurs ca-

nots ceux de notre équipage qui, par-dessus le bord du vaisseau, traitoient avec les pêcheurs. Tiato, que Tobia avoit engagé à le suivre d'Otahiti, s'étant approché d'eux sans défiance, ils s'en saisirent, & fuirent à force de rames vers le rivage. Plusieurs coups de fusil les obligerent de s'envelopper de leurs manteaux, qui sont très-épais; & l'un d'eux, se voyant coucher en joue, mit son filet en plusieurs doubles, pour intercepter la balle.

Plusieurs Indiens ayant été blessés dans la pirogue qui emmenoit Tiato, ce garçon trouva le moyen de se dégager de leurs mains, & de sauter dans l'eau: mais comme il nageoit vers le vaisseau, une autre pirogue se mit à sa poursuite, & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eût pu regagner notre bord, sans la décharge d'un canon de quatre, que nous pointâmes un peu au-dessus de leurs têtes,

& qui leur fit prendre la fuite. On fit aussi-tôt mettre en mer un petit canot, avec lequel Tiato revint à bord : mais ses forces étoient épuisées ; ses habits, que l'eau avoit rendu fort lourds, l'avoient beaucoup empêché de nager. Il auroit probablement été mangé ; car nous apprîmes bientôt que les habitans de la nouvelle Zélande étoient anthropophages.

Lorsque cet accident arriva, nous étions vis-à-vis la pointe du Sud de la baie du Faucon, que nous nommâmes le cap Kidnapper. En dedans de ce cap sont deux rochers, l'un & l'autre d'une forme conique. La baie du Faucon n'a guere moins de treize lieues de profondeur. A la côte du Nord de cette baie nous observâmes plusieurs petits ruisseaux ; & dans le fond est un lagon d'environ trois milles de largeur : il communique avec la mer par un passage étroit, à la pointe sep-

tentrionale , où la mer brise ; mais , selon l'apparence , il n'y a pas assez d'eau pour une chaloupe. La partie du Nord est formée par un banc de sable qui s'étend vers le Sud : à-peu-près dans le milieu est une élévation qui a été convertie en une île par les sables que la mer a emportés. Cette île a environ quatre milles de longueur , & un mille & demi de largeur : elle court Est & Ouest.

Dans le fond de la baie la terre offre à l'œil une très-belle perspective : elle est heureusement diversifiée par l'inégalité du terrain , par des vallons de verdure , par des pieces d'eau , des bois plantés de grands arbres , dont les rameaux ne se développent que vers la cime , & qu'on prendroit pour des cedres. Un peu plus avant , la contrée s'élève en amphithéâtre jusqu'aux montagnes , dont quelques-unes sont aussi élevées que le pic Teneriffe ; une

neige éternelle couvre leur cîme, qui se perd dans les nues. Au Sud-Quest de ces montagnes, les terres sont plus basses & moins inégales : on y decouvre de grandes plaines couvertes de diverses plantes.

De cette baie, nous continuâmes notre route vers le Sud jusqu'au dix-sept, que nous nous trouvâmes, à midi, par les quarante degrés trente-cinq minutes de latitude australe.

Il faut se rappeler que la nouvelle Zélande n'avoit encore été que très-imparfaitement connue. Les Lords de l'Amirauté, incertains si cette contrée étoit une île ou un continent, nous avoient engagés à en prolonger la côte jusqu'au quarantieme degré de latitude méridionale ; & , si la terre paroïssoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le Nord, pour en reconnoître la côte septentrionale.

Conformément à ces instructions,

étant arrivés, à midi, à une des pointes de la nouvelle Zélande, que nous nommâmes le cap Turnagain, nous changeâmes la direction de notre route du Sud au Nord; & le vent venant alors à souffler de la partie du Sud, nous revînmes presque au même endroit d'où nous étions partis, en prolongeant la côte à la même distance qu'auparavant.

Le cap Turnagain est remarquable par une couche d'argile d'une couleur brune reluisante. Il s'abaisse par degrés du côté du Nord; mais du côté du Sud, il est escarpé. Vis-à-vis ce cap, à la distance d'un mille & demi, on trouve environ trente-deux brasses d'eau, fond de gros sable jaune.

Le jeudi dix-neuf, nous fûmes accostés sur le soir par une pirogue où étoient cinq Indiens, qui nous firent entendre qu'ils desiroient passer la nuit à bord: nous les y reçûmes avec plai-

fir, & nous les traitâmes de la maniere que nous crûmes devoir leur être la plus agréable. Rien n'annonçoit en eux cet embarras & cette timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples sans culture. Ils en agissoient avec nous avec une franchise & une liberté surprenantes. Ils prenoient familièrement & sans façon de tout ce qu'ils nous voyoient manger, lors même qu'on ne leur en présentoit pas. Leur confiance dans notre hospitalité & notre amitié étoit aussi grande que s'ils en eussent déjà fait une longue expérience. Deux d'entre eux étoient de très-beaux hommes, parfaitement proportionnés dans leur taille ainsi que dans leurs membres. Les traits fins & délicats de leur visage auroient fait honneur à leurs plus belles femmes. Nous les renvoyâmes le lendemain comblés de présens. Ils nous quittoient à regret : l'accueil honnête qu'ils

avoient reçu leur faisoit souhaiter de passer avec nous la journée entière ; mais nous leur fîmes comprendre que cela les meneroit trop loin de leurs habitations.

Le vingt-un, dans la matinée, après avoir dépassé la terre que nous avions d'abord reconnue sur cette côte, nous découvrîmes vers le Nord une baie, dans le milieu de laquelle se trouvoit une île. Nous entrâmes dans cette baie en gouvernant entre l'île & la terre. D'abord l'irrégularité des sondes n'annonça qu'un mauvais fond ; mais elles devinrent bientôt plus régulières, & nous mouillâmes à environ un demimille du rivage, par huit brasses d'eau, d'un très-beau fond de sable.

Notre premier soin fut de mettre nos canots en mer, & de les envoyer à la recherche d'un lieu propre à faire l'aiguade ; mais les raffales & une grosse lame qui battoit toute la rive, ne

ne leur permirent point d'aborder. Dans l'après-midi nous fîmes une seconde tentative avec plus de succès ; & le lendemain , à la pointe du jour , nous renvoyâmes nos canots à terre pour faire du bois & de l'eau , avec un détachement pour protéger les travailleurs : mais lorsque nous voulûmes faire conduire à bord l'eau & le bois , la mer étoit si grosse & si houleuse , que nous abandonnâmes cette entreprise ; & le lendemain nous appareillâmes avec l'aurore. Cette baie est appelée Tegadoo par les naturels , qui ne semblent pas être fort nombreux. Elle est située par les trente-huit degrés onze minutes de latitude méridionale , & par les cent quatre-vingts degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du méridien de Londres. La variation de la boussole fut de treize degrés quinze minutes à l'Est.

Les habitans avoient , près de l'en-

droit où nous primes terre, quelques maisons, environnées de clôtures pour intercepter les vents, & plusieurs échaffauds dressés sous des hangards, pour faire sécher leurs poissons. Ils paroissent avoir une grande abondance de crabes & d'écrevisses de mer. Nous leur avons vu aussi des chiens d'une grande taille, dont les oreilles sont courtes & pointues. Quelques-uns d'eux étoient enveloppés dans une espece de manteau fait d'une étoffe de leur propre manufacture. Comme la maniere dont ils fabriquent cette étoffe est fort singuliere, nous en donnerons plus loin la description. Plusieurs de leurs femmes n'avoient d'autre vêtement qu'une natte faite de mauvaises racines de mer, dont elles se couvrent les parties naturelles.

Nous prolongions la côte, en continuant de faire route vers le Nord. Plusieurs pirogues se détacherent du

rivage, & vinrent autour de notre vaisseau; quelques-unes se hasardèrent de monter à notre bord. Nous nous informâmes de ces Indiens d'un lieu où nous pourrions faire de l'eau. Ils nous indiquèrent une baie qui nous restoit au Sud-Ouest-quart-d'Ouest, où nous envoyâmes aussi-tôt nos canots. Ils revinrent à une heure après midi, avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un endroit très-commode pour faire l'eau & le bois dont nous avons besoin.

Le mardi vingt-quatre, nous mouillâmes dans la baie par vingt brasses d'eau, fond de sable. Les habitans de cette contrée se montrèrent à notre égard affables & hospitaliers. Autour de la place destinée à faire notre eau, nous tirâmes une ligne, en dedans de laquelle nous leur défendîmes d'entrer; & ils obéirent à cette

injonction avec la plus grande exactitude.

Dans l'endroit où nous étions débarqués, les maisons des insulaires sont contiguës. Les terres, dans les vallées adjacentes, sont assez régulièrement unies, & partagées en petites portions très-bien cultivées. Des patates douces, dont les habitans recueillent une grande quantité, occupent une partie considérable de ces plantations. Nous observâmes en plusieurs endroits les arbuftes dont l'écorce est la matiere de leurs étoffes. Ces arbuftes croissent sans aucune culture.

La baie elle-même leur donne une pêche abondante, particulièrement en écrevisses de mer & en merluches beaucoup plus grandes que celles qui se trouvent sur les côtes d'Angleterre. Les bois du voisinage sont si épais &

si ferrés, qu'ils sont presque imprati-
 quables : mais ils fournissent une re-
 traite assurée à une multitude d'oiseaux
 de différentes especes, & parmi les-
 quels nous avons remarqué des geli-
 nottes & de très-gros pigeons. Nous
 achetâmes diverses choses de ces peu-
 ples, sur-tout des étoffes qu'ils manu-
 facturent, & pour lesquelles nous leur
 donnâmes en échange des étoffes d'O-
 tahiti, dont nous avons une immense
 provision.

La chasteté ne paroît pas être une
 vertu fort recommandable parmi ces
 insulaires ; du moins n'y est-elle pas
 rigidelement observée. Plusieurs de leurs
 jeunes femmes venoient journellement
 se rendre dans l'enceinte où nous fai-
 sions notre eau, & traitoient de leurs
 faveurs avec nos gens à des conditions
 raisonnables.

Nous allâmes à différentes fois re-
 connoître la contrée ; & par-tout où

nous trouvions des habitations , nous y étions reçus avec tous les témoignages d'une sincere amitié. Dans une de ces excursions fréquentes , un de nos Officiers arriva à une habitation isolée : une vieille femme en sortit , & l'invita à entrer dans la maison , où étoient une douzaine de personnes assises à un repas d'écrevisses de mer & de patates. Ces bonnes gens le preferent de s'asseoir & de manger avec eux. Après le repas , l'Officier leur fit quelques petits présens d'étoffe & de clous qu'ils accepterent avec joie : ils lui présenterent une jeune & jolie fille , qui devoit acquitter plus particulièrement les devoirs de la reconnoissance & de l'hospitalité.

Quelques heures après , un vieillard & deux femmes arriverent dans cette maison : ils saluerent toute la compagnie avec beaucoup de gravité , & avec les formalités usitées dans ce

pays. Ce salut consiste à s'approcher l'un de l'autre d'assez près pour se joindre doucement le bout du nez ; ce qu'un spectateur pourroit aisément prendre pour un baiser. L'Officier, en prenant congé de ses hôtes, voulut se conformer aux usages reçus, & fit agréablement la ronde de tous les nez. Cette attention leur fit un extrême plaisir. Ils lui donnerent, pour s'en retourner, un conducteur, pour le mener par un chemin meilleur & plus commode que celui qu'il avoit d'abord suivi. Par-tout où ils rencontroient des ruisseaux ou des fossés pleins d'eau, pratiqués en grand nombre dans la campagne, pour en arroser les terres, l'Indien prenoit l'Officier sur ses épaules, & paroissoit même souhaiter de le transporter de cette manière pendant tout le chemin.

La baie où nous étions mouillés, est appelée par les naturels du pays, To-

laga. Elle est par les trente-huit degrés vingt minutes de latitude australe, & par les soixante-dix-neuf degrés vingt-deux minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la boussole fut de treize degrés vingt minutes à l'Est.

Après avoir fait notre eau, embarqué toutes les provisions & les rafraichissemens que pouvoit nous fournir le pays, & gravé sur un arbre une inscription un peu à la droite de notre camp, nous appareillâmes de la baie Tologa le vingt-neuf Octobre, à six heures du matin, & continuâmes à gouverner au Nord, en prolongeant la côte.

Le trente-un, nous vîmes sortir d'une anse plusieurs pirogues: elles voguoient sur notre vaisseau à force de rames. L'une de ces pirogues contenoit soixante Indiens. Tous étoient armés de lances, de dards & de pierres,

Les voyant se disposer à nous attaquer, nous les dispersâmes, en tirant par-dessus leurs têtes deux coups de canon, & nous poursuivîmes notre route.

Le mercredi deux de Novembre, nous apperçûmes quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Plusieurs de ces pirogues ramerent vers nous; & il étoit facile de voir que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Le nombre de ces Indiens armés de différentes manieres étoit de cent environ. Ils s'arrêterent à une certaine distance du vaisseau; & alors un de leurs chefs, qui montoit la plus grande pirogue, nous adressa un discours fort long, & finit par nous défier au combat: mais voyant que nous ne répondions à leurs menaces que par des invitations de traiter avec nous, ils s'approcherent plus près de notre bord. Celui qui avoit été leur orateur prit

alors une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaisseau. C'étoit là apparemment une déclaration de guerre : sur le champ tous se saisirent de leurs armes.

Dans ce moment Tobia les menaça d'une prompte & entière destruction, s'ils commençoient à nous attaquer, les assurant que nous n'avions aucune intention de leur nuire, & que nous leur demandions seulement de nous vendre du poisson. Nous leur montrâmes en même tems plusieurs belles pieces d'étoffe d'Otahiti, qui eurent beaucoup plus d'influence sur eux que toutes les menaces que nous aurions pu leur faire : rien ne paroissoit moins les effrayer que le danger de notre ressentiment.

Ils avoient une grande quantité d'écrevisses de mer & de mouclés, que nous leur achetâmes, mais avec beau-

coup plus d'économie qu'auparavant. Une piece que nous avions donnée aux premiers Indiens pour une certaine quantité de poissons, fut, dans cette occasion, divisée en sept ou huit pieces, dont chacune fut échangée pour la même quantité que nous avions reçue auparavant; & cependant ils se croyoient très-bien payés. Les étoffes que nous leur donnions, ils les coupoient par morceaux de deux ou trois pouces en quarré, qu'ils attachoient à leurs oreilles.

Tandis qu'ils traitoient avec nous, l'un d'eux eut la hardiesse de se saisir d'un paquet de toiles qu'on avoit suspendues à une corde pour les mouiller. Il les délia à la vue de ceux qui l'observoient; &, malgré les soldats de la marine, qui le menaçoient de tirer sur lui, il les mit dans sa pirogue, refusa opiniâtrément de les rendre, sans faire mine de vouloir prendre la fuite,

sans même s'écarter du vaisseau. Deux balles tirées à travers sa pirogue ne firent sur lui aucune impression ; seulement il se mit en devoir de boucher les trous qu'elles avoient faits. Un coup de fusil chargé à dragées qu'on lui tira dans le dos, ne l'empêcha point de continuer son ouvrage. Dès que le canot fut suffisamment réparé, ils s'éloignerent avec précipitation à une certaine distance avec leur butin, & là ils commencèrent à rire & à s'applaudir de l'acquisition qu'ils avoient faite si adroitement : mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit siffler les balles par-dessus leurs têtes, ils se disperferent, & se hâterent de regagner le rivage.

Dans la soirée, nous fûmes longtemps suivis par une double pirogue, construite à-peu-près sur le plan de celles que nous avons vues à Ota-hiti, mais dont la coupe & les déco-

rations étoient différentes. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde, & voguent, ainsi que les simples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dans ce petit bâtiment paroissoient être de très-bonne humeur. Tout en faisant route, ils dansoient, chantoient & pouffoient des cris de joie. L'un d'eux nous fit une longue harangue, laquelle étant finie, ils commencerent tous à nous lancer des pierres : mais voyant que nous n'avions pour eux que de l'indifférence & du mépris, ils se retirèrent.

Le lendemain matin nous revîmes cette même pirogue à notre poursuite. Elle nous atteignit sur les neuf heures. La voile qu'elle portoit nous parut être d'une singulière construction. Elle étoit composée de nattes, & sa forme étoit triangulaire. L'hypoténuse ou le grand côté étoit assujetti le long du mât ; le côté qui partoît du pied du mât étoit

envergué sur un bâton mobile, pour pouvoir donner à la voile la position la plus conforme à la direction du vent.

La pirogue nous suivit pendant plusieurs heures ; & voyant que nous poursuivions toujours notre route, ils faisoient des éclats de rire. Notre prétendue poltronnerie ne contribuoit pas peu à les enhardir : ils s'approcherent plus près, & nous lancerent plusieurs pierres, dont quelques personnes de l'équipage furent légèrement atteintes. Nous tirâmes sur eux un coup de fusil, qui ne produisit aucun effet : mais à la vue d'un canon pointé contre eux, ils prirent la fuite.

Le vendredi, quatre, nous fûmes accostés par trois pirogues. Il y eut un Indien qui lança une espee de javeline à un de nos matelots ; mais la décharge d'un seul coup de fusil les fit fuir avec précipitation. Dans l'a-

près-midi, nous gouvernâmes sur une ouverture que nous apperçûmes dans la terre; & le même soir nous lâsâmes tomber l'ancre sur sept brasses d'eau d'un très-bon fond.

Nous étions à peine mouillés, que nous fûmes environnés de plusieurs pirogues armées, qui ne se retirèrent qu'à la nuit, après nous avoir fort menacés de revenir le lendemain. Ils méditoient sans doute de nous surprendre dans le milieu de la nuit; car vers les onze heures ils vogoient autour de notre vaisseau: mais s'apercevant que nous étions sur nos gardes, ils se retirèrent promptement.

Le soleil commençoit à peine à éclairer l'horison, que nous vîmes seize pirogues s'avancer vers nous. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. On voyoit, à leur air, qu'ils venoient dans la résolution de

nous combattre. Ils paroissoient vouloir en venir à l'abordage ; mais ils ne pouvoient convenir de quel côté ils formeroient leur attaque. Ils changeoient continuellement de situation, passant de l'avant à l'arrière du vaisseau, & de bas-bord à tribord. Nous observions tous leurs mouvemens, en nous tenant sur nos gardes ; & en même tems nous cherchions à les pacifier, par tous les moyens que nous imaginions pouvoir influencer sur eux. Mais tous nos efforts pour les rendre plus traitables, ne servirent qu'à accroître leur témérité. Au moment où nous les vîmes saisir leurs armes pour tenter l'exécution de leur dessein, une légère fusillade les fit renoncer à cette entreprise hardie, & un canon de quatre acheva de leur faire faire une retraite précipitée.

L'instant d'après, nous mîmes nos canots en mer, pour sonder la baie

&

& trouver un mouillage convenable ; ce qu'ils exécuterent. A trois heures après midi , nos canots étant de retour à bord , nous levâmes l'ancre , pour nous approcher plus près du rivage du Sud , & nous mouillâmes par cinq brasses d'eau , fond d'un sable doux.

Le lendemain nous eûmes à bord la visite de plusieurs Indiens , qui nous parurent être dans de pacifiques intentions. Ils nous apportoient une grande quantité de poissons , d'étoffes , de lances , &c. qu'ils nous vendirent à des prix modérés. Dans cette baie nous nous procurâmes une bonne provision de bois & d'eau ; nous y nettoyâmes aussi notre vaisseau , & nous en frottâmes le fond , qui étoit devenu très-sale. Les naturels , à notre égard , furent affables & hospitaliers.

Le jeudi neuf Novembre, la beauté

du jour pur & serein invita les astronomes à descendre à terre, pour y observer le passage de Mercure. Durant cette observation, une grande pirogue, chargée de fruits & de diverses choses, se rendit à bord pour y faire des échanges. L'Officier qui commandoit alors le vaisseau, voulant encourager les Indiens à commercer avec nous, développa devant eux une grande piece d'étoffe d'Otaïti, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déjà vues. Les Indiens ne comprirent peut-être pas son intention; mais desirant de la lui enlever, ils firent signe à un jeune homme de leur bande d'employer, pour y réussir, toutes les ruses dont il étoit capable. Ce jeune Indien, actif & dispos, vint se placer près de la piece d'étoffe; & la prenant entre ses mains, comme s'il eût eu seulement dessein de l'examiner, il la détacha

aussi-tôt de la corde. L'Officier, à qui elle appartenoit, s'en aperçut; & outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il se comportoit, les Indiens ne cherchassent qu'à faire des friponneries, il l'étendit roide mort d'un coup de fusil.

On blâma la vivacité & l'emportement de cet Officier. Si nous eussions voulu punir avec la même sévérité toutes les injustices que tenterent de commettre les Indiens avec lesquels nous eûmes quelque commerce, il auroit fallu les extirper tous, & nous aurions fait un charnier de la nouvelle Zélande; car il n'y a peut-être sur la terre aucun peuple qui ait moins d'égard que ces insulaires pour la justice & l'équité.

La mort de ce malheureux Indien fit fuir tous les habitans de cette côte, & il se passa plusieurs jours avant de

pouvoir renouer avec eux aucun commerce.

Le samedi, nous envoyâmes nos canots examiner & reconnoître une grande riviere; ce qu'ils exécuterent, & ils revinrent sur le soir. Pendant le séjour que nous fîmes dans cette baie, nous trouvâmes en abondance des huitres & du céleri.

Le quinze Novembre, dans la matinée, nous appareillâmes de la baie de Mercure; & nous fîmes voile au Nord-Est, sur un groupe d'îles que nous doublâmes, ainsi que plusieurs autres, dans la direction de cette route.

Le dimanche dix-neuf, nous entrâmes dans un beau détroit, & le même soir nous mouillâmes par vingt-trois brasses de profondeur.

Le lundi, nous prolongeâmes la côte septentrionale du détroit, à la

distance d'environ trois milles du rivage, sur vingt-une brasses de profondeur : mais les sondes ayant commencé à décroître régulièrement jusqu'à six brasses & demie, nous mouillâmes dans le milieu du canal, & nous envoyâmes nos canots sonder une rivière qui couloit du Sud-Ouest. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous amarrâmes notre vaisseau, & le moment d'après, nous fûmes accostés par trois pirogues chargées de denrées & de marchandises, dont nous traitâmes.

Le mercredi vingt-deux, nous levâmes l'ancre, & continuâmes de remonter le canal, nos sondes étant régulières depuis sept jusqu'à quinze brasses d'eau, fond d'argille bleue.

Le vendredi, les vents fraîchirent de la partie du Nord-Ouest, & nous eûmes du tonnerre & des éclairs. Mais le vent ayant bientôt passé au

Sud-Ouest, nous quittâmes le canal, & nous gouvernâmes au Nord, entre plusieurs grandes îles & la terre, sur vingt-six brasses d'eau. Le même soir nous laissâmes tomber l'ancre par quatorze brasses de profondeur, & nous primes avec nos lignes près de cent brèmes.

Le dimanche vingt-six, plusieurs pirogues remplies d'Indiens vinrent autour de notre vaisseau. Nous voulions leur inspirer de la confiance & gagner leur amitié : nous leur fîmes plusieurs présens. Ces hommes méchans, après avoir reçu nos présens, nous en témoignèrent leur reconnoissance en faisant pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Indignés de cette perfidie, nous fîmes feu sur les premiers agresseurs avec des fusils chargés à dragées. Effrayés de cette mousqueterie, ils se retirèrent un peu plus loin, où, se croyant hors d'atteinte,

ils s'arrêterent pour nous défier au combat ; mais quelques coups de canon que nous tirâmes dans leur voisinage , les firent fuir pour regagner la terre.

Le lendemain , d'autres pirogues , en plus grand nombre que le jour précédent , reparurent autour de nous. Ils ne furent pas moins ardens que ceux de la veille à nous attaquer , & nous les dispersâmes de la même manière. Le vent continua de souffler de la partie du Nord quelques degrés à l'Ouest , jusqu'au mercredi vingt-neuf Novembre. Comme nous gagnions peu à lutter contre le vent , nous courûmes sur l'endroit de la côte qui nous présentait l'apparence d'une baie ; & le jour suivant , à onze heures du matin , nous y vîmes mouiller entre une île & la terre , par quatre brasses & demie d'eau , fond de sable fin.

Dès que nous fûmes à l'ancre , nous

mîmes en mer nos canots & notre chaloupe pour reconnoître les sondes. Notre chaloupe se trouva bientôt environnée d'un grand nombre de pirogues pleines d'Indiens armés, qui eurent la hardiesse de tenter l'abordage. Nos matelots furent forcés de les disperser par quelques fusillades.

Au retour de nos bateaux, nous trouvâmes que nous avions mouillé sur un banc de sable. Nous levâmes l'ancre, pour nous tirer d'une place qui pouvoit nous devenir funeste, & nous nous remîmes à l'ancre par dix brasses & demie de profondeur. L'instant d'après, nous vîmes trente-trois pirogues qui voguoient sur nous à force de rames. Les Indiens étoient au nombre de trois cents, tous armés de diverses manières. Ils environnerent notre vaisseau, & traitèrent d'abord paisiblement avec nous: mais, à un signal que donna un de leurs chefs, confor-

mément au plan qu'ils avoient projeté, tous quitterent le vaisseau, s'en éloignerent jusqu'à la bouée, & tenterent de lever notre ancre. Ils s'attendoient, selon toute apparence, que s'ils réussissoient à lever l'ancre, le vaisseau viendroit de lui-même échouer sur le rivage. Au moment où ils commencerent à tirer notre bouée, nous leur fîmes entendre le sifflement de quelques balles : mais les voyant persister dans leur entreprise, nous tirâmes sur celui qui paroissoit être le plus ardent, que nous blessâmes au bras & dans le côté; & faisant en même tems feu d'un canon de quatre pointé par-dessus leurs têtes, la frayeur s'empara du plus grand nombre. Les uns fuirent précipitamment vers le rivage, & les autres revinrent vers notre vaisseau, & nous proposerent de négocier amicalement avec eux.

Dans l'après-midi, le Capitaine

Cooke, suivi de quelques Officiers & de plusieurs soldats de la marine, alla descendre dans une des îles. Ils se laissent imprudemment environner par un corps considérable d'Indiens, dont une partie se détacha aussi-tôt pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

Ces mouvemens furent heureusement apperçus du bord. On mit aussi-tôt une croupiere sur le cable, pour présenter à l'île le travers du vaisseau. Déjà les Indiens pressoient tellement nos gens, séparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impossible de pouvoir faire usage de leurs armes. Le nombre de leurs ennemis étoit si grand, qu'à chaque instant ils s'attendoient à recevoir la mort. Au milieu de ce trouble & de ce désordre, quelques coups de fusil furent tirés sans qu'il en arrivât aucun fa-

cheux accident. Les choses étoient dans cette confusion, quand le feu de notre artillerie faisant passer les balles un peu au-dessus de leurs têtes, pénétra les Indiens d'une si grande terreur, qu'ils prirent la fuite au moment même où ils pouvoient, avec la plus grande facilité, exterminer tous ceux de nos gens qui étoient descendus à terre.

Quelques heures après avoir échappé de ce danger, plusieurs pirogues se rendirent à notre vaisseau, & traitèrent avec nous de la maniere du monde la plus amicale & la plus paisible. Le lendemain nous descendîmes sur la rive occidentale de la baie, où nous trouvâmes de l'eau excellente & du céleri en abondance. Les maisons des habitans étoient bâties sur le bord de la mer, où nous jettâmes nos filets, mais sans aucun succès, quoique dans le même tems les Indiens prissent une grande quantité de poissons. Mais s'ils

réussissoient à faire une si bonne pêche, tandis que rien ne se prenoit dans nos filets, c'est que non-seulement ils veilloient l'approche du poisson, qui vient se rendre sur de larges bancs de sable, mais que leurs filets avoient encore de plus que les nôtres deux ou trois brasses de profondeur, avec une largeur proportionnée.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit passée sur le rivage, il arriva que plusieurs matelots, traversant une plantation des habitans de la contrée, y prirent quelques patates. Le Capitaine Cooke leur en fit une sévère réprimande : mais ils alléguèrent, pour leur justification, qu'ils n'avoient fait que ce que lui-même & tous les Officiers faisoient fort souvent. Le Capitaine, outré de cette réponse hardie, ordonna qu'ils seroient mis aux fers pendant plusieurs jours.

Le lundi quatre Décembre, nous

fimes voile de la baie des Isles. L'eau étoit si basse, qu'en traversant la baie, nous n'avions que deux brasses & trois quarts de profondeur. Le vent alors venoit de la partie du Sud.

Le mercredi six, comme nous côtoyions la terre, le vent calma à dix heures du soir. La marée, qui dans ce moment étoit très-forte, nous entraîna, malgré tous nos efforts, si près de terre, que nous n'en étions pas à la distance de sept brasses. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens qui, à la vue du danger que nous courions, pouissoient des cris de joie, nous montroient leurs armes d'un air menaçant, & nous regardoient déjà comme leur proie. Notre situation paroissoit désespérée, & nous attendions le dénouement de cette tragique aventure, lorsqu'une brise de terre & le jusant se réunirent pour nous éloigner de la côte, nous pro-

curer les moyens de remettre le cap au large, & nous arracher aux horreurs de la mort. A onze heures, le vent ayant fraîchi, nous touchâmes sur un rocher que l'eau couvroit; mais malgré la violence du choc, nous n'eûmes aucun dommage considérable. Nous nous étions bien apperçus dans le jour que la mer brisoit aux environs de cette place; mais nous avions pensé que c'étoit l'effet des souffleurs qui s'étoient montrés un peu auparavant.

Depuis le sept, nous continuâmes, en prolongeant toujours la côte, de faire voile au Nord quelques degrés à l'Ouest, jusqu'au vingt-cinq, que nous eûmes connoissance de l'île des Trois Rois. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes une succession constante de vents violens qui endommagerent nos voiles & notre grément; & ce qu'il y avoit de fâcheux pour nous, c'est

que nous avons déjà consommé une grande partie de nos toiles & de nos cordages de rechange.

Le dimanche trente-un Décembre, à midi, nous découvrîmes le cap Nord de Tasman, qui nous restoit au Nord-Nord-Est du compas, & à la distance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui est l'extrémité la plus septentrionale de la nouvelle Zélande, nous changeâmes la direction de notre route, en faisant voile vers le Sud, dans le dessein d'en reconnoître la côte orientale; & nous gouvernâmes sur la baie des Meurtriers, où nous nous proposâmes de faire du bois & de l'eau.

Le vendredi douze Janvier mil sept cent soixante & dix, étant par les trente-huit degrés dix minutes, nous découvrîmes un pic remarquable, non moins élevé que le pic de Teneriffe, dont la cime étoit couverte de neige.

Le lundi quinze, nous apperçûmes une baie dans le Sud-Sud-Ouest, à la distance d'environ onze lieues, & nous gouvernâmes dessus. L'instant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, nous nous trouvâmes sur le bord d'un banc de roches que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage jusqu'à un mille & demi au large : mais comme nous n'avions que très-peu de vent, nous nous fîmes aisément remorquer par nos canots sans courir aucun danger. Nous vîmes alors de l'avant à nous une petite anse ou crique, que nous envoyâmes reconnoître par notre chaloupe ; mais nous la rappellâmes presque aussi-tôt, en voyant les Indiens armer leurs pirogues & les mettre en mer.

En faisant voile vers la baie, nous observâmes une suite de maisons bâties près du rivage, & dont les habitans nous invitoient par signes à descendre

tendre à terre. Nous vîmes en même
 tems un Indien bizarrement vêtu &
 suivi de plusieurs personnes, s'avan-
 cer sur le bord de la mer, où il s'ac-
 quitta de diverses cérémonies mysté-
 rieuses.

Lorsque nous eûmes doublé la pointe
 septentrionale de la baie, nous apper-
 çûmes une sentinelle en faction, &
 nous vîmes relever ce poste à deux
 différentes reprises. Vers midi, nous
 nous mîmes à l'ancre. Dès que nous
 eûmes mouillé, plusieurs pirogues
 s'approchèrent de notre vaisseau; mais
 aucun Indien n'osoit se risquer de
 monter à notre bord. Cependant un
 vieillard, qui paroissoit jouir d'une
 grande considération, se mit en de-
 voir d'y monter, & dans l'instant tous
 ses compatriotes s'empressèrent autour
 de lui pour l'en détourner; mais,
 malgré leurs représentations & leurs
 instances, il se rendit à notre bord,

Nous le reçûmes avec tous les témoignages d'amitié & de joie : Tobia, selon la coutume de la nouvelle Zélande, le salua en se joignant le nez avec lui.

L'accueil que nous fîmes à ce vieillard en présence de tous les Indiens, qui étoient dans de vives appréhensions, leur fit pousser des cris de joie, & dans l'instant ils passerent tous sur notre bord.

Le mardi seize, comme nous nous disposions à caréner notre vaisseau, arrivèrent plusieurs pirogues pour nous vendre du poisson ; mais dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu, ils retirèrent leur poisson, & auroient tué celui qu'on avoit chargé de traiter avec eux, s'il ne s'étoit subitement soustrait à leurs coups. Cette action indigne ayant été rapportée au Capitaine Cooke, il faisit un fusil de chasse, & tira sur l'agresseur, qui,

se trouvant directement sous lui, reçut la charge dans le genou, qui en fut brisé, & quelques plombs lui passèrent à travers le grand orteil. Il lava dans l'eau ses blessures, qui lui faisoient perdre beaucoup de sang; mais cette eau, étant salée, lui causa des douleurs si aiguës, qu'il jeta avec fureur dans la mer le poisson qu'il avoit vendu & dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens, qui étoient dans les autres canots, ne parurent étonnés ni du bruit du coup de fusil, ni des blessures qu'il avoit faites; seulement ils tournoient autour de lui, & examinoient ses plaies avec une curieuse attention. L'Indien qui étoit blessé ne se retira point; il enveloppa lui-même ses blessures avec des nattes, & demeura plusieurs heures auprès du vaisseau.

Un peu avant cet accident, deux Indiens que le maître avoit empêché

de monter à bord, parce qu'il pensoit qu'il étoit prudent de ne pas les y laisser venir en trop grand nombre, s'étoient saisis de leurs lances pour l'attaquer, & il fallut employer la violence pour les forcer à se retirer.

Dans la même après-midi, le Capitaine Cooke, accompagné de plusieurs Officiers, alla descendre avec la chaloupe de l'autre côté de la baie, où plusieurs Indiens étoient occupés à la pêche. Ils avoient dans leurs pirogues plusieurs paniers que nous examinâmes; &, à notre grande surprise, nous y trouvâmes plusieurs membres & d'autres parties de corps humains, qui étoient rôtis. Nous ne pouvions pas douter qu'ils n'en eussent mangé; car les vestiges de leurs dents étoient encore marqués en plusieurs endroits qu'ils avoient rongés.

Nous étions déjà dans la certitude que les habitans de la nouvelle Zé-

lande étoient anthropophages. En différens endroits ils nous avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion; mais, jusqu'à ce moment, nous n'avions pas eu la démonstration oculaire de ce fait.

Lorsque nous nous informâmes de ces peuples comment ils avoient eu ces différens membres de corps humains, ils nous répondirent que cinq ou six jours avant notre arrivée, une pirogue d'un différent district, & dans laquelle il y avoit dix hommes & deux femmes, avoit été jettée dans leur baie; qu'ils les avoient attaqués & tués tous, à l'exception d'une femme, qui, en tentant de se sauver à la nage, s'étoit noyée; & qu'en suite ils se les étoient partagés. Ces peuples pensent peut-être, avec un célèbre philosophe de nos jours, qu'il vaut autant manger ses ennemis (car ils nous ont assuré qu'ils n'en man-

geoient point d'autres), que de les laisser dévorer par les corbeaux, sur lesquels ils doivent sans doute avoir la préférence. Il est du moins certain que ces Indiens n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet usage: loin d'en rougir, ils nous en parloient comme d'une coutume que la raison & le droit autorisent; & comme ils nous virent prendre un bras que nous voulions examiner, croyant que nous étions curieux d'un pareil mets, ils nous promirent de nous réserver pour le jour suivant une tête qui étoit déjà rôtie, si nous voulions nous rendre à leurs habitations, ou l'envoyer prendre.

Dans ce siècle, où le scepticisme s'étend sur tous les objets de la croyance humaine, plusieurs personnes se sont perdues en de vains raisonnemens pour révoquer en doute la véracité des voyageurs qui, dans

leurs relations , ont dit qu'il y avoit des peuples anthropophages sur plusieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique : mais nous prions ces mêmes personnes un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroissent peu vraisemblables que par l'ignorance où ils sont de la nature de l'homme ; nous les prions , dis-je , de ne pas prendre la même liberté dans cette occasion : ce fait est trop bien attesté , pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques visionnaires.

Tandis que nous conversions avec ces peuples anthropophages , nous observâmes que sur le rivage on faisoit rôtir quelques viandes dans un four pratiqué en terre , à la maniere des habitans de l'île George. Nous leur demandâmes ce que c'étoit , & ils nous dirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faisoient cuire. Curieux de nous con-

vaincre si ce n'étoit pas plutôt quelques membres de corps humain, nous ouvrîmes le four, où la vue des poils & des entrailles d'un chien ne nous permirent pas de douter de la vérité de leur récit.

Le mercredi, après avoir carené notre vaisseau, nous commençâmes à faire de l'eau & du bois. En allant, pour cet effet, dans la partie de la baie où nous avons trouvé des corbeilles remplies de membres d'hommes, nous apperçûmes le corps d'une femme qui flottoit sur l'eau. Nous supposâmes d'abord que c'étoit cette même femme dont on nous avoit parlé, qui s'étoit noyée en essayant de se sauver à la nage : mais un Indien qui dans ce moment s'approcha du rivage, nous apprit que c'étoit sa sœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il avoit jettée dans l'eau, selon la coutume de sa

tribu ; coutume cependant qui est particulière aux habitans des environs de cette baie.

Dans cette partie de la nouvelle Zélande , nous avons vu plusieurs bourgs ou villages dont les habitans avoient pris la fuite , ou avoient été entièrement exterminés. Quelques-uns de ces villages déserts étoient couverts d'herbes & d'arbuttes ; ce qui annonçoit que depuis quatre ou cinq années ils étoient sans habitans.

Dans une île au Sud-Est de la baie où nous avons jetté l'ancre , nous vîmes un de ces villages abandonnés , & dont la situation étoit on ne peut pas plus agréable. Il étoit composé de dix-huit maisons , disposées sur un plan circulaire. Ce village étoit entouré & défendu par un mur d'une construction fort singulière. On borde de pieux enfoncés dans la terre deux lignes parallèles , qui laissent entre elles une

distance convenable. L'espace intermédiaire est rempli de fascines étroitement entrelacées ; & de cette manière le mur s'éleve à six ou sept pieds de hauteur. On ne doit pas croire qu'il soit aisé de s'ouvrir un passage dans un mur de cette espece , quelque simple qu'en soit la structure , surtout étant défendu par des hommes qui ne combattent pas seulement pour la conservation de leur liberté & de leurs biens ; mais encore pour ne pas tomber entre les mains d'ennemis cruels prêts à les hacher en morceaux , pour en dévorer les membres sanglans.

A quelque distance de ce village , nous vîmes les restes d'une fortification plus régulière. Elle étoit située sur une haute colline , dans le voisinage d'une baie très-commode. La colline elle-même , escarpée de tous les côtés , étoit d'un très-difficile accès. Sur sa

fommité régnoit une plaine unie ,
 d'une assez grande étendue pour con-
 tenir un bourg de deux ou trois cents
 maisons. Ce bourg , dont il restoit à
 peine des ruines , avoit été fortifié
 par un retranchement fait de pieux de
 deux pieds de circonférence , enfon-
 cés profondément en terre , & qui
 n'avoient guere moins de vingt pieds
 de haut. En dehors de ces pieux , qui
 ne laissoient entre eux aucun inter-
 valle , on avoit creusé un fossé d'en-
 viron dix pieds de largeur. En dedans
 du retranchement , étoient plusieurs
 grands réservoirs d'eau , & plusieurs
 échaffauds qui se joignoient aux pieux ,
 pour y placer ceux qui devoient dé-
 fendre le bourg. L'escarpement de la
 colline étoit si roide , que de quelque
 part qu'on voulût y arriver , on ne
 pouvoit y grimper qu'en se traînant
 sur ses mains & sur ses genoux.

Du sommet de cette colline , nous

observâmes les ruines d'une petite ville qui avoit appartenu aux propriétaires de cette forteresse, & qui étoit le lieu de leur ordinaire résidence ; car les Indiens de cette contrée ont, outre la ville ou le bourg qu'ils habitent, une place forte qui leur sert de retraite, & de magasin pour mettre en sûreté leur poisson sec & leurs autres provisions. Pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en emparer par surprise, ils ont soin d'y laisser toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y retirent tous à la première alarme.

Dans ces forteresses ils conservent toujours une suffisante quantité d'eau dans les réservoirs, & des amas de lances & de pierres sont distribués de distance en distance sur l'échaffaud qui regne le long du retranchement. Ces échaffauds sont construits de manière que leur élévation met à l'abri

des traits des assiégeans ceux qui défendent le retranchement, sans les empêcher de lancer sur l'ennemi leurs pierres, leurs traits, leurs dards, &c.

Lorsque ces forteresses ne réunissent point les avantages de la situation, & que la nature du terrain ne peut d'aucun côté les rendre inaccessibles, ils suppléent à ces défauts en les environnant de deux ou trois larges fossés avec un pont-levis, qui, quoique simple dans sa structure, répond parfaitement à son objet. En-dedans de ces fossés, il y a un retranchement fait de pieux enfoncés en terre, à la manière de ceux que nous avons déjà décrits, avec cette différence qu'ils sont inclinés du côté de la forteresse; circonstance que nous jugeâmes devoir être favorable aux assiégeans. Nous fîmes faire cette remarque à un de leurs chefs; mais il nous assura que nous nous trompions à cet égard, en

nous faisant observer que si les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette inclinaison fourniroit aux assaillans l'occasion de s'en approcher, pour se mettre sous leurs pointes à couvert des traits des assiégés; qu'il seroit très-difficile, peut-être même impossible de les en déloger; & qu'à l'abri de ces pieux, ils pourroient fort bien se creuser un passage souterrain pour s'introduire dans la forteresse.

Ces places fortes, à ce que nous dit ce même chef, ne sont jamais emportées de vive force: on ne parvient guere à s'en emparer que par surprise. Lorsque l'ennemi s'est rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le siège de la place en un blocus. Il intercepte au dehors toute communication avec les assiégés, qui, ne recevant plus de subsistances, sont exposés à éprouver toutes les horreurs

de la famine, & enfin à mourir de faim, ou à sortir de la place pour tenter le sort des armes. Alors une victoire décisive occasionne l'entiere destruction de ce district, qu'habite ensuite le vainqueur; & tous ceux qui sont tués ou faits prisonniers, sont mangés par leurs ennemis.

Je souhaiterois, pour l'honneur de l'humanité, que cette barbare & féroce coutume n'eût été introduite qu'après une longue dépravation de la nature humaine: il seroit humiliant de penser que l'homme, dans sa primitive origine, n'eût éprouvé aucune répugnance à la vue de ce mets horrible & sanglant, & qu'il eût été capable d'une cruauté que les brutes n'ont jamais commises sur les cadavres des animaux de leur espece.

Après avoir fait une provision suffisante d'eau & de bois, nous songâmes à nous remettre en mer. Le six

de Février mil sept cent soixantè & dix, nous appareillâmes de la baie Charlotte, & continuâmes de prolonger la côte orientale. Vers le soir, le calme survint, & nous obligea de mouiller à près de trois quarts de mille d'Hippa, par dix brasses de profondeur; & nous envoyâmes nos bateaux à la pêche.

Le lendemain, nous mîmes à la voile; mais bientôt le flot nous porta rapidement contre une chaîne de rochers qui parloit d'une île voisine. Dans ce moment le vent calma, & notre situation devint vraiment critique. Un de nos Officiers proposa alors de refouler la marée, pour gagner un passage que nous appercevions entre deux îles. Le rang qu'occupoit cet Officier, donnoit un certain poids à sa proposition, quoique impraticable. Le Capitaine, qui alloit donner des ordres différens, demeura irrésolu; & pendant

pendant le débat qu'occasionnoit la contrariété des opinions, nous fûmes portés si près des rochers, que notre salut paroiffoit presque impossible. Dans cette conjoncture funeste, il ne nous restoit plus qu'à laisser tomber notre grosse ancre; ce que nous exécutâmes aussi-tôt, toutes voiles dehors, par soixante-cinq brasses: & après avoir filé cent cinquante brasses de cable, nous eûmes la joie de voir que le vaisseau vint à l'appel de son ancre.

Mais si cet expédient nous eût manqué, notre perte étoit assurée. Nous aurions été réduits à construire un nouveau bâtiment pour nous transporter aux Indes Orientales; & si la chose eût été impossible, nous aurions été forcés de passer le reste de nos jours dans la nouvelle Zélande, dans la supposition que nous eussions pu

nous garantir de la dent des anthropophages.

Je dois faire remarquer ici que lorsque Tasman visita la baie des Meurtriers, il imagina qu'il devoit y avoir un détroit qui, de-là, traversoit la nouvelle Zélande, & en formoit deux divisions. Cette conjecture étoit fondée sur l'observation qu'il avoit faite qu'à la marée montante le courant portoit du Sud-Est au Nord-Ouest. En conséquence des observations de Tasman, tandis que nous étions mouillés dans la baie Charlotte, nous montâmes sur le sommet d'une montagne voisine, pour voir si de cette hauteur nous pourrions appercevoir quelque apparence de détroit, & nous le découvriâmes.

Les naturels du pays, que nous questionnâmes sur ce détroit, nous assurèrent qu'il étoit navigable dans

tour
fible
un
côté
nou
réf
Nou
trois
dés
trav
teni
quo
fuffe
pos
de l
trois
ce c
Tur
dred
P.
pouv
détro

toute son étendue, & qu'il étoit possible de faire en quatre jours, dans un des canots du pays, le tour des côtes de la division méridionale de la nouvelle Zélande.

D'après ces éclaircissemens, nous résolûmes de tenter cette entreprise. Nous gouvernâmes donc sur le détroit, que nous ne tardâmes pas à découvrir; & le jour suivant nous le traversâmes, en tâchant de nous maintenir dans le milieu du canal. Mais, quoique les terres de part & d'autre fussent visibles, nous jugeâmes à propos, pour écarter jusqu'à la possibilité de l'erreur, après avoir passé le détroit, de faire voile au Nord, jusqu'à ce que nous eussions doublé le cap Turnagain; ce que nous fîmes le vendredi à midi.

Parvenus à cette hauteur, & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit, nous dirigeâmes notre route

vers le Sud , dans le dessein de reconnoître les côtes de l'autre division de la nouvelle Zélande. Nous continuâmes de faire voile dans cette direction , espérant que nous verrions bientôt la terre courir vers l'Ouest : mais nous fûmes trompés dans notre attente. Nous appercevions l'apparence d'un passage de quelques lieues dans le Sud du détroit ; mais nous étions tous divisés d'opinion sur cet objet.

Cependant nous ne pouvions pas douter que le passage ne fût navigable, sinon pour un vaisseau de guerre, du moins pour les canots du pays, surtout après les informations que nous avions reçues des Indiens. Cette considération nous fit persister dans le dessein de découvrir si effectivement la division méridionale de la nouvelle Zélande étoit une île ou un continent.

Les vents frais du Sud nous contrariaient fréquemment dans ce dessein. Le vingt-six, le vent, qui souffloit avec violence de cette partie, emporta notre misaine, & déchira notre grand hunier. Nous eûmes plusieurs jours de suite ces mêmes vents forcés; ce qui nous obligea de mettre à la cape.

La saison la plus orageuse dans les mers du Sud approchoit; l'air devenoit chaque jour plus froid; & nous commencions à désespérer de parvenir à ce passage. Il y avoit déjà plus d'un mois que nous poursuivions cette découverte, qui, avec des vents favorables, auroit pu se faire en peu de jours.

Le neuf Mars, à quatre heures du matin, dans le moment même que nous nous désespérions de n'avoir point de vent, nous fûmes bien surpris lorsque l'aurore nous éclaira sur

le péril qui nous menaçoit. Ce ne fut pas sans frayeur que nous nous vîmes à un demi-mille d'un banc de roches. Quelques minutes d'un vent favorable, & notre ruine étoit inévitable. Nous dûmes notre salut à ce calme heureux de la précédente nuit, qui avoit été le sujet de nos plaintes. Ces rochers sont à vingt milles au Sud-Est de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande.

Le dix, nous parvinmes enfin à doubler la pointe méridionale, qui est par les quarante-sept degrés trente-neuf minutes de latitude australe, & cent quatre-vingt-onze degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale, méridien de Londres. Nous reprîmes alors notre route vers le Nord, avec un vent favorable. Notre intention étoit de retourner à la baie Charlotte, pour y faire du bois & de l'eau, s'il arrivoit que nous ne trouvassions

pâs plus près de lieux propres à cette opération.

La terre , le long de cette côte , n'offre qu'un aspect horrible : ce n'est qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élèvent jusqu'au ciel leurs cimes couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Les rochers qui leur servent de base , par-tout escarpés , en rendent les bords inaccessibles : aussi ne découvrîmes-nous nulle part les plus légers vestiges qui annonçassent que cette terre eût des habitans.

Le lundi vingt-fix Mars , étant par les quarante degrés trente-deux minutes de latitude australe , & à trente-trois milles au Nord de la baie Charlotte , nous entrâmes dans une espece de bras de mer bordé d'îles des deux côtés , où l'on trouve trente-fix brasses d'eau à un mille du rivage ; & gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest , nous

vinmes mouiller sur la rive droite de la baie de l'Amirauté, par onze brasses d'eau, fond de vase.

Notre premier soin, après avoir affourché notre vaisseau, fut de songer à renouveler nos provisions d'eau & de bois. Cette baie, défendue des vents d'Est, nous offrit de grandes commodités pour nos opérations. La contrée, couverte de bois, étoit coupée de plusieurs ruisseaux; & la côte en cet endroit se trouvoit si poissonneuse, qu'avec nos lignes nous en primes au-delà de ce qu'il en falloit pour notre consommation. Au pied d'une montagne voisine de la baie, nous découvrimes une vieille cabane; & dans une anse qui lui étoit contiguë, on voyoit les débris d'un ancien canot.

Il y avoit déjà près de six mois que duroit notre navigation autour des côtes de la nouvelle Zélande; nous

en avions pris tous les relevemens :
 mais ce qui jusqu'alors étoit resté in-
 connu , & que nous découvrîmes ,
 c'est que la nouvelle Zélande est une
 île , dont la longueur a près de trois
 cents lieues , & dont les habitans
 sont des anthropophages , habitués
 dès leur tendre jeunesse au carnage
 & aux horreurs de la guerre , &
 ceux peut-être , de tous les hommes ,
 qui craignent le moins les dangers.

Une remarque importante à faire ,
 & qui doit jeter dans le plus grand
 étonnement , c'est que le langage des
 peuples de la nouvelle Zélande est , à
 quelques différences près , le même
 que celui d'Otaïti : j'ose dire qu'entre
 ces deux langues il y a plus de res-
 semblance & d'analogie qu'on n'en
 rencontre entre celles de quelques
 provinces d'Angleterre. Que con-
 clure d'une circonstance si extraordi-
 naire ? Il faut de toute nécessité que

l'un de ces deux endroits ait été originellement peuplé par l'autre.

Mais, de la nouvelle Zélande à Otahiti, il n'y a pas moins de six cents lieues. L'Océan seul sépare ces deux peuples. Il est difficile de concevoir qu'ils aient pu entreprendre de traverser cette grande étendue de mer dans leurs pirogues, qui sont les seuls bâtimens qu'ils aient jamais possédés.

Ces réflexions sont sans doute d'une très-grande force ; mais si on fait attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les sons que nous employons pour les rendre sensibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus ; qu'il est d'ailleurs de la plus grande évidence que les suggestions de la nature, & moins encore celles de la raison, n'ont pu porter deux peuples distincts, séparés, n'ayant entre eux aucune relation, à fixer la même signification aux

mêmes mots, à y attacher précisément la même idée, comme le moyen de leur communication mutuelle; il en faudra nécessairement inférer que les habitans de l'une de ces îles font une migration de l'autre, quoique dans la comparaison que nous avons faite des mœurs, des habillemens, des armes, &c. des peuples d'Otaïtî avec ceux de la nouvelle Zélande, nous ayions remarqué, autant qu'il nous a été possible de les bien observer, qu'ils different entre eux en plusieurs points essentiels: mais, à beaucoup d'autres égards, ils ont une apparente analogie.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'usage de la circoncision, regardent au contraire le prépuce comme une chose si nécessaire, qu'ils l'attachent par devant avec une ligature, pour couvrir le gland, & lui conserver toute sa sen-

sibilité ; c'est du moins la raison qu'ils nous ont donnée de cette coutume générale parmi eux. Chez ces peuples, comme à Otahiti, c'est une parure de se peindre les fesses de couleur bleue. Cette couleur est tracée en lignes spirales : ils l'introduisent sous la peau après l'avoir piquée. Ils ont aussi l'usage de porter la barbe, & d'attacher leurs cheveux longs sur le sommet de la tête, à la manière des Otahitiens.

La carnation de ces deux peuples n'est pas la même. Dans la nouvelle Zélande, ils sont d'une couleur plus bronzée que ceux d'Otahiti. Nous avons remarqué chez les uns & les autres les mêmes penchans à la perfidie & à la friponnerie. Quant à l'intrépidité du courage, ceux de la nouvelle Zélande sont infiniment supérieurs aux premiers. Il est impossible de voir sans étonnement à quel degré

de fureur ils s'élevent dans les harangues qu'ils prononcent lorsque , dans leurs jeux guerriers , ils veulent donner le spectacle d'un combat.

Leurs habillemens sont d'une étoffe faite d'une espece de plante fort foyeuse. Cette étoffe est tissue de maniere que les fils qui servent de chaîne , & à travers lesquels ils passent la trame , sont à environ trois lignes de distance les uns des autres. Leur habit est une tunique attachée sur les épaules avec des cordons , & qui leur descend jusqu'à la chute des reins. Les bordures de cette tunique sont brodées & ornées de franges de poils de chiens. Les desseins de la broderie sont des figures bizarres , nuancées de couleurs brunes & noires. Les ceintures dont ils se servent pour se couvrir les parties naturelles , sont faites des brins d'une herbe très-forte , tissus ensemble.

L'usage de faire bouillir les viandes est inconnu chez ces peuples : leur maniere ordinaire de les préparer est de les faire rôtir dans un four souterrain ; coutume , comme nous l'avons remarqué , pratiquée par les habitans de l'île George.

Leurs principales armes sont le patty-petow , la hache d'armes & la lance ou javeline. Le patty-petow est une lame à deux tranchans qui est de bois de fer , ou d'os , ou de pierre , & dans laquelle on a enchâssé un manche. La hache d'armes est de bois de fer ; le manche en est très-long. Leurs lances sont aussi du même bois , & vers la pointe ils y attachent des houpes faites de poils de chien.

Il est bien surprenant que l'arc & la flèche , dont les habitans de l'île George savent se servir avec tant de dextérité , aient été des armes absolument inconnues à ces peuples naturelle-

ment belliqueux. Nous sommes les premiers qui leur en ayons montré l'usage.

On pourroit regarder cette circonstance comme une très-forte présomption que ce sont les habitans de la nouvelle Zélande qui sont venus peupler l'île d'Otahiti; que quelque hazard fit ensuite découvrir à ces nouveaux colons l'usage de l'arc; & que trouvant cette arme plus avantageuse que les leurs, ils en prirent l'habitude, & se perfectionnerent dans l'art de s'en servir; car les Otahitiens sont les archers du monde les plus adroits. Il ne seroit pas vraisemblable que les habitans de la nouvelle Zélande eussent abandonné ces armes défensives, de beaucoup préférables aux leurs, si l'invention leur en eût jamais été connue.

Leurs instrumens de guerre sont des trompettes. Cet instrument, qui rend un son rauque & lugubre, a près de deux pieds de longueur, & dans le

milieu de sa concavité extrêmement aplatie, est une large ouverture.

Chacun de ces insulaires porte autour de son cou un sifflet. C'est un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans sa longueur. Ils se servent de peignes d'os ou de bois, dont la denture est longue & grossière.

Nous avons vu à plusieurs d'entre eux des petites pierres d'une couleur jaunâtre, sur lesquelles sont gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût grotesque. Ils s'attachent au cou ces pierres ainsi sculptées, & enfilées dans un cordon. Leurs pendants d'oreilles sont aussi des petites figures de pierre ou de bois, & quelquefois des dents de leurs parens morts. Les instrumens dont ils se servent pour la pêche, sont faits de la même manière que ceux de l'île George.

Le

Le trente-un de Mars, notre provision d'eau & de bois étant faite, nous appareillâmes de la baie de l'Amirauté, & fimes route au Nord quelques degrés à l'Ouest, pour la nouvelle Hollande, prenant notre point de départ d'une pointe que nous nommâmes le cap Farewell. Nos dernières instructions, qui ne furent ouvertes qu'au moment de partir de la baie de l'Amirauté, portoient que notre route pour retourner en Angleterre seroit par le cap Hormor, & que nous pourrions, s'il étoit nécessaire, relâcher aux Indes orientales.

Notre navigation n'eut rien qui pût mériter des observations particulières pendant les dix-sept premiers jours, que nous continuâmes de gouverner sur la nouvelle Hollande.

Le dix-huit d'Avril, au soir, jugeant, d'après notre estime, que nous n'étions pas loin de la terre, nous

ferrâmes notre perroquet ; nous restâmes en travers toute la nuit, & nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de cent trente brasses.

Le lendemain matin nous fîmes de la voile ; & une heure après, étant par les trente-sept degrés cinquante minutes de latitude australe, & trente-un degrés 00' de longitude à l'Ouest du cap Farewel, nous découvrîmes la côte de la nouvelle Hollande, qui s'élevoit très-haut entre le Nord-Est-quart-de-Sud & l'Ouest-quart-Sud-Ouest, à la distance de huit lieues. Alors nous mîmes le cap au Nord-Nord-Est, & nous prolongeâmes cette côte à la distance de quatre lieues.

Le vendredi vingt, dans la matinée, nous vîmes l'apparence d'une île dans le Nord-Nord-Ouest.

Le samedi, nous aperçûmes des feux sur le rivage, & ensuite une haute montagne, que nous nommâmes le

cap Dromadaire , à cause de sa ressemblance avec le dos de cet animal. Ce cap est situé par les trente-six degrés vingt-une minutes de latitude méridionale , & cent cinquante degrés vingt-huit minutes de longitude à l'Est du méridien de Londres. Dans l'après-midi , nous eûmes la vue de deux petites îles qui nous restoient à l'Ouest-quart-Sud-Ouest , & à la distance de deux lieues.

Le dimanche , nous aperçûmes les naturels du pays qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendant au Nord quelques degrés Est , nous la côtoyâmes en gouvernant à cette direction , dans l'intention de mouiller à la première baie.

Le vendredi , dans l'après-midi ; nous essayâmes de descendre à terre avec notre chaloupe ; mais une lame qui battoit toute la rive , nous en défendit l'accès.

Le samedi vingt-huit, nous découvriâmes, avec les rayons naissans du jour, une baie dans le Nord-quart-Nord-Est, & nous mîmes le cap dessus, envoyant nos bateaux en avant pour sonder. A une heure & demie après midi, nous y mouillâmes par six brasses & demie d'eau, fond de sable. Mais au moment qu'avec nos canots nous voulions aborder, plusieurs Indiens s'avancerent sur le rivage, & deux d'entre eux, armés de boucliers & de lances, s'opposèrent résolument à notre descente. Nous fûmes forcés de tirer sur eux quelques coups de fusil chargés à dragées. Se sentant blessés & abandonnés de leurs compatriotes, qui avoient pris la fuite, ils se retirèrent à petits pas du côté de leurs cabanes, qui étoient dans les buissons; mais ils nous firent face constamment pendant tout le chemin. Ils ne faisoient cette lente

retraite que pour donner à leurs femmes le tems de s'éloigner plus avant dans le bois, avec leurs enfans & tous leurs utensiles de ménage. Dès qu'il ne resta plus rien à emporter, nous les vîmes prendre eux-mêmes la fuite.

On ne peut guere voir rien de plus misérable que leurs habitations : elles nous rappellerent l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de Feu. Ces mauvaises huttes sont faites de quelques pieux qui se croisent à quatre ou cinq pieds au dessus du terrain, & recouverts de morceaux d'écorce d'arbres, posés les uns à côté des autres sans aucune liaison.

Les habitans de cette côte sont noirs, & entièrement nus. Ils diffèrent des negres d'Afrique en ce qu'au lieu d'avoir de la laine sur la tête, comme ces derniers, ils ont au contraire de longs cheveux lisses. Nous

observâmes sur leurs poitrines des figures grotesques & grossièrement dessinées avec une couleur blanche dont ils se barbouillent irrégulièrement les autres parties du corps.

Leurs armes sont la lance , le bouclier , & des fabres de bois de fer. Les lances faites d'un bois léger , sont armées d'une longue pointe d'os très-aiguë ; les arêtes en sont garnies de petites pointes , pour rendre leurs blessures plus dangereuses , & même mortelles. Dans ces lances nous y avons quelquefois découvert des jointures unies par une espece de ciment résineux. Ils ont aussi d'autres especes de lances dont les pointes sont la fourche , & qui leur servent à frapper les poissons.

Leurs boucliers , de trois pieds de long , sur environ douze pouces de large , sont d'une forme ovale , concaves en dedans , & pourvus d'un

manche. Dans quelques-uns de ces boucliers nous avons remarqué de petits trous, destinés, lorsqu'ils veulent s'en servir pour se couvrir la tête, à observer les mouvemens de leurs ennemis.

En se retirant dans les bois, ils laissèrent sur le rivage deux ou trois pirogues. La structure de ces pirogues est de la plus grande simplicité : ce qui les compose est l'écorce dégagée d'un demi-tronc d'arbre, nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & séparée dans le milieu par des piéces de bois qui les traversent. La longueur de ces pirogues est de dix piéds environ. Les pagayes sont des rames courtes, dont le palme a trois pouces de largeur. Ils en tiennent une de chaque main, & voguent avec une incroyable célérité. Nonobstant le peu de valeur de ces pirogues, ils ne vouloient

pas les perdre : ils revinrent pour épier le moment de notre départ, & saisir l'occasion de les transporter dans une autre place.

Ces Indiens paroissent n'avoir d'autre nourriture que le poisson, qui est très-abondant sur cette côte. On y pêche sur-tout une espèce de raie qui pèse entre deux & trois cents livres. Cette raie porte sur la queue un aiguillon : elle reçoit le nom de *Pastenague* ou de *Glorieuse* (*). Comme elles nagent ordinairement dans les eaux les plus basses, il est très-aisé de les avoir : nous en primes en quantité, & de toutes les espèces.

Le rivage où nous abordâmes ne

(*) Il y a deux espèces de raies qui portent sur la queue un aiguillon dentelé : on les nomme Pastenagues, en latin *Pastinaca*. Elles sont citées toutes les deux dans Rondelet. L'une est la Pastenague proprement dite, *Pastinaca* ; l'autre est la Glorieuse, *Aquila*. On ne sait à laquelle doit se rapporter le nom Anglois *Sting-ray-fish*.

nous offrit d'abord qu'un terrain sablonneux & semé de roches en plusieurs endroits : mais la contrée adjacente à cette baie paroît unie , médiocrement élevée , couverte de bois , dont les clairières permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une assez grande étendue de pays. La verdure , les plantes , les arbrustes qui croissent en une excessive abondance sur toute la surface de cette terre , annoncent sa fertilité. Entre les différens végétaux qu'on rencontre ici , l'espece la plus commune est celle qui produit la résine que les naturalistes nomment sang-de-dragon.

Nous observâmes la fiente d'un quadrupede qui étoit probablement de la même espece que ceux que nous tuâmes quelque tems après sur les bords de la riviere à laquelle nous donnâmes le nom de l'Endeavour. Notre levrier donna la chasse à un petit animal ;

mais il revint sans avoir pu l'atteindre. Nous vîmes aussi quantité de corneilles, de coqs de bruyère, & un oiseau dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiseau est de l'espece du loriot, & nous l'appellâmes Loriquet.

Le Capitaine Cooke, accompagné de plusieurs Officiers & des soldats de la marine, fit un tour dans la contrée, dans le dessein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes sortes de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des présens d'étoffes & d'autres bagatelles, espérant que cette marque de nos paisibles intentions suffiroit pour les engager à nous faire visite, & à entrer avec nous dans quelque commerce. Vaines espérances : nous battîmes inutilement la campagne ; nous n'aperçûmes pas un seul Indien sur notre

toute. Néanmoins, avant de retourner à bord, nous laissâmes dans une cabane vuide & récemment abandonnée, quelques piéces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c. mais ce qui nous étonna beaucoup, c'est que ces présens ne furent pas emportés durant notre séjour dans cette partie de la nouvelle Hollande, quoique les Indiens y fussent venus depuis, & même à différentes reprises, comme nous eûmes occasion de le croire.

Quelques jours après, nous envoyâmes à la pointe de la baie, pour la pêche, un bateau armé, aux ordres de deux Officiers. A leur arrivée, ils trouverent plusieurs Indiens, qui nous ayant reconnus, formerent aussi-tôt un parti égal en nombre à ceux qu'ils avoient comptés dans le bateau. Ceux-ci s'avancerent vers nous, tandis que leurs compatriotes

jetterent leurs armes, & s'éloignerent à une très-grande distance. Arrivés sur les bords du rivage, ils nous défièrent au combat. Ce défi n'étant pas accepté, ils en choisirent seulement deux d'entre eux pour un combat singulier, & nous firent signe d'envoyer deux de nos gens pour se mesurer contre ces deux champions; & le reste de la troupe se retira, pour nous ôter tout soupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce nouveau cartel étoit encore rejeté, ils s'en allerent.

Mais bientôt plusieurs autres reparurent sur le rivage. Un Officier tira un coup de fusil dans un arbre à quelques pas du lieu où ils étoient, pour les convaincre qu'il nous seroit facile de les atteindre à une très-grande distance. Ce coup de fusil excita toute leur curiosité: c'étoit à leurs yeux un prodige qu'ils ne se lassoient pas d'admirer. Ils firent signe qu'ils souhaitoient

qu'on leur en fit voir une seconde décharge; ce qui fut exécuté, à leur grande satisfaction: & après en avoir observé les effets avec une nouvelle surprise, ils se retirèrent, enchantés, en apparence, du spectacle qu'on leur avoit donné.

Les Officiers, ayant pris la résolution de revenir par terre à travers les bois, ordonnerent au canot d'aller les attendre à l'endroit qu'ils avoient désigné pour leur rembarquement. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Indiens armés, & au nombre de vingt-deux, se mirent à leur poursuite. Toutes les fois que les Officiers faisoient face, les Indiens s'arrêtoient, toujours prêts à fuir dès qu'on alloit à leur rencontre; mais les voyoient-ils reprendre leur route, ils les poursuivoient derechef. Cette manœuvre dura jusqu'à ce que les Officiers arrivassent à l'endroit où

notre équipage étoit occupé à couper du bois. Là ils furent joints par plusieurs autres de nos gens qui s'étoient amusés à chasser. L'un d'eux proposa de se servir contre les Indiens d'un stratagème qui manqua de bien peu de leur être à eux-mêmes funeste.

Son dessein étoit de s'approcher des Indiens d'aussi près que ceux-ci le permettoient, sans se retirer; &, feignant alors d'être saisis de frayeur, de fuir subitement, pour les engager dans une poursuite téméraire; ce qui vraisemblablement fourniroit l'occasion de les environner & de se saisir de quelques-uns d'eux.

Mais les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient soupçonné le piège qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'espace de six toises, après leur avoir témoigné cette crainte simulée, que les Indiens coururent dessus, & lan-

cerent avec une grande force leurs armes sur eux, en poussant des cris terribles. Un de ces Officiers, entendant les cris des Indiens, tourna la tête, & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, se sauva derrière un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fût qu'à quelques pieds de distance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, une autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui servoit de bouclier. Entre plusieurs autres qui tomberent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre précisément au dessus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vitesse, & qui se trouvoit déjà éloigné des Indiens de plus de cent cinquante pas; une autre lui passa entre les jambes en entrant dans la terre. Après cette attaque, loin de se retirer à continuer leur poursuite, ils

se retirèrent précipitamment dans le bois ; & nos gens , heureusement échappés du danger , ramassèrent ces lances & revinrent au vaisseau.

Le dimanche six Août , le matin , après avoir pris la provision d'eau & de bois qui nous étoit nécessaire , nous appareillâmes de la baie des Pastenagues , ainsi appelée du nom du poisson qui s'y trouve en grande quantité. Elle est par les trente-quatre degrés 00' de latitude australe , & cent cinquante degrés quarante-sept minutes de longitude orientale du méridien de Londres.

De-là , nous fîmes voile au Nord quelques degrés à l'Est , en prolongeant la côte à quelques milles du rivage , pour nous mettre en état d'en prendre tous les relevemens , nous procurer , selon le besoin , l'occasion de faire de l'eau & du bois , & tâcher en même tems d'établir , s'il ~~est~~ possible ,

possible, un commerce avec les naturels du pays ; d'autant plus que nous ne pouvions nous promettre de nous ouvrir un passage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvième ou au dixième degré de latitude méridionale.

Après avoir passé en-dedans de plusieurs petites îles, & le seize de Mai, étant par les vingt-sept degrés quarante-six minutes de latitude australe, & deux degrés dix-huit minutes de longitude à l'Est de la baie des Pastenagues, nous découvrîmes, de l'avant du vaisseau à bas-bord, des brisans qui s'étendoient vers l'Est : à la vue de ces écueils, nous changeâmes notre route, & gouvernâmes à une plus grande distance du rivage, jusqu'à huit heures du soir. Alors nous eûmes soixante-sept brasses de profondeur.

Le dix-sept, nous revîmes, avec le jour, la même chaîne de brisans

de l'avant du vaisseau à bas-bord. A sept heures du soir, nous apperçûmes une autre chaîne de rochers à fleur d'eau dans le Nord-Ouest-quart-d'Ouest; & dans cet endroit nous fondâmes par cent trente brasses de profondeur.

Nous continuâmes à gouverner au Nord jusqu'au vingt. La terre alors paroissant se terminer par une pointe au Nord-Ouest, nous mîmes le cap dessus, & bientôt nous vîmes une nouvelle chaîne de brisans qui s'étendoit l'espace de plusieurs milles. Nous avions alors seize brasses de fond; mais cette profondeur diminua jusqu'à sept brasses & demie, & augmenta ensuite jusqu'à onze. Nous étions alors à la latitude de vingt-quatre degrés vingt-six minutes Sud.

Le vingt-un, nous passâmes sur l'extrémité d'un banc de sable, & nous observâmes que la terre s'étendoit un

peu à l'Ouest. Le calme étant survenu avec la nuit, nous trouvâmes que le courant nous faisoit faire un nœud & demi par heure au Sud-Ouest.

Le vingt-deux au soir, le vent calma. Nous mouillâmes par huit brasses d'eau, & nous observâmes que la marée ne montoit & ne baïsoit pas au-delà de deux pieds.

Le vingt-trois, côtoyant toujours le rivage, nous découvrîmes une grande baie, dans laquelle nous passâmes la nuit à l'ancre, par cinq brasses de fond. Cette baie est par les vingt-quatre degrés 00' de latitude australe. Sa pointe septentrionale est bordée de brisans qui s'étendent au large.

Le vingt-quatre, nous mîmes à la voile, en nous conservant à la même distance du rivage, à travers des bancs de sable, des chaînes de rochers à fleur d'eau & de petites îles.

Le vingt-cinq, nous prîmes plusieurs poissons.

Le vingt-six, nous mouillâmes par treize brasses d'eau, & nous observâmes que la marée baissoit de sept pieds, refoulant vers l'Est.

Le vingt-sept, nous appareillâmes; & ce jour, ainsi que le suivant, nous passâmes entre plusieurs îles, nos bancs toujours en avant, pour reconnoître les sondes.

Le vingt-neuf, nous vîmes jeter l'ancre dans une baie où les vents contraires nous forcerent de séjourner pendant trois jours. Elle est par les vingt-six degrés six minutes de latitude Sud.

Le trente-un, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre. En sortant de la baie, nous fîmes route au Nord-Ouest, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur d'eau, de bancs de sable & d'îles bordées de

grands arbres , dont les branches s'é-
tendoient en berceaux jusques sur le
rivage que nous prolongions.

Le dix de Juin , nous mouillâmes
dans une baie qui est par les seize
degrés dix minutes de latitude au-
strale.

Le onze au matin , nous appareil-
lâmes de cette baie , & nous diri-
geâmes notre route au Nord quelques
degrés à l'Ouest. A neuf heures , à
peu-près dans l'endroit où M. de
Bougainville avoit passé , nous nous
trouvâmes sur des récifs. Le fond ,
d'abord de vingt-huit brasses , diminua
jusqu'à huit ; & l'instant d'après nous
échouâmes.

Dans un si grand péril , nous nous
hâtâmes de ferrer nos voiles , & de
mettre dehors la chaloupe & les ca-
nots : mais les sondes prises autour du
vaisseau nous donnerent la triste con-
viction que nous étions sur un banc de

roches qui couroit au Nord - Oueſt. Nous amenâmes auffi-tôt nos baffes vergues & nos mâts de hunes, & portâmes une ancre vers le Sud : mais le vaiſſeau talonnant avec violence, nous en mouillâmes une autre dans le Sud-Oueſt.

La nuit vint nous ſurprendre dans cette ſituation funeſte : nous la paſâmes dans les plus vives inquiétudes, & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuſcule commencerent à nous éclairer, notre premier ſoin fut de travailler à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau. En conſéquence, nous vuidâmes notre eau, jettâmes par-deſſus bord fix de nos gros canons, quelques pieces à l'eau, le bois de chauffage, le leſt de pierre & de fer, & nos menues proviſions.

Mais cette conſidérable diminution de poids n'empêchant pas le vaiſſeau

de faire une prodigieuse quantité d'eau, nous fîmes les dispositions nécessaires pour donner à nos pompes du mât de misaine un libre jeu. A midi le vaisseau prit une forte bande à tribord. Ce mouvement, qui sembloit être le signal de notre ruine prochaine, nous plongea dans de nouvelles alarmes. Pour tâcher de nous soustraire à ce nouveau danger, nous allongâmes une petite ancre dans l'Ouest, frappâmes des palans sur les cables de deux de nos ancres, virâmes dessus; & par ce moyen, le vaisseau se trouva soutenu sur ses cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant basse, nous reconnûmes qu'en plusieurs endroits le vaisseau étoit à sec sur le roc, quoique le jusant n'eût baissé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonstance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne nous laissoit entrevoir aucun moyen de fortir le

vaisseau de l'écueil, sur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement brisé.

A neuf heures & demie, le vaisseau se redressa, & bientôt nous parvinmes à le mettre à flot. Alors filant notre cable d'affourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre perdus, nous portâmes en avant notre grosse ancre & les deux ancres de côté.

Mais il ne nous restoit qu'une foible lueur d'espérance, en voyant l'eau augmenter continuellement, malgré le constant usage de nos pompes. Dans cette conjoncture lugubre, nous touchions au moment de couler à fond sur nos ancres, il ne nous restoit plus qu'à nous réfugier sur les rochers, à moins qu'une brise ne vint à notre secours pour nous rapprocher du rivage, où nous nous serions empressés de sauver du naufrage

le
na
f-
r-
nt
e
r-
e
e
e
u
é
.
s
à
s
y
.

tout ce qui auroit pu nous mettre en état de construire une petite barque, avec laquelle nous aurions tâché de nous rendre aux Indes orientales, dans quelques établissemens Européens.

Nous envisagions déjà cette affligeante perspective comme notre unique ressource, lorsque, contre notre attente, nous réussîmes si bien à boucher ses voies d'eau, que le jeu d'une seule pompe suffisoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable qui nous permit de mettre à la voile, & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande; & nos canots, envoyés en avant à la recherche d'un havre, eurent le bonheur d'en découvrir un au Nord-Ouest, & à la distance d'environ deux ou trois lieues.

Le quatorze, à neuf heures du matin, nous mouillâmes un peu en

dehors du havre : nous en trouvâmes le passage si étroit , que nous n'osâmes nous y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal. Mais le vent , qui avoit calmé heureusement tandis que nous étions sur les rochers , commença de fraîchir avec tant de force , qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer avant le dix-huit ; & malgré toutes nos précautions , nous touchâmes deux fois dans le passage.

Parvenus en-dedans du havre avec une satisfaction qu'il seroit difficile d'exprimer , nous conduisîmes notre vaisseau à côté d'un banc voisin de la rive septentrionale d'une riviere , où nous l'amarrâmes , en nous félicitant d'être ainsi échappés à un naufrage qui paroissoit inévitable.

Après avoir mis notre vaisseau en sûreté , nous fîmes immédiatement dresser nos tentes , pour y recevoir

les malades & les traiter plus commodément. Alors nous commençâmes à décharger notre bagage & nos provisions , pour échouer le vaisseau sur le banc , afin de pouvoir l'examiner & réparer ses voies d'eau ; ce que nous exécutâmes le vingt-deux. Nous trouvâmes quatre de ses bordages enfoncés , & une grande partie de son doublage & de sa fausse quille emportée : mais ce fut pour nous un grand sujet d'admiration & de surprise de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaisseau , s'y étoit brisée , & avoit par-là opéré notre salut. Si ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture considérable dans le fond du vaisseau , ne se fût pas en même tems détaché de sa base pour y demeurer comme enchâffé , & empêcher l'eau de s'y précipiter , rien alors ne pouvoit plus nous sauver , & nous coulions bas.

Le vaisseau étant une fois radoubé, nous nous occupâmes des moyens de le mettre à flot. Pour en faciliter l'exécution, nous l'environnâmes de pieces à l'eau liées d'un bord & d'autre par des pieces de bois qui passoient sous sa quille. Néanmoins nous ne pûmes y parvenir sans le secours de la marée, que nous attendîmes encore quelques jours. Nous profitâmes de cet intervalle pour envoyer nos canots à la recherche d'un autre passage; & ils revinrent, le trois de Juillet, avec la bonne nouvelle qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus sûr que le premier.

Le quatre, après avoir mis notre vaisseau à flot, nous l'échouâmes sur un banc proche la rive méridionale de la riviere, de façon à pouvoir visiter son derriere; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, nous vîmes reprendre notre premiere po-

sition. Alors nous nous occupâmes à repasser notre grément & à rembarquer nos munitions ; pendant lequel tems le maître prit trois tortues pesant chacune trois cents livres , en allant reconnoître un nouveau passage.

Le dix-huit Juillet, nous étions déjà presque en état de nous remettre en mer. Durant notre séjour dans ce havre , les divers expédiens que nous employâmes pour nous lier avec les Indiens de cette côte de la nouvelle Hollande , ne furent pas sans succès. Nous réussîmes en partie à les convaincre de notre bienveillance à leur égard , & ils commencèrent enfin à avoir plus de confiance & à se rapprocher de nous. Ils sont d'une médiocre stature ; nous n'en avons guere vu dont la hauteur excédât cinq pieds : mais avec cette taille mince & déliée , ils sont agiles , dispos & légers à la course. Tous assez généralement ont

le nez plat, les levres épaisses & les jambes tournées en dehors, comme les negres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté semblent être leur partage : ils ne manquent pas seulement des commodités de la vie, mais même des choses les plus nécessaires. L'usage du pain leur est absolument étranger, ainsi que tout ce qu'à son défaut on peut regarder comme un supplément de cette nourriture ; & lorsque nous leur en présentâmes, ils refuserent d'en manger. Ils sont de couleur bronzée, entièrement nus, & non moins mal-propres & dégoûtans que misérables & pauvres. Leur principale nourriture est le poisson, qu'ils font rôtir avec des broches de bois fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie ; mais il nous parut différer de tous ceux que nous avons déjà entendus.

Nous ne vîmes aucune de leurs femmes ; & cette circonstance nous fit croire qu'ils en étoient jaloux. Une coutume générale parmi les hommes , & qui est d'une bizarrerie étrange , c'est de se percer la cloison des narines pour y insérer un os de cinq ou six pouces de longueur , qu'ils portent comme un ornement. Néanmoins , quelque burlesque & quelque bouffonne que cette mode puisse paroître , on ne pourra pas s'empêcher de convenir que la plupart des ornemens que les Européens considèrent comme une brillante parure , n'ont pas plus de rapport à la propreté naturelle & à l'utilité , que ce qui est un bijou aux yeux des pauvres ignorans qui habitent la nouvelle Hollande. Mais outre ces os qui font une si grotesque figure dans leur nez , ils se percent aussi les oreilles , pour y en attacher d'autres à-peu-près de même longueur. Ces

os ainsi suspendus n'ont pas, à la vérité, l'éclat des pendans-d'oreilles des dames chez les nations civilisées; mais ils ont une même fin.

Le dix-neuf Juin, plusieurs Indiens vinrent dans l'endroit où nos tentes avoient été dressées; mais elles étoient déjà abattues, & tous nos bagages étoient transportés à bord, à l'exception d'une marquise & de quelques munitions. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir les Indiens prendre chacun un tison, les mettre sur l'herbe, & faire tous leurs efforts pour répandre la flamme de toute part & embraser la campagne. Ils y réussirent avec tant de facilité & de promptitude, que nous eûmes toutes les peines du monde à sauver de cet incendie subit nos lignes & nos filets qui étoient étendus par terre. Le Capitaine Cooke, outré d'indignation, en blessa plusieurs tandis qu'ils exécutoient ce dessein

sein de pure méchanceté. Quelques heures après ils revinrent autour de nous; mais ils y furent tranquilles & paisibles.

Le tems nous fut contraire jusqu'au quatre d'Août, que nous sortîmes de la riviere, en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames. Nous donnâmes à la riviere que nous quittions le nom du vaisseau que nous venions de réparer sur ses bords. Son embouchure est par quinze degrés vingt-six minutes de latitude australe, & cent quarante-trois degrés cinquante-huit minutes de longitude à l'Est du méridien de Londres. Sortis de la riviere, nous mîmes à la voile, & vîmes mouiller par quinze brasses de fond. Le vent ayant fraîchi fortement de la partie du Sud-Est, nous restâmes à l'ancre jusqu'au six, que nous appareillâmes à deux heures après midi, & nous

fimes le Nord-Est-quart-d'Est. A quatre heures & demie, nous apperçûmes dans le Nord-Est-quart-de-Nord une petite île de sable sur une bâture, à la distance de quatre milles; & de l'avant à nous, une chaîne de brifans.

A la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords. Nos canots, qui fondoient continuellement, ne trouverent, sur la partie la plus voisine de la bâture de l'île, que six pieds d'eau. Nous laissâmes aussi-tôt tomber notre grosse ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée basse, nous nous efforçâmes de découvrir un passage du haut des mâts, mais à pure perte. A sept heures du soir, voyant que le vaisseau commençoit à chasser, nous laissâmes tomber une autre ancre, & nous amenâmes nos basses vergues & mâts de hunes.

Nous restâmes dans cette position jusqu'au dix, qu'un tems plus modéré nous permit de mettre à la voile. Nous avançâmes vers un passage que le maître avoit enfin découvert, gouvernant entre les écueils & la côte, sur environ dix-sept brasses de fond.

Le onze, une terre basse bordée de brisans fut apperçue dans le Nord-Ouest. Nous laissâmes immédiatement tomber l'ancre. M. Cooke se mit dans la chaloupe, pour aller examiner l'apparence d'un passage à l'Est. Le maître partit en canot, pour reconnoître vers le Sud un passage entre plusieurs îles basses & la nouvelle Hollande : il revint le dimanche à midi, avec la nouvelle qu'il avoit trouvé entre cinq & huit brasses d'eau dans le canal.

Le lundi treize, à onze heures du matin, nous passâmes au Nord de

deux récifs & de six îles, qui nous restoient au Sud-Est, à la distance d'un mille.

Le quatorze, nous rangeâmes une autre bâture à sept milles à l'Ouest de la rivière Endeavour.

Le seize, faisant route au Nord quelques degrés à l'Ouest, nous découvrimés une terre très-haute dans l'Ouest-Sud-Ouest, & bientôt après, une chaîne de rochers qui s'étendoit à perte de vue du Nord au Sud. Alors nous tâchâmes de nous élever de la côte; mais le calme survint avec la nuit, & l'aurore vint nous éclairer sur les dangers de notre situation. A quatre heures du matin, nous vîmes à une très-petite distance les brisans sur lesquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures trois quarts, le vaisseau étoit en dedans des lames, & à vingt toises des rochers, quoique

en fondant, nous ne trouvaissions point de fond. Bientôt après nous découvrîmes entre les rochers une petite ouverture, à travers laquelle nous nous efforçâmes de touer le vaisseau ; mais la marée, étant devenue contraire, ne nous permit pas d'y arriver.

Le dix-sept, nous résolûmes de nouveau de tenter le passage de cette ouverture, comme l'unique moyen de salut qui nous restoit encore. Conformément à cette résolution, nous prolongeâmes une touée dans l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'à l'entrée de l'ouverture, & de-là une autre dans le Sud-Ouest-quart-d'Ouest cinq degrés à l'Ouest. Par ce moyen, nous fîmes deux milles dans l'ouverture jusqu'au côté opposé, profitant de la marée montante, qui étoit en notre faveur. A quatre heures dans l'après-midi, nous lâiffâmes tomber l'ancre

par dix-neuf brasses de profondeur. Nous nous trouvâmes alors par les douze degrés trente-huit minutes de latitude australe, & cent quarante-trois degrés dix-sept minutes de longitude orientale du méridien de Londres. La variation de la bouffole étoit de quatre degrés neuf minutes à l'Est.

Le dix-huit, nous fîmes voile, en gouvernant au Nord-Ouest, au milieu de petites îles, de bas-fonds, de récifs à fleur d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toute espèce. Le même soir nous mouillâmes par treize brasses d'eau.

Le dix-neuf, nous fîmes route entre un large banc de sable & la principale terre.

Le lundi vingt-un d'Août, continuant notre navigation au milieu des écueils semés dans ces parages funef-

tes, nous observâmes plusieurs ouvertures dans la côte qui se présentoient sous l'aspect de plusieurs îles, dont quelques-unes paroissoient être à une grande distance. A deux heures après midi, nous approchâmes d'un passage qui, s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande, sembloit la traverser. Le même soir nous ancrâmes dans le milieu de ce canal, à la distance d'environ un mille du rivage, par sept brasses d'eau, avec un très-bon fond.

Nous envoyâmes aussi-tôt un canot armé, aux ordres d'un Officier, prendre terre, pour reconnoître la contrée. Arrivés sur le sommet d'une petite éminence, ils découvrirent la mer des Indes. Ils nous signalèrent cette heureuse découverte par plusieurs volées de leur mousqueterie, auxquelles nous répondîmes par une

décharge générale de l'artillerie du vaisseau.

Nous primes alors possession de la contrée au nom de Sa Majesté Britannique. Le lendemain nous appareillâmes ; & gouvernant au Sud-Ouest-quart-d'Ouest, nous traversâmes le détroit qui sépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée, & que nous reconnûmes être les parties d'un même continent.

A la sortie du détroit, qui est par les dix degrés trente-six minutes de latitude Sud, & cent quarante-un degrés quarante-quatre minutes de longitude à l'Est de Londres, nous prolongeâmes le rivage de la nouvelle Guinée, dans le dessein de prendre les relevemens de cette côte.

Le trente-un d'Août, nous eûmes connoissance du cap Valeh, situé par huit degrés vingt-cinq minutes de la-

itude australe, & cent trente-six degrés cinquante minutes de longitude à l'Est du méridien de Londres.

Les terres de cette partie de la contrée sont très-basses, & la mer si peu profonde, qu'il seroit très-dangereux d'en prolonger le rivage de trop près.

Le quatre de Septembre, nous côtoyâmes les alentours du cap Saint-Augustin. Nous trouvions les terres si basses par-tout, qu'on ne pouvoit les appercevoir bien distinctement que du haut des mâts, & jamais nous ne pûmes approcher du rivage à une distance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place désignée sur les cartes Hollandoises sous le nom de Heerveer, nous descendîmes dans une île. Nous espérions trouver dans cette partie de la contrée des rafraîchissemens dont nous avions un pres-

fant besoin. Nous vîmes des cocotiers & des platanes, qui croissent en abondance sur cette terre qui nous parut fertile : mais nous n'avions pas fait cent pas en avant dans la contrée, que les naturels du pays, assemblés en grand nombre, commencerent à nous attaquer. Ils faisoient tomber sur nous de longues flèches, sans que nous vissions de quelle maniere elles étoient tirées. Mais ce qui nous causa une bien plus grande surprise, ce fut un instrument singulier & qui nous étoit inconnu, que ces Indiens employoient fréquemment, & dont il sortoit une fumée sans aucune explosion, & sans que nous pussions découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée étoit si exactement ressemblante à celle d'un fusil, que ceux de nos gens qui étoient restés pour garder le canot, en furent

très-alarmés. Comme nous n'étions que huit de notre troupe, & que notre vaisseau étoit forcé de se tenir à plus d'une lieue du rivage, nous fûmes dans la nécessité de nous retirer.

Les dispositions peu favorables que nous trouvâmes dans les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où nous étions de retourner en Europe, nous firent abandonner cette côte; & tout l'équipage vit avec une extrême satisfaction le moment désiré où mettant le cap à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, nous fîmes voile pour les Indes orientales.

Le cinq & le six, nous eûmes la vue de deux îles, dont l'une étoit très-basse & d'une longue étendue. Leur position nous les fit prendre pour Arron & Timorland.

Le dix, nous découvrîmes la pointe

méridionale du cap de Timor, où nous aurions volontiers relâché, pour y prendre des rafraîchissemens, si nous n'eussions pas craint d'y être retenus par le gouvernement Hollandois.

Cette défiance nous fit prendre la résolution de continuer notre route jusqu'à l'île Sabée; & le dix-huit, nous y vinmes mouiller dans une petite baie. Nous trouvâmes ici un Résident ou Facteur Hollandois, qui y est à demeure, pour acheter du riz, &c. du rajas.

On trouve dans cette île des buffles, des moutons, de la volaille & des fruits en abondance, avec une grande quantité d'une liqueur que les habitans nomment Toddi: c'est une espece de sirop bouilli de jus de palmier.

Le Résident Hollandois nous pro-

mit de nous faire avoir les provisions qui nous étoient nécessaires ; mais le voyant user de divers délais , qui n'étoient que de purs prétextes , nous imaginâmes qu'il attendoit que nous lui fissions quelques présens , pour les bons offices qu'il pouvoit nous rendre : en conséquence , nous lui achetâmes , pour cinq guinées , un buffle. Cette petite libéralité le décida à nous faire fournir les provisions dont nous avions besoin , & à nous permettre d'acheter autant de buffles que nous en voudrions , chacun pour le prix d'un mousquet & d'une bayonnette.

Nous appareillâmes de l'île de Sabée , après un séjour de deux ou trois jours ; & ayant rangé la côte méridionale de l'île de Java , & passé le détroit de la Sonde , nous arrivâmes à Batavia le neuf Octobre.

Nous crûmes qu'il étoit nécessaire

de réparer ici les dommages considérables que le vaisseau avoit soufferts, & nous le disposâmes pour être carené. Le fond en étoit tellement mangé des vers & froissé par les rochers, que son épaisseur en plusieurs endroits n'excédoit pas la huitième partie d'un pouce.

Jusqu'alors nous avons tous joui d'une bonne santé dans les divers climats que nous avons parcourus; la maladie ne nous avoit fait perdre qu'un seul homme: mais la malignité de l'air de Batavia, si fatal aux Européens, se fit sentir d'une manière terrible à notre équipage. Plusieurs de nos gens en moururent; & de ce nombre furent Tobia & Tiato, les deux Indiens que nous avons amenés de l'île Otahiti.

Après un séjour d'environ trois mois à Batavia, nous fîmes voile pour

le cap de Bonne - Espérance : mais nous avions à peine quitté la terre , que la plus grande partie de notre équipage fut attaqué d'une dysenterie putride qui fit de si furieux ravages , qu'il ne restoit pas à bord six matelots en état de manœuvrer. Cette maladie cruelle nous enleva beaucoup de monde , & particulièrement M. Green , dont la perte nous fut très-sensible. Ce célèbre astronome a laissé les minutes de ses observations dans un état de désordre qui vraisemblablement en rendra plusieurs endroits inintelligibles.

A notre arrivée au cap , notre premier soin fut de louer une maison pour nos malades , où nous leur procurâmes tous les secours que pouvoit exiger leur situation ; & après nous y être pourvus d'une suffisante quantité d'eau & de rafraîchissemens , nous remîmes en mer , & fîmes route pour


240 JOURNAL D'UN VOYAGE, &c.
Sainte-Hélène, suivant la coutume des
vaisseaux de la Compagnie des Indes
d'Angleterre.

Nous trouvâmes à Sainte-Hélène le
Port-land, vaisseau de guerre, &
douze autres bâtimens de la Compa-
gnie des Indes, qui alloient partir
pour l'Angleterre.

Le quatre de Mai, nous fimes
voile avec cette flotte, que nous
quittâmes quelques jours après. Le
quinze de Juillet, nous mouillâmes
aux Dunes, & nous goûtâmes enfin
la satisfaction de revoir notre patrie,
que nous rendoient encore plus chere
trois ans d'absence, & les travaux
effuyés dans l'entreprise la plus hardie
qui eût jamais été tentée.

*FIN du Journal d'un Voyage autour
du Monde.*

VOCABULAIRE


 VOCABULAIRE

ABRÉGÉ

DE LA LANGUE

DE L'ILE OTAHITI.

A.	
<i>AA</i> ,	les aisselles.
<i>Abaremar</i> ,	le dedans de la main.
<i>Abobo</i> ,	demain.
<i>Abobo-durar</i> ,	après-demain.
<i>Addie</i> ,	une noix de cocos.
<i>Affarre</i> ,	une maison.
<i>Ahou</i> ,	le nez.
<i>Ahow</i> ,	étouffe.
<i>Aheok</i> ,	maigre.
<i>Ahoue</i> ,	pagaie ou rame.
<i>Aite</i> ,	écorcedenoix de cocos.
<i>Aiper</i> ,	non.

<i>Amotear</i> ,	la joue.
<i>Anoho</i> ,	asseyez-vous.
<i>Apeto</i> ,	le nombril.
<i>Arourci</i> ,	les cheveux.
<i>Ara</i> ,	le front.
<i>Aree</i> ,	un chef.
<i>Arere</i> ,	présentement.
<i>Ataurremar</i> ,	le dessus de la main.
<i>Alvar</i> ,	le dos.
<i>Atuah</i> ,	rire.
<i>Attumata</i> ,	les sourcils.
<i>Attoubono</i> ,	les épaules.
<i>Aumar</i> ,	la poitrine.
<i>Aupo</i> ,	la tête.
<i>Aupee</i> ,	un don.
<i>Awatear</i> ,	le coude.
<i>Ayea</i> ,	un mât de vaisseau.
<i>Ayoue</i> ,	l'odorat.

B.

<i>Baracee</i> ,	les cuisses.
<i>Boar</i> ,	un cochon.
<i>Bopotarear</i> ,	l'oreille.

D.

<i>Dibbe</i> ,	un couteau.
<i>Dehi</i> ,	grand, étendu, vaste, spacieux.

E.

<i>Ea</i> ,	oui.
<i>Earere</i> ,	noir.
<i>Earrero</i> ,	la langue.
<i>Eata</i> ,	entendre.
<i>Enou</i> ,	inutile, qui n'est bon à rien.
<i>Enopo</i> ,	la nuit dernière.
<i>Erepo</i> ,	sale, mal-propre, vi- lain.
<i>Ete</i> ,	petit.
<i>Ettie</i> ,	crier.
<i>Etar</i> ,	le menton.
<i>Evey</i> ,	eau fraîche.

H.

<i>Haramy</i> ,	venez ici.
<i>Hare</i> ,	s'en aller, partir.

<i>Hayer</i> ,	un poisson.
<i>Heis</i> ,	voir.
<i>Heaver</i> ,	danfer.

M.

<i>Mamai</i> ,	mal, malade.
<i>Maunue</i> ,	un oiseau.
<i>Marhe</i> ,	gras.
<i>Mattow</i> ,	maltraité, outragé.
<i>Madure</i> ,	menaçant.
<i>Mar</i> ,	manger.
<i>Manoe</i> ,	huile de noix de cocos.
<i>Mayyer</i> ,	bananes.
<i>Mahanner</i> ,	le soleil.
<i>Malomar</i> ,	la lune.
<i>Martar</i> ,	les yeux.
<i>Matty</i> ,	le vent.
<i>Marneoe</i> ,	le calme.
<i>Maride</i> ,	le froid.
<i>Mere</i> ,	regarder.
<i>Miou</i> ,	un clou.
<i>Misou</i> ,	empeser.
<i>Mity</i> ,	bon.

<i>Midde</i> ,	eau falée, eau de la mer.
<i>Moerer</i> ,	un lit.
<i>Momour</i> ,	le poignet.
<i>Moto</i> ,	une tranche.
<i>Moare</i> ,	une poule.
<i>Motu</i> ,	une petite île.
<i>Moe</i> ,	dormir.
<i>Manour</i> ,	eau profonde.
<i>Moer</i> ,	une colline.
<i>Muttou</i> ,	un hameçon.

N.

<i>Nea</i> ,	les ongles.
<i>Neunahi</i> ,	hier.
<i>Neunahidura</i> ,	depuis deux jours.
<i>Nessue</i> ,	dents supérieures.
<i>Neanear</i> ,	chanter.

O.

<i>Oe</i> ,	vous.
<i>Opu</i> ,	le ventre.
<i>Opey</i> ,	pourri, gâté, corrompu.
<i>Otu</i> ,	la levre supérieure.
<i>Ouna</i> ,	tout près.

<i>Ouar</i> ,	la pluie,
<i>Ouhi</i> ,	le feu.
<i>Own</i> ,	quoi, qui, quel,
<i>Owrowrer</i> ,	rouge.

P.

<i>Parahi</i> ,	demeurez ici.
<i>Papper</i> ,	siége, tabouret.
<i>Pear</i> ,	caisse, boîte.
<i>Perrow</i> ,	parler.
<i>Pear</i> ,	un ventre plein,
<i>Pirode</i> ,	faim.

T.

<i>Tarter</i> ,	l'homme.
<i>Tasher</i> ,	cette chose.
<i>Taume</i> ,	une cuirasse.
<i>Tahere</i> ,	ou.
<i>Tanear</i> ,	dessus.
<i>Tatate</i> ,	blanc.
<i>Teder</i> ,	assez.
<i>Teto</i> ,	voler, fripponner.
<i>Terratarue</i> ,	un époux.
<i>Terrarhanie</i> ,	une épouse.

<i>Tederro</i> ,	en bas.
<i>Tiore</i> ,	nom.
<i>Tiporahy</i> ,	battre, frapper.
<i>Tio</i> ,	un ami.
<i>Topo</i> ,	sang.
<i>Toupar</i> ,	la hanche.
<i>Toboi</i> ,	les pieds.
<i>Toa</i> ,	une hache.
<i>Tomallo</i> ,	patates.
<i>Towtow</i> ,	ancré.
<i>Tourer</i> ,	une corde.

U.

<i>Uhiane</i> ,	une femme.
<i>Ure</i> ,	un chien.
<i>Uru</i> ,	fruit à pain.

V.

<i>Varer</i> ,	vêtu.
<i>Verride</i> ,	colere.
<i>Vennure</i> ,	terre.
<i>Vessue</i> ,	place.

W.

<i>Whatta</i> ,	rompre.
<i>Whoro</i> ,	perdu.
<i>Wore</i> ,	vous-même.
<i>Whoarar</i> ,	bien.

Nombres.

<i>Atahi</i> ,	un.
<i>Arour</i> ,	deux.
<i>Torow</i> ,	trois.
<i>Yaw</i> ,	quatre.
<i>Remar</i> ,	cinq.
<i>Vaheine</i> ,	six.
<i>Hetu</i> ,	sept.
<i>Wharro</i> ,	huit.
<i>Hevar</i> ,	neuf.
<i>Hewrow</i> ,	dix.
<i>Martiti</i> ,	onze.
<i>Marrour</i> ,	douze.
<i>Mortorow</i> ,	treize.
<i>Mayyaw</i> ,	quatorze.

Marremay,	quinze.
Marheine,	seize.
Marhetu,	dix-sept.
Marwarru,	dix-huit.
Marhevar,	dix-neuf.
Arowratow,	vingt.

Nous avons observé qu'on parloit la langue d'Otaïiti dans les îles Hoahina, Uliateah, Otahaw, Bola-Bola, Ohiteroah, Tabuemana, & dans la nouvelle-Zélande.

N. B. Le Vocabulaire de cette même langue, que M. de Bougainville a inséré à la suite de son *Voyage autour du Monde*, renferme avec celui-ci des différences dans les mêmes mots : « mais il est facile de » s'appercevoir, observe judicieusement l'Auteur, » qu'une partie de » ces différences vient de celles qui » existent entre les langues Angloise

» & Françoises elles-mêmes & leur
 » prononciation. Je ne rendrai pas
 » raison, ajoute-t-il, des autres dif-
 » férences qui se rencontrent. Nous
 » croyons avoir bien entendu &
 » bien rendu les sons qui plusieurs
 » fois ont frappé nos oreilles ; les
 » Anglois sont aussi dans la même
 » persuasion : ce seroit aux Taitiens
 » à nous juger. »

Fin du Vocabulaire.



LA Lettre suivante, qui nous a été communiquée par M. de la Lande, doit être considérée comme un Supplément à ce Voyage extraordinaire. Nous sommes d'autant plus portés à l'insérer ici, qu'elle ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui font leur amusement de l'étude de la nature. Cette Lettre est de M. de Commerçon, Médecin de Châillon près de Bourg en Bresse, qui, depuis près de vingt-quatre ans, s'occupe d'histoire naturelle, avec autant d'ardeur que de succès. Ce savant Naturaliste, après avoir accompagné M. de Bougainville dans son voyage autour du monde, étoit resté à l'île de France, pour étendre ses recherches sur cette île & celle de Madagascar. Il vient d'en partir pour retourner dans la mer du Sud avec M. Kergolin & M. l'Abbé Rochon, Astronome de

la Marine. Sa Lettre annonce un génie actif & infatigable, qui veut reculer de bien loin les bornes trop resserrées de la Botanique, & qui ne craint point d'arroser toute la terre de ses sueurs, pour consacrer à sa patrie le monument qui doit l'immortaliser.





LETTRE

DE M. DE COMMERSON

A M. DE LA LANDE.

De l'île de Bourbon, le 18 Avril 1771.

JE m'étois empressé, mon ami, de vous écrire par un vaisseau de retour qui a touché à Bourbon depuis que j'y suis; mais le jour de son départ, le vent, qui souffloit par raffales, rendit la rade si houleuse, qu'il fut impossible d'envoyer à son bord; & par le mauvais tems, les navires ne s'arrêtent pas volontiers devant cette côte, dénuée de tous ports. L'arrivée du Triton nous est annoncée comme prochaine; & avant même qu'il paroisse, je veux réparer ma négligence passée.

Je vais reprendre sommairement ce que je vous avois marqué dans ma précédente lettre, & j'y joindrai des détails qui pourront vous intéresser. Je me suis acquitté de la mission que j'avois promis de faire à Madagascar. J'y avois été déterminé par deux puissans motifs : les instances de M. Poirvre, à qui je n'ai rien à refuser, & qui avoit besoin de quelques éclaircissémens sur la partie méridionale de cette île, dont on alloit retirer nos établissemens; & les mouvemens de ma propre curiosité, excitée par tout ce que j'avois lu & entendu dire de la merveilleuse végétation de cette île.

Jamais voyage n'auroit été plus agréable, si les vents ne s'étoient pas trop mis de la partie : les vents grand frais, une mer affreuse & le tems par grains nous mirent plusieurs jours en

perdition sous les récifs d'une côte de fer.

Quel admirable pays que Madagascar ! Ce n'est pas dans une course rapide qu'on peut parvenir à connoître ses riches productions : ce seroit l'étude d'une longue suite d'années ; encore faudroit-il des Académies entières pour une si abondante moisson.

C'est à Madagascar qu'est la véritable terre de promesse pour les naturalistes : c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modes que ceux auxquels elle s'est asservie dans d'autres contrées. Les formes les plus insolites & les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. Le Dioscoride du Nord y trouveroit de quoi faire dix éditions revues & augmentées de son *Systema naturæ*, & finiroit sans doute

par convenir de bonne foi qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui couvre les productions éparfes de la nature.

On ne peut s'empêcher, à la vue des trésors répandus à pleines mains sur cette terre fertile, de regarder en pitié ces sombres spéculateurs de cabinet qui passent leur vie à forger de vains systêmes, & dont tous les efforts n'aboutissent qu'à faire des châteaux de cartes. Ne les compareriez-vous pas à ce fils d'Éole dont nous parlent les poètes ? Comme Sisyphé, ne se rebuteront-ils jamais de rouler le rocher du bas d'une montagne en haut, d'où il retombe sur le champ ? Ils devroient savoir cependant qu'ils n'ont peut-être pas encore un seul genre de terminé ; que tous leurs caractères classiques, génériques, &c. sont précaires ; que toutes les lignes de démarcation qu'ils ont tracées s'évanouissent

vanouissent à mesure que les genres & les especes intermédiaires comparoissent.

Quelle présomption, de prononcer sur le nombre & la qualité des plantes que peut produire la nature, malgré toutes les découvertes qui restent à faire! Linneus ne propose guere que sept à huit mille especes de plantes. On prétend que le célèbre Sherard en connoissoit près de seize mille; & un calculateur moderne a cru entrevoir le *maximum* du regne végétal, en le portant à vingt mille especes. J'ose dire cependant que j'en ai déjà fait à moi seul une collection de vingt-cinq mille; & je ne crains point de leur annoncer qu'il en existe au moins quatre à cinq fois autant sur la surface de la terre: car je ne puis raisonnablement me flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrieme ou la cinquieme partie.

Il est vrai qu'à l'exception du Brésil, déjà un peu apperçu, j'ai eu le rare bonheur de n'avoir récolté que des pays absolument neufs: mais les ai-je exploités seulement à moitié? & ne me reste-t-il pas encore à voir les terres australes, l'intérieur du vaste empire de la Chine, la Tartarie Asiatique, le Japon, les îles Formoses, les Philippines, & une infinité d'autres lieux dans la polynésie immense des mers pacifiques? Hé! sur quel fondement prétend-on connoître l'impénétrable fécondité de la Cochinchine, de Siam, de Sumatra, de l'Inde méditerranée, des trois Arabies, de toute l'Afrique intérieure, de la Californie & du vaste continent de l'Amérique? A-t-on seulement jamais suivi la chaîne des énormes montagnes des Cordelières, auprès desquelles nos Alpes & nos Pyrénées ne sont que d'humbles taupinières? J'en ai esca-

ladé les dernières croupes australes qui vont s'abaisser au détroit de Magellan & aux terres de Feu; mais ce n'étoit là que la lifiere de la piece, où je trouvai néanmoins une foule de plantes inconnues aux naturalistes.

Qu'on ne m'objecte pas que les plantes doivent se répéter de proche en proche dans les mêmes climats & dans les mêmes paralleles. Cela peut être vrai jusqu'à un certain point, & pour quelques plantes triviales qui forment un nombre peu considérable; mais je puis assurer que par-tout où j'ai passé, j'ai vu de différens théâtres de végétation. Le Bresil n'a rien de semblable avec la riviere de la Plata; celle-ci encore moins avec le détroit de Magellan. Souvent les bords d'une même riviere n'ont rien de commun dans leurs productions. Taiti avoit sa botanique propre. Il n'y a point de comparaison à faire entre les Molu-

ques & Java ; & c'est quelque chose d'incroyable que la différence qui se trouve dans les végétaux des trois îles de Bourbon, de France & de Madagascar, quoique si voisines & si approchantes en latitude.

Un ami a bien voulu me faire un herbier des plantes de la côte de Coromandel ; je n'en ai pas reconnu une vingtaine dans l'*hortus* de la côte de Malabar. Il faut donc regarder tous les systêmes faits, & à faire encore pendant long-tems, comme autant de procès-verbaux des différens états de pauvreté où en étoient la science & l'auteur à l'époque de son systême.

Le bon Chevalier de l'étoile polaire me fait sourire, lorsqu'il nous assure qu'il a fait la voûte de son édifice. Il me semble le voir au milieu de toutes les refontes de son *Pinax*, occupé à remonter un modele de la machine de Marly dont on ne lui présenteroit

les piéces de rapport qu'après lui en avoir préalablement soustrait les neuf dixiemes. Je ne prétends point par-là déroger au respect qui lui est dû ; j'ai toujours été un de ses zélés disciples.

Vous vous doutez bien, mon ami, que mes recherches sur Madagascar ne se sont point bornées à la botanique : je n'ai pas observé avec une moindre attention les habitans de cette riche contrée. Ces peuples sont à-la-fois paresseux & intelligens, doux & terribles. Ils ont toujours bien reçu les Européens, mais ils les ont souvent égorgés. Les Portugais, les Hollandois & les François en ont été massacrés tour à tour : mais j'ose croire qu'ils ne se seroient jamais portés à cet excès de cruauté, si par des vexations atroces, on ne les eût forcés de fortir de leur caractère. Ces insulaires sont vraiment bons & hospita-

liers. Je ne puis m'empêcher de le dire; c'est assurément, de la part des Européens une cupidité mal-adroite de forcer ces peuples de prendre, dans les échanges qu'on fait avec eux, des fusils, de la poudre & des balles, dont ils se servent ensuite contre nous, au lieu de piastres, qu'ils préféreroient bien plus volontiers. Ce n'est pas que l'argent soit chez eux le signe représentatif de tous les échanges: ils le mettent à des usages plus utiles; ils en font des anneaux, des bracelets, des pendans d'oreilles, des plaques, dont ils se parent eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs armes. Une forte preuve de la bonté, de la douceur & de l'humanité de ces insulaires, c'est que dans un tems où il falloit se tenir respectivement sur ses gardes, j'ai parcouru toute la partie la moins bien famée de cette île, en

caleçon & en veste, un jonc à la main, & j'ai trouvé par-tout un favorable accueil.

Je n'ose croire que le Gouvernement n'ait pas eu ses raisons pour renoncer à notre établissement du fort Dauphin, qui commandoit la partie méridionale de cette île. Ses premières intentions avoient été de soutenir & d'étendre la colonie. Peut-être aura-t-il reçu des informations contradictoires à l'une & à l'autre de ces deux époques; peut-être aussi n'est-ce que par des vues d'épargne & de réforme. Quoi qu'il en soit, mon dessein n'est pas d'entrer dans l'examen de ces questions politiques, & je me borne à mon rôle de naturaliste.

Durant mon séjour dans cette île, j'y ai fait une apperçue assez générale de ses productions, pour pouvoir en faire, par une opération ultérieure, le parallèle avec la partie du Nord,

qui semble , à quelques égards , plus digne d'être préférée. La raison de salubrité militoit essentiellement pour la partie du fort Dauphin ; celle des plus grandes subsistances , des traites plus abondantes en esclaves , en bétails , en grains , en bois précieux , en gommes , résines , &c. fait sans doute pencher la balance économique vers le Nord de l'île : mais malheur à tout Européen qui se trouvera dans ces parages funestes depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mai. Toute la pointe n'est qu'un vaste cimetièr de François. La partie méridionale , au contraire , est saine & habitable toute l'année. On peut y faire un établissement vraiment politique : je veux dire qu'elle est propre à la fondation d'une colonie permanente & illimitée.

Avant de quitter Madagascar , je dois vous faire la description d'un

peuple assez extraordinaire qui habite les plus hautes montagnes de cette île. Cette relation me fera sans doute trouver grace devant les amateurs du merveilleux , que j'ai sûrement révoltés en parlant des Patagons. Ils auront été indignés de voir réduire à six pieds de haut la taille de ces prétendus géans. Ces Titans prodigieux du détroit de Magellan n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poètes & des marins.

Ne trouvez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur ? Ce qui m'étonne sur-tout , c'est de voir que des gens que j'aurois pris à témoins du contraire , en leur supposant quelque amour pour la vérité , sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde. Ils ne craignent point d'affirmer qu'ils ont vu , au détroit de Magellan , des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu,

comme eux, ces mêmes Patagons ; je me suis trouvé au milieu de plus de cent, sur la fin de mil sept cent foixante-neuf, avec M. de Bougainville* & M. le Prince de Nassau, que

(*) La relation de M. de Bougainville confirme ce qu'avance ici M. de Commerçon. « Ces Amériquains, dit-il, page 129 de son *Voyage autour du Monde*, seconde édition, » sont les mêmes que » ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots, qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. » Ces hommes sont d'une belle taille : parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de » cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de » cinq pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'Etoile en avoient vu, dans le précédent voyage, » plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme quarrure, la grosseur » de leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils » sont robustes & bien nourris ; leurs nerfs sont » tendus ; leur chair est ferme & soutenue : c'est l'homme, qui, livré à la nature & à un aliment » plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il » est susceptible. Leur figure n'est ni dure ni désagréable ; plusieurs l'ont jolie : leur visage est rond » & un peu plat ; leurs yeux sont vifs ; leurs dents, » extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que

j'accompagnai à la descente qu'on fit à la baie Boucault : je puis certifier qu'ils sont communément de cinq pieds six à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six pieds quatre pouces. Il faut convenir qu'il y a bien loin de là à cette prétendue taille gigantesque que leur donnent quelques voyageurs. On recrutera de tels hommes quand on voudra, en Franche-Comté, en Suisse & en Allemagne ; & on assure que le Roi de Prusse en a eu des compagnies entières dans ses armées.

Outre ces Patagons avec lesquels

» le défaut d'être larges. Ils portent de longs che-
 » veux noirs attachés sur le sommet de la tête.
 » J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches
 » plus longues que fournies. Leur couleur est
 » bronzée, comme l'est sans exception celle de
 » tous les Amériquains, tant de ceux qui habitent
 » la Zone torride, que de ceux qui y naissent dans
 » les Zones tempérée & glaciale ».

nous restâmes environ deux heures à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre d'autres nous suivre au galop le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers. Je crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces sauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, & sont presque sans cesse à cheval : or les chevaux n'étant que de race Espagnole, qui est très-petite, comment prétendre leur affourcher des géans sur le dos ? Ils sont déjà même obligés, sans avoir plus d'une toise de haut, de tendre les pieds en avant ; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, soit à la montée, soit à la descente. Leurs chevaux sont sans doute préparés & formés à cet exercice.

D'ailleurs l'espece en est si fort multipliée dans les gras pâturages de l'Amérique méridionale, qu'on se soucie peu de les ménager.

Mais laissons-là les Patagons, & & toutes les rêveries qu'on a débitées à leur sujet, & parlons de cette race de pygmées qui donnent dans l'excès opposé. Ces demi-hommes habitent les hautes montagnes de l'intérieur de la grande île de Madagascar, & forment un corps de nation considérable, appelée Quimosse ou Kimosse, en langue Madecasse. Otez-leur la parole, ou donnez-la aux singes grands & petits, ce seroit le passage insensible de l'espece humaine à la gent quadrupede.

Le caractere naturel & distinctif de ces petits hommes est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus, d'avoir les bras très-allongés, de façon que la main atteint au-déf-

fous du genou fans plier le corps ; & pour les femmes , de marquer à peine leur sexe par les mammelles , hors l'état de nourrice ; encore veut-on affurer que la plupart font obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs nouveaux-nés.

Les Malgaches (c'est le nom qu'on donne aux naturels de Madagascar) font spirituels & adroits , mais livrés à la plus grande paresse. Les Quimos passent pour être , de tous les peuples de l'île , les plus spirituels , les plus actifs , & aussi les plus belliqueux. Leur courage est , si on peut le dire , en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins , qui ont souvent cherché à les subjuguier. Ce qui constate leur bravoure , c'est qu'ils n'ont pas , comme leurs ennemis , l'usage des armes à feu , & qu'ils leur sont très-inférieurs en nombre. Il faut cepen-

dant croire que s'ils réussissent à conserver leur liberté, ils en sont redevables à leurs rochers, parmi lesquels il seroit aussi dangereux que difficile de les poursuivre.

Ils vivent de riz, de légumes, de racines & de différens fruits qui croissent sur leurs montagnes. Ils y élèvent un grand nombre de bestiaux, parmi lesquels on voit beaucoup de bœufs à bosse & de moutons à grosse queue. Ces animaux servent aussi en partie à leur subsistance. Ils ne communiquent ni par le commerce ni par des alliances avec les différentes castes dont ils sont environnés, & tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent.

L'objet de toutes les petites guerres que les noirs se font entre eux, est de s'enlever réciproquement quelque bétail & quelques esclaves. La petitesse de nos Quimos les met presque

à l'abri de cette dernière injure. Persuadés que leurs ennemis ne se proposent que de leur enlever leurs troupeaux, ils savent, par amour de la paix, se résoudre à leur en accorder une partie. Dès qu'ils voient du haut de leurs montagnes quelque formidable appareil de guerre qui s'avance dans la plaine, ils prennent d'eux-mêmes le parti d'attacher, à l'entrée des défilés par où il faudroit passer pour aller à eux, quelque superflu de leurs troupeaux, dont ils font, disent-ils, volontairement le sacrifice à l'indigence de leurs frères aînés; mais avec protestation en même tems de se battre à toute outrance, si l'on passe, à main armée, plus avant sur leur terrain. Ils prouvent par-là que ce n'est pas par un sentiment de faiblesse, & moins encore de lâcheté, qu'ils font précéder les présens.

Leurs armes sont la sagaie & le trait,

trait, qu'ils lancent on ne peut pas plus juste. On prétend que s'ils pouvoient, comme ils en ont grande envie, s'aboucher avec les Européens, & en tirer des fusils & des munitions de guerre, ils passeroient volontiers de la défensive à l'offensive contre leurs voisins, qui se trouveroient peut-être alors trop heureux de pouvoir entretenir la paix.

A trois ou quatre journées du fort Dauphin, qui est presque dans l'extrémité Sud de Madagascar, les gens du pays montrent avec beaucoup de complaisance une suite de petits montdrains ou tertres de terre élevée en forme de tombeaux, qu'ils assurent devoir leur origine à un grand massacre de Quimos, défaits en plain champ par leurs ancêtres.

Ce monument semble attester que nos braves petits guerriers ne se sont

pas toujours tenus tranquilles & paisibles dans leurs montagnes ; qu'ils ont peut-être aspiré à la conquête du plat-pays ; & que ce n'est qu'après cette triste défaite qu'ils ont été obligés de regagner leurs âpres demeures.

Quoi qu'il en soit, cette tradition constante dans ces cantons, ainsi qu'une notion généralement répandue par tout Madagascar de l'existence actuelle des Quimos, ne permettent pas de douter qu'au moins une partie des faits qu'on en rapporte ne soit véritable. Il est bien étonnant qu'on ne sache encore rien de cette nation que sur les témoignages de celles qui les avoisinent ; que nous n'ayions, jusqu'à présent, aucunes observations faites sur les lieux ; & que ni les Gouverneurs des îles de France & de Bourbon, ni les Commandans particuliers

des différens postes que nous avons occupés sur les côtes de Madagascar, n'aient jamais entrepris de faire pénétrer dans l'intérieur des terres, pour joindre cette découverte à tant d'autres qu'on auroit pu faire en même tems.

Dernièrement cette entreprise a été tentée, mais sans succès. L'Officier chargé de cette expédition manqua de résolution & de courage : à la seconde journée il abandonna son monde & ses bagages, & ne laissa que le germe d'une guerre où sont péris quelques blancs & un grand nombre de noirs. La méfintelligence qui dès-lors a succédé à la confiance entre les deux nations, pourroit bien, pour la troisième fois devenir funeste à cette poignée de François qu'on a laissés au fort Dauphin en retirant les anciens habitans. On fait que nos

garnisons dans cette île ont déjà été égorgées deux fois par les naturels du pays.

Je reviens à nos Quimos. Dans mon dernier voyage au fort Dauphin, M. le Comte de Modave, dernier Gouverneur, qui m'avoit précédemment procuré une partie de ces observations, me fit voir, parmi ses esclaves, une femme Quimosse. Elle étoit âgée d'environ trente ans, haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur étoit bronzée, mais plus éclaircie qu'elle ne l'est ordinairement parmi les negres. Dans sa petite taille, elle étoit fort membrue, & ressembloit bien moins à une petite personne d'une complexion foible qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail, mais raccourcie dans sa hauteur. La prolixité de ses bras étoit telle, qu'avec ses mains

elle atteignoit , fans se courber , à la rotule du genou. Ses cheveux étoient courts & laineux. Sa physionomie , assez bonne , se rapprochoit plus de l'Européenne que de la Malgache. Elle avoit habituellement l'air riant ; ses tempes étoient sèrenement ridées : elle avoit dans le caractère un grand fond de douceur & de complaisance ; & elle ne manquoit pas d'intelligence , à en juger par sa conduite ; car elle ne parloit pas François.

J'examinai sa gorge , & je ne lui trouvai des mammelles que le bouton , comme à une fille de dix ans , sans aucune flaccidité de la peau , qui pût faire croire qu'elles fussent passées. Mais cette observation seule est bien loin de suffire pour établir une exception à la loi commune de la nature. Combien ne voit-on pas

de filles & de femmes offrir, à la fleur de leur âge, cette désagréable conformation ?

Quelque tems avant notre départ, l'envie de recouvrer sa liberté, autant que la crainte d'un embarquement prochain, portèrent la petite esclave à s'enfuir dans les bois. On la ramena quelques jours après, mais toute exténuée de faim & de fatigues, parce que, se défiant des noirs comme des blancs, elle n'avoit vécu, pendant son marronnage, que de fruits & de racines crues. C'est vraisemblablement à cette cause, autant qu'au chagrin d'avoir perdu de vue les pointes des montagnes où elle étoit née, qu'il faut attribuer sa mort, arrivée un mois après, à l'île de Bourbon, où le navire qui nous ramenoit à l'île de France relâcha pendant quelques jours. Cette Quimosse, en-

levée fort jeune sur les confins de son pays, avoit appartenu à plusieurs maîtres, & un chef Malgache l'avoit donnée en présent à M. de Modave.

Ce fait, dont j'ai été témoin oculaire, & tout ce qu'on publie des Quimos dans Madagascar, constatent, ce me semble, l'existence de cette nation, qui est une nouvelle dégradation de l'espece humaine, & qui a son signalement caractéristique, comme ses mœurs propres. Je prie ceux qui ne voudront pas se rendre aux preuves alléguées, de considérer qu'il existe des Lapons * à l'extrémité

(*) Les Lapons n'ont d'autres demeures que des tentes. Ces tentes sont faites de misérables haillons d'une grosse étoffe de laine que la fumée a rendue aussi noire que si elle étoit teinte. Elle entoure quelques piquets, qui forment un cône dont la pointe reste découverte & sert de cheminée. Là les plus voluptueux, étendus sur quelques peaux

boréale de l'Europe ; que la diminution de notre taille à celle du La-

de rennes & d'ours, passent leur tems à fumer du tabac, & à mépriser les occupations des autres hommes. On peut avoir exagéré la petitesse des Lapons, mais on ne sauroit exagérer leur laideur. La rigueur & la longueur d'un hiver contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que de faire sous leurs tentes un feu terrible, qui les brûle d'un côté, pendant que l'autre côté gele ; un court été, mais pendant lequel ils sont sans relâche brûlés des rayons du soleil ; la stérilité de la terre, qui ne produit ni bled, ni fruit, ni légume, paroissent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats. Quant à leur taille, ils sont plus petits que les autres hommes, quoique leur petitesse n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs, qui en font des pygmées. Parmi le grand nombre de Lapons & de Laponnes que j'ai vus, je mesurai une femme qui me paroissoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui allaitoit un enfant qu'elle portoit dans une écorce de bouleau. Elle paroissoit de bonne santé & d'une taille bien proportionnée. Elle avoit quatre pieds deux pouces cinq lignes de hauteur. C'étoit une des plus petites ; mais sa petitesse ne paroissoit point extraordinaire dans le pays. En général, il m'a paru qu'il y

pon est à-peu-près graduée comme du Lapon au Quimos; que l'un & l'autre habitent les zones élevées des montagnes; que celles de Madagascar sont trois à quatre fois plus exhauffées que celles de l'île de France, c'est-à-dire, de seize à dix-huit cents toises au-dessus du niveau de la mer; que sur les cîmes de ces montagnes, les végétaux spontanés, comme le pin & le bouleau, & beaucoup d'autres, ne sont plus que des avortons, & passent de la classe des arbres à celle des plus humbles arbustes, pour être devenus Alpicoles; qu'enfin ce seroit le comble de la témérité de vouloir, avant de connoître toutes les variétés de la nature, en fixer le terme; comme si elle ne

avoit la tête entre eux & nous; & c'est là une différence bien marquée. *Voyage en Laponie, par M. de M...*

pouvoit pas s'être habituee , en quelque coin de la terre , à faire sur toute une race ce qu'elle nous paroît ébaucher quelquefois , comme par écart , sur certains individus qui ne s'élevent qu'à la taille des poupées ou des marionnettes , tel , par exemple , que le nain du Roi de Pologne , Duc de Lorraine. A toutes ces raisons j'en ajouterai volontiers une autre , qui peut-être aura l'air d'une plaisanterie : c'est que , s'il étoit vrai que notre planete , en vieillissant , dégénérât dans ses productions , & que ses premières générations d'hommes eussent été de plus haute stature & de plus longue vie (système , d'ailleurs , qui ne manque pas de partisans) , il faudroit , au lieu de s'étonner de voir des Lapons & des Quimos , nous féliciter au contraire de n'être pas encore devenus , au physique , ce

qu'on veut que nous soyions déjà au moral, de vrais *Liliputiens*.

A mon retour de Madagascar, des raisons de santé m'ont obligé de débarquer à Bourbon. Messieurs les Administrateurs se sont réunis pour m'inviter à rester ici. Jaloux de l'illustration de leur île, ils ont demandé au Ministre, au nom de la Colonie, qu'il approuvât que leur histoire naturelle, non moins intéressante que celle de l'île de France, ne fût pas traitée avec moins de distinction. Vous devez croire que je me suis rendu volontiers aux obligeantes sollicitations de ces Messieurs, à qui, d'ailleurs, je n'avois rien à refuser, quand même leurs pressantes instances n'eussent pas été aussi conformes à mes vues. Depuis ce moment, je me suis attaché à observer ce que cette île a de propre à elle seule, &

ce qu'elle a de commun avec celle de France , pour pouvoir généraliser, par rapport à ces deux colonies, le grand corps d'histoire naturelle auquel j'ai travaillé pendant deux ans à l'île de France, & donner séparément un tableau de ce que chacune de ces deux îles peut avoir de particulier.

Mais en voilà beaucoup trop sur ce sujet. Parlons du bon M. de la Nux. J'ai bien des choses à vous dire de sa part. Sensible, comme il le devoit, à l'honneur de la proposition de votre correspondance, il ne s'en est défendu que par un excès de modestie. Il prétend qu'il n'y mettroit pas assez du sien, & que ses forces, affoiblies par son grand âge, ne lui permettent plus de faire de fréquentes observations. C'est avec une extrême complaisance qu'il s'est prêté à toutes

mes demandes. Il a été un de mes meilleurs pourvoyeurs ; & durant mon indisposition , qui a été assez longue , il m'a fait passer une quantité de végétaux distingués dont j'ai fait mon profit. C'est lui qui m'a le premier fait voir la seconde espece de *Landia* (*Stelli-carpa*). Cette plante croit en abondance dans plusieurs autres cantons de l'île. La premiere espece se nomme *Landia* (*Stelli-flora*).

Celle de Bourbon n'est pas marquée , comme celle de l'île de France , d'une étoile sur le milieu de sa fleur ; néanmoins , fidelle à la livrée de l'astronomie , elle en porte une sur son fruit.

La premiere espece étoit un arbrisseau qui se prolongeoit fort au loin en forme de liasse , dont les arbres voisins étoient couronnés. Cette

derniere s'éleve réellement en arbre ,
aussi remarquable par la beauté de
ses feuilles que par celle de ses fleurs.

Je vais me mettre en chemin pour
aller affronter un volcan d'aussi près
qu'il me sera possible. Je ferai cepen-
dant en sorte de n'être pas du nombre
des naturalistes auxquels cette espece
de curiosité imprudente a coûté la
vie.

Adieu , mon aimable ami. Songez
quelquefois à moi , & soyez persuadé
que rien au monde ne peut altérer
les sentimens d'attachement & d'es-
time que vous savez si bien inspirer.

Je suis

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

COMMERSON.

L E T T R E

DE M. LE B. DEG.. A M. DE F..

*Au sujet de la possibilité d'un passage
de la mer du Nord ou Océan at-
lantique, dans la mer du Sud ou
pacifique, par les mers septentrio-
nales.*

De Königsberg, ce 15 Janvier 1771.

LA France, dites-vous, veut se frayer une route aux Indes orientales par la mer glaciale. Vous doutez du succès de cette entreprise hardie, & les relations de différens voyages tentés infructueusement par les Russes, vous font craindre qu'on ne trouve des obstacles insurmontables. « Après » tant de navigations infortunées, dit l'Auteur Russe qui vous a pré-

venu contre cette tentative, » on
» peut juger du compte qu'il faut
» faire sur ce passage par la mer
» glaciale que les Anglois & les Hol-
» landois ont cherché autrefois avec
» tant d'empressement. Jamais ils n'y
» auroient songé, s'ils avoient prévu
» les périls & les difficultés invinci-
» bles de cette navigation. Réussi-
» ront-ils où nos Russes, plus en-
» durcis qu'eux aux travaux, au
» froid, capables de se passer de mille
» choses, & secondés puissamment,
» n'ont pu réussir ? A quoi bon tant
» de dépenses, de risques & de fa-
» tiques ? Pour aller, dit-on, aux
» Indes par le chemin le plus court.
» Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas
» exposé à hiverner trois ou quatre
» fois en chemin. Ce plus court che-
» min n'existe que sur nos globes &
» nos mappemondes ».

Vos craintes, fondées sur ce rai-
sonnement

fonnement spécieux & éblouissant, m'annoncent que l'Ouvrage de M. Engel ne vous est pas connu. Pour vous donner une idée du système de cet habile Géographe, j'en emprunterai tout ce que j'ai à vous dire pour répondre à l'Auteur Russe, dissiper tous vos doutes, & démontrer la possibilité de la navigation que la France veut tenter dans l'année prochaine.

On nous dit que *les Russes sont plus endurcis que les autres nations aux travaux, au froid; capables de se passer de mille choses, & secondés puissamment.* Tout cela est-il bien vrai ?

S'il falloit s'en rapporter au Professeur Gmelin, on en penseroit bien différemment. Cet Auteur, en parlant des habitans de Jakoutsk, dit qu'ils sont si paresseux dans ces pays, que dès le commencement de l'hiver

ils passent tout le tems, non-seulement dans une chambre chaude, mais au lit; qu'ils aiment mieux souffrir la faim que le froid; & qu'ils ne se levent que lorsque le besoin absolu de nourriture les y contraint. Est-ce donc là la conduite de gens si endurcis aux travaux & au froid? Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine jusque vers le quatre-vingtieme degré, passent l'hiver au fort Nelson; où le froid est tel, qu'il fend les bois, & surpasse de beaucoup celui de Jakoutsk, hivernent même dans le Groënland, ne sont-ils pas autant, & même plus endurcis que les Russes, les Cosaques, les Jakoutskes, &c. & ne savent-ils pas, comme eux, se passer de mille choses?

Mais supposons que les sujets Russes soient réellement plus endurcis aux travaux pénibles que le reste des Européens. En fait de navigation, la

moindre qualité est de pouvoir résister à la vicissitude des saisons. Le point important est d'avoir des marins experts. Les Russes le sont-ils ? On ne craint point d'affirmer que les meilleurs d'entre eux seroient les moindres parmi les Anglois, les François, les Danois, les Hollandois, &c. Toutes les relations qu'ils ont publiées de leurs voyages sur mer, prouvent que leur poltronnerie ne leur permet guere de s'écarter des rivages.

Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir comment s'explique sur leur compte l'Auteur des Lettres d'un Officier Allemand à un Gentilhomme Livonien, écrites de Pétersbourg en 1762. Après avoir rapporté nombre de faits qui constatent que les Russes sont de très-chétifs marins, il ajoute : « C'est aussi la raison pour laquelle

» les Russes , dans la moindre expé-
» dition qu'ils ont à faire sur mer ,
» perdent toujours tant de navires &
» de monde. Toute leur science con-
» siste dans une misérable théorie. Un
» pilote Russe croit être très-habile ,
» quand il fait nommer les trente-
» deux airs de vent , & calculer com-
» bien de lieues le vaisseau a avancé
» dans un quart. Pour le reste , ils y
» sont si neufs , qu'on risque de faire
» naufrage avec eux , lors même qu'il
» fait le tems le plus favorable. Par
» exemple , s'il arrive à un Capitaine
» Russe que le vent change tout d'un
» coup , vous le voyez perdre la tête :
» il tourne le navire , & revient au
» même endroit d'où il étoit parti.
» Ils ne savent ce que c'est que lou-
» voyer ; & aussi-tôt qu'ils l'entre-
» prennent , dans la vue de profiter
» du vent contraire , on est perdu

» fans reffource. Ne voilà-t-il pas
 » d'excellens navigateurs , pour cher-
 » cher de nouveaux mondes » ?

Une cause qui empêchera presque toujours les Russes de réussir dans leur navigation sur la mer glaciale , c'est qu'ils ne se préparent à ces expéditions qu'en Juin. Dans le mois de Juillet , ils descendent le Lena. Les glaces qui se trouvent toujours dans cette saison entre les embouchures de ce fleuve , & la difficulté de naviger entre ses îles , sont causé qu'ils ne peuvent sortir en mer que le six , le treize ou le quinze du mois d'Août. Celui qui , jusqu'à présent , a pu faire voile le plutôt , l'a fait le vingt-neuf Juillet ; tems à-peu près où tous les vaisseaux qui vont à la pêche de la baleine à Spitzberg ou vers le détroit de Davis , sont de retour ou sur leur retour : tems où nos vaisseaux qui seroient route au

Nord - Est , auroient achevé leur voyage jusqu'au-delà du cap Schalaginski ; ou du moins ils n'en seroient pas éloignés , dans la supposition qu'ils eussent rencontré beaucoup de difficultés sur leur route. Les Russes commencent donc leur voyage quand il faudroit le finir. Est-il donc surprenant , s'ils manquent souvent de réussir ?

Je ne vois pas mieux comment ils sont secondés plus puissamment que les vaisseaux des autres nations Européennes. On construit des vaisseaux, ou plutôt des chaloupes ; on les approvisionne , & sûrement avec moins de soin que ne le font les autres nations. Si l'équipage est obligé d'hiverner quelque part sur le rivage , il construit des cabanes , il se nourrit des provisions du vaisseau & du poisson qu'il pêche. Voilà tout ce qu'on fait pour les secourir. En tout

cela, les autres nations n'ont-elles pas les mêmes avantages ? Assurément il n'y a ni ville, ni fort, ni Gouverneur sur tous ces rivages pour seconder les Russes, ou empêcher l'abord à d'autres nations. Cette raison s'évanouit donc d'elle-même.

Votre Auteur suppose encore gratuitement qu'on seroit obligé d'hiverner trois ou quatre fois en chemin. Il faudroit, pour cela, s'y prendre aussi mal que les Russes, qui ne commencent le voyage qu'en Août, & ne font que côtoyer. Mais en partant dans le milieu de Mai, & même jusqu'au douze Juin du cap Nord en Norwége, tems où la petite mer d'eau douce se trouve déjà libre ; & prenant alors le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, jusqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquième degré, selon qu'on verroit la mer plus libre

d'un côté que de l'autre ; j'ose le dire ; le voyage seroit achevé en Août , & le cap Schalaginskoi dépassé avant le tems que les Russes ont accoutumé de sortir du Lena en pleine mer. Voilà donc tous ces hivernemens très-inutiles.

Quant à ce que votre Russe prétend , que ce plus court chemin n'existe que sur nos globes & nos mappemondes , il est aisé de s'apercevoir qu'il veut en imposer au public sous l'apparence de la vérité. La route d'Europe au Kamtschatka par le Nord n'a pas encore été faite en un seul voyage ; dans ce sens , ce chemin n'existe que sur les mappemondes ; mais si je prouve qu'elle a été faite entièrement , à trois reprises , on conviendra que ce chemin existe non-seulement sur les mappemondes , mais réellement , & qu'on peut l'exécuter en un seul

voyage. Si on peut aller de Hambourg à Nantes, de-là à Lisbonne, & de Lisbonne à Livourne, chacun conçoit qu'on peut se rendre de Hambourg à Livourne; & voilà ce qui s'est fait pour le voyage au travers de la mer glaciale, comme je vais le démontrer.

Sans parler de plusieurs voyages sous le pôle, ni même de l'hivernement de Heemskerk & de Barenz, qui ont franchi la plus grande difficulté, en doublant le cap le plus oriental de la nouvelle Zemble, à plus de soixante & dix-huit degrés, je m'en tiendrai à la navigation des vaisseaux Hollandois qui sont parvenus jusqu'à la longitude des embouchures du Lena, & qui ont trouvé dans ces parages une mer libre & sans glaces.

On lit dans les transactions philosophiques, que vers l'an 1675, une

société de marchands d'Amsterdam fit une tentative pour chercher le passage du Nord-Est. Elle équipa deux vaisseaux, qui étant parvenus au soixante-quinzième ou quatre-vingtième degré de latitude, poussèrent jusqu'à trois cents lieues à l'Est de la nouvelle Zemble. Ces trois cents lieues à cette latitude feroient soixante-quinze degrés ; lesquels joints à quatre-vingt-quinze, les auroient portés au cent soixante-dix-septième degré de longitude, & par conséquent à la hauteur du cap Schalaginskoi. Mais si l'on veut qu'ils ne soient venus qu'au cent quarantième degré, & qu'ils n'aient fait que cent quatre-vingts lieues, alors ils se feront trouvés à la longitude de l'embouchure la plus orientale du Lena ; & c'est aussi à cette longitude qu'on a marqué, dans les cartes qui ont été faites après ce voyage, *Huc usque Hollendi pervenerunt*. Ils ont donc dé-

passé ce terrible cap de glace à l'Ouest du Taimura , qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais. Cependant les Capitaines Hollandois ont trouvé par-tout une mer libre & profonde comme celle de l'Espagne.

Cette société s'adressa à LL. HH. PP. les Etats Généraux , afin d'obtenir un privilège exclusif pour faire le commerce par ces mers. La Compagnie des Indes orientales sentit tout le préjudice que ce nouveau privilège pourroit lui apporter ; elle prévint que la société ne se borneroit pas au commerce de la mer glaciale , mais qu'elle avanceroit vers le Japon ; qu'elle s'établiroit dans les îles & les pays voisins ; & qu'enfin elle pourroit peu à peu attirer à elle tout ce commerce lucratif. Elle employa

donc tout son crédit pour faire rejeter cette demande.

Mais la société, assurée de la facilité de cette navigation, ne voulut pas renoncer à l'espérance de profiter de ses découvertes. Elle s'adressa au Roi de Danemarck, qui l'écouta favorablement; & on équipa trois vaisseaux. Ce projet fut encore traversé par la Compagnie des Indes: elle fut si bien négociée & suscita des difficultés, que tout s'en alla en fumée. La Compagnie des Indes, voyant que le public murmuroit de ce qu'elle vouloit empêcher cette découverte désirée si avidement depuis plus d'un siècle, prit le parti de l'assurer qu'elle ne demandoit pas mieux. Elle donna des ordres en conséquence, & envoya des vaisseaux depuis Batavia, qui, pour la forme, avancerent jusqu'au cinquantième degré, & revin-

rent. La Compagnie ne doutoit pas que gagner du tems, c'étoit tout gagner. Elle fit si bien pendant cet intervalle, que la société se dissipa, & elle défendit ensuite qu'aucun vaisseau ne fit voile au Nord du Japon.

Voilà des faits avérés, connus & authentiques. Cette partie de la route a donc été faite.

Passons à la seconde partie de la route, & faisons voir qu'elle a été de même exécutée.

Les Professeurs Gmelin & Muller, ainsi que votre Auteur Russe, paroissent craindre de s'expliquer trop ouvertement sur les voyages depuis le Lena au Kamtschatka : mais malgré toutes leurs précautions, Muller nous fournit la preuve qu'on a fait cette seconde partie de la route.

On tenta, dit-il, en 1647 de découvrir l'embouchure de l'Anadir de

puis le Kolima ; mais on ne put réussir , parce que , cet Été , la mer étoit si remplie de glaces , qu'elle ne permettoit pas une navigation libre. Cependant , loin de perdre l'espérance qu'on avoit conçue , le nombre de ceux qui favorisoient ce projet s'augmenta tellement , qu'on équipa sept bâtimens dans la même vue. On ignore ce que quatre de ces bâtimens sont devenus ; mais les trois autres , sous les ordres de Semun Deschnew , Gerasim Ankudinow , tous deux chefs des Cosaques , & Fedot Alexew , chef des Promyschleni , commencèrent leur voyage le vingt Juin.

Il est à regretter que toutes les circonstances de cette navigation n'aient pas été mentionnées. Cette relation commence par le grand isthme ; circonstance qui mérite le plus d'attention. « Cet isthme , dit Deschenew , est entièrement différent de celui

» qu'on a trouvé auprès de la riviere
 » Tschukotschia à l'Ouest de la ri-
 » viere Kolima : sa position est entre
 » Nord & Nord-Est, & tourne en
 » cercle vers la riviere Anadir ».
 Muller continue : Vis-à-vis de l'isthme,
 il y a deux îles peuplées. On peut
 aller à la voile depuis l'isthme à la
 riviere Anadir, avec un bon vent,
 en trois fois vingt-quatre heures.

Le vaisseau d'Ankudinow se brisa,
 & l'équipage se sauva à bord des
 autres vaisseaux. Deschenew & Fedot
 Alexew, étant allés à terre le vingt
 de Septembre, eurent un engage-
 ment avec les Tzchutzki, où ce der-
 nier fut blessé.

Les deux vaisseaux se perdirent de
 vue, & ne se sont plus rejoints dans
 la suite. Deschenew fut poussé par
 les vents dans la mer jusqu'en Octo-
 bre : il fit enfin naufrage aux environs
 de la riviere Olotura.

Deschenew fit couper, en 1653, du bois pour construire un vaisseau, dans le dessein d'envoyer par mer à Jakoutzk le tribut qu'il avoit reçu : mais comme il manquoit de matériaux, cette affaire ne put avoir lieu.

M. Muller fait tout ce qu'il peut pour persuader que le cap Schalaginskoi est indépassable ; & voilà trois bâtimens qui, de son aveu, on doublé ce redoutable cap. Ces vaisseaux sortirent du Kolima, à la naissance du cap, le vingt Juin ; & la pointe de ce cap n'étant pas si éloignée de sa naissance que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures, le cap fut sans doute doublé avant le commencement de Juillet.

Ce voyage par mer du Lena à l'Anadir, qu'on nous dit être si difficile, & même impraticable, s'exécute

cute ici avec une promptitude qui pourroit faire douter de l'existence de ce terrible cap Schalaginski. Sans recourir aux anciennes cartes qui n'en ont point, & qui, depuis le Kolyma, représentent une côte unie vers le Serdzekamen, ce que nous dit M. Muller suffit pour fonder un doute raisonnable. La relation de 1648 ne parle point de ce cap; ce qui est dit du grand isthme paroît être celui dont la fin forme le Serdzekamen. M. Muller dit expressément que vis-à-vis de ce grand isthme il y a deux îles; & ces îles ont été depuis découvertes vis-à-vis des Tzchutzi. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ceux qui ont fait ce voyage assurent que depuis ce grand isthme, on peut se rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures.

Cependant, d'après les cartes mo-

dernes , il seroit impossible qu'avec un vent , fût-il aussi fort que les vents alifés de la mer du Sud , on pût aller depuis l'isthme du prétendu cap Schalaginskoi jusqu'à l'Anadir , qui se décharge dans la mer au-dessous du cap Tzchutzki ; & rien n'est au contraire plus vraisemblable , si , à environ dix degrés du Kolima , la côte se forme Sud-Est jusqu'au Serdzekamen , & de-là Sud-Ouest vers le cap des Tzchutzki , l'un & l'autre moins avancés que dans les cartes.

Alors il est facile de comprendre comment les trois vaisseaux ont pu parvenir en peu de tems du Kolima à l'Anadir ; & rien aussi ne sera plus plausible que ce qu'avance le Professeur Gmelin , que l'Indigir & l'Anadir doivent être regardées comme rivières de la même mer ; ce qui , sans cela , seroit ridicule. L'éloignement de l'embouchure de l'une à celle

de l'autre est très-grand sur les cartes; & s'il étoit vrai que le cap Schalaginskoi eût cette prodigieuse étendue qu'on voudroit nous faire croire, il seroit moins absurde de nommer l'Elbe & la Vistule des rivieres d'une même mer, que le Kolyma & l'Anadir. Et que seroit-ce, si on vouloit ajouter foi à ce que des Géographes veulent insinuer, contre toute notoriété publique, que l'Asie est jointe à l'Amérique? Assurément elles ne seroient pas alors deux rivieres d'une même mer.

Deschenew voulut construire un vaisseau à l'Anadir, pour envoyer le tribut à Jakoutzkoi, & le seul défaut de matériaux l'en empêcha.

Deschenew, qui étoit venu par mer & sans empêchement depuis le Kolyma à l'Anadir, ne douta donc pas un moment que cette route ne fût praticable & facile, puisqu'il vouloit

s'en servir pour envoyer le tribut , qu'il n'auroit pas voulu risquer.

Voilà donc la seconde partie de la route exécutée. Mais , en dépit de tous les Géographes qui prétendent que cette route est impraticable , ce qui ne laisse plus aucun doute sur la facilité de cette navigation , c'est le rapport que les deux députés des deux compagnies de marchands Russes , établies , l'une à Kamtschatka , & l'autre à l'embouchure de la riviere du Kolyma , vinrent faire en 1765 à la Cour de Pétersbourg.

Ils annoncerent que ceux du Kolyma , étant partis de cette riviere , avoient doublé le cap Schalaginskoi à soixante & quatorze degrés de latitude ; que descendant vers le Sud par le détroit qui sépare la Sibérie de l'Amérique , ils avoient découvert des îles habitées au soixante - quatrieme degré de latitude ; qu'ils y avoient débarqué ,

& établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans; que ceux du Kamtschatka, ayant fait route au Nord, avoient rencontré leurs camarades dans ces îles; & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'île de Beering.

Ces députés apportèrent à l'Impératrice quelques peaux de renards noirs, les plus belles qu'on ait encore vues. Ils pensent que quelques-unes de ces terres tiennent à l'Amérique.

D'après ce rapport, la Cour prit la résolution de pousser ces découvertes, & elle envoya le Lieutenant-Colonel Blenmer avec des Géographes, pour faire, en sortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Ce fait est incontestable. Il est donc hors de doute que la navigation depuis le Kolima à l'Anadir est praticable, & même facile & prompte.

On ne peut donc plus contester qu'on ne puisse faire les deux premières parties de la route ; le chemin est donc ouvert depuis le cap Nord en Norwége jusqu'au Kamtschatka. Pour la troisième, du Kamtschatka au Japon & vers les pays voisins, personne n'en doute, ni n'en sauroit douter. Il est donc démontré que le voyage de l'Europe jusqu'au Japon par la mer glaciale s'est exécuté.

Mais vous craignez qu'on ne s'expose au danger de se perdre en doublant le cap de glace, à l'Est du Taimura, puisque la terre de Gelmer s'avance indéfiniment dans la mer, & que deux vaisseaux Russes, l'un parti du Lena, l'autre du Jenisea, en 1739, se sont brisés en voulant doubler ce cap.

Ce fait rapporté par Gmelin me paroît très-suspect. Il nous dit que l'un de ces vaisseaux ou tous les deux s'é-

toient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de se sauver. Il faut convenir que ce naufrage fut fort doux. Mais je ne pense pas que les vaisseaux aient été brisés. Il est bien plus probable que les Russes, si poltrons sur mer, & qui tremblent dès qu'ils s'éloignent des côtes, ayant vu leur vaisseau pris par les glaces, se font sauvés à terre, l'ont abandonné, & pour se disculper, ont assuré qu'il s'étoit brisé.

M. Engel fortifie cette conjecture par un fait qui mérite attention. Il eut un jour une longue conversation avec un Chirurgien de vaisseau qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait plusieurs voyages à Spitzberg. Ce Chirurgien lui dit qu'étant à Spitzberg en 1743, on lui avoit conté qu'il y avoit environ trois ans on avoit rencontré, dans le mois de Mai, un vaisseau échoué sur la

côte du Sud ; que ce vaisseau , reconnu pour appartenir aux Russes , n'étoit pas endommagé ; qu'on l'avoit même trouvé pourvu de munitions , utensiles , &c. le tout en bon état ; qu'on en avoit fort raisonné , sans pouvoir rien décider.

On ne peut guere douter que ce vaisseau trouvé sur la côte méridionale de Spitzberg , ne soit un des deux qu'on prétend s'être brisés en voulant doubler le cap glacial. Ce voyage se fit en 1739 , & c'est l'année suivante qu'on rencontra ce vaisseau échoué. Aucun vaisseau d'Archangel n'a pu avoir ce sort. On sait en quel tems on doit aller à la mer blanche & en revenir ; & de pareils cas n'y arrivent jamais. Les Russes n'ont point de vaisseaux ailleurs sur toute cette mer. Quel vaisseau a donc pu être jetté sur la côte de Spitzberg , si ce n'est un de ceux qui ont été envoyés pour

reconnoître le cap glacial, & chercher la communication entre le Piafida & le Taimura? Les Russes, qui craindroient de périr s'ils restoient en mer jusqu'en Septembre, l'ont assurément abandonné. Les Samoyedes, & M. Gmelin même, assurent que jamais la petite mer, & moins encore la grande mer, ne reste gelée tout le mois de Septembre, ni même tout l'hiver. Ce vaisseau abandonné par l'équipage fut, dès que la mer rede-
vint libre, poussé par les vents du Sud-Est sur la côte de Spitzberg, soit en Septembre, soit même plus tard; & en Mai on l'y trouva échoué.

Cette conjecture, comme on le voit, n'est point du tout destituée de vraisemblance, & on doit naturellement en tirer cette conséquence: si un vaisseau voguant au hazard & sans être gouverné, a pu faire le trajet depuis le cap de glace, ou, si l'on veut,

dépuis la petite mer, au Sud de la nouvelle Zemble, en Septembre ou plus tard, seulement poussé pas les vents jusqu'à Spitzberg, à combien plus forte raison un vaisseau gouverné par un bon Officier, qui a sous ses ordres un équipage convenable, ne pourra-t-il pas traverser cette mer en été ?

Examinons maintenant les trois grandes objections qu'on fait depuis long-tems contre la possibilité du passage du Nord-Est.

On nous dit que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde; ce qui doit faire conjecturer que quand même le passage auroit été possible autrefois, il ne le seroit plus aujourd'hui.

Dans la supposition que la mer diminue & devienne toujours moins profonde, & que, comme en Suede, elle baisse de demi-pouce par an,

cette objection n'auroit de force qu'autant qu'on voudroit, comme les Russes, ne pas s'écarter des côtes. Peut-on supposer que cette diminution, qui, depuis cent vingt-deux ans, ne seroit que d'environ cinq pieds, pût s'apercevoir dans la haute mer, que les vaisseaux Hollandois ont trouvée aussi profonde que celle de l'Espagne, où l'on ne trouve point de fond; lors même qu'on dit la petite mer d'une très-grande profondeur? En passant à huit ou douze degrés des côtes, c'est-à-dire, en s'en tenant éloigné de cent soixante ou deux cents quarante lieues, il est hors de doute que cette diminution ne peut pas être sensible. D'ailleurs, on fait qu'en mer, comme sur terre, il y a des chaînes de montagnes dont les cîmes forment des îles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très-profonde; & où l'on trouve une plaine

inclinée par une pente insensible vers la mer, elle y doit continuer & avancer encore bien loin. Si l'on ne vouloit que côtoyer, on ne le pourroit sans doute qu'en employant des bâtimens petits & légers; mais en avançant en mer cent ou deux cents lieues, on doit y trouver une grande profondeur, puisqu'il y a par-tout quelques îles ou cîmes de montagnes, dont les pieds forment des vallons profonds entre elles.

On objecte encore qu'à l'entrée du détroit il y a plusieurs îles qui joignent presque ensemble les deux continens de l'Asie & de l'Amérique; qu'à cette latitude les îles sont souvent entourées de glaces qui doivent boucher les détroits, & empêcher l'entrée des vaisseaux depuis le Nord dans le détroit d'Anian.

Il faut avouer que cette difficulté est de quelque poids; cependant elle

n'est pas invincible. Les géographes placent des îles dans ce détroit, quelques-uns même y représentent une grande île Est & Ouest entre les deux continens, qui remplit tout l'espace de cette entrée du détroit. Mais sur quelles relations se sont fondés les géographes ?

Supposons cependant que ces îles s'y trouvent telles qu'on se les figure : fera-t-il donc impossible de passer entre elles & le continent ? Tous ceux qui ont voyagé sur mer, tous ceux même qui ont lu des relations de pareils voyages, ne sauroient révoquer en doute qu'à l'entrée d'un pareil détroit, qui à l'extrémité septentrionale aura toujours pour le moins cinquante lieues de large, les îles & leurs petits détroits se trouvant entre deux mers, la glaciale & celle du Sud, il y aura toujours des courans rapides qui, selon les vents, poussent avec force

l'eau & la glace tantôt vers le Sud , tantôt vers le Nord : de sorte que si jamais la mer au Nord étoit gelée , ces petits détroits le seroient rarement , & jamais en été , parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La dernière objection roule sur l'obstacle insurmontable que doivent causer les glaces , qui , depuis l'existence du monde , se font continuellement accumulées. Les glaces , dit-on , se forment toutes , ou du moins la plus grande partie , de l'eau douce. Or , si l'on calculoit la quantité immense d'eau douce qui s'est jettée dans la mer depuis que l'univers existe , elle surpasseroit une infinité d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent. Il doit donc y avoir vers le pôle des montagnes de glace qui s'accroissent chaque année , & qui augmentent le froid & les glaces dans le reste de la

mer. Si donc cette route eût été autrefois praticable, elle ne le feroit plus.

Si jamais, dit M. Engel, on peut se servir de l'axiome, *Qui prouve trop ne prouve rien*, ce sera ici.

Il est bien vrai que si, depuis l'existence du monde, toute l'eau douce qui s'est écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle surpasseroit de beaucoup celle qu'on suppose avoir existé dans un déluge universel. Mais pourquoi n'existe-t-elle plus? C'est sans doute à cause de sa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivières sont formés des ruisseaux; ceux-ci, des sources; & les sources, des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont peut-être les quatre-vingt-dix-neuf centièmes viennent de la mer. Ce sont ces eaux douces, mêlées de parties salines & nitreuses les plus subtiles, qui, élevées en vapeurs, remplissent l'air, & retombent, soit en

rosées , soit en pluies & en neiges , fécondent la terre , & font végéter toutes les plantes , par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient , les vapeurs , les sources , les rivières diminueroient : mais il faut convenir que depuis plus de six mille ans on ne s'en est pas encore aperçu.

Mais , pour épuiser tout ce qu'on peut dire contre ce passage , on nous objectera enfin qu'on ne peut pas nier que cette mer ne soit souvent remplie de glaces ; qu'en accordant que la glace ne soit pas toujours ferme & solide , il faut du moins croire , d'après les relations , que , par le calme , les glaçons épars se joignent , & font des plaines de glace d'une étendue immense ; ce qui doit faire craindre que les vaisseaux , au milieu de cette vaste mer , ne soient continuellement exposés au danger de se briser & de périr.

Il faut convenir que si cette mer étoit

étoit aussi remplie de glaçons & de montagnes de glaces qu'on veut le faire croire, les vaisseaux s'y trouveroient dans un très-grand danger : mais loin que cette conjecture soit fondée, elle est au contraire détruite par toutes les relations. Tous les vaisseaux qui disent avoir dépassé la nouvelle Zemble ou avoir approché du pôle ; parlent tous d'une mer libre de glaces. Les relations contredisent donc cette conjecture ; l'objection n'est donc fondée que sur de fausses suppositions.

» Les glaces, dit M. de Buffon, se
 » forment auprès des terres, & jamais
 » en pleine mer ; car, quand même
 » on voudroit supposer, contre toute
 » apparence, qu'il pourroit faire assez
 » froid au pôle pour que la superficie
 » de la mer fût glacée, on ne conce-
 » vroit pas mieux comment ces énor-
 » mes glaces qui flottent, pourroient
 » se former, si elles ne trouvoient pas

» un point d'appui contre les terres,
» d'où ensuite elles se détachent par
» la chaleur du soleil. Les fleuves, tels
» que l'Oby, le Genifea, & les au-
» tres grandes rivières qui tombent
» dans les mers du Nord, entraînent
» les glaces qui bouchent pendant la
» plus grande partie de l'année le dé-
» troit de Waigats, & rendent ina-
» bordable la mer de Tartarie par
» cette route, tandis qu'au-delà de la
» nouvelle Zemble & plus près des
» pôles, où il y a peu de fleuves &
» de terres, les glaces sont moins
» communes, & la mer plus naviga-
» ble. Si donc on vouloit tenter le
» voyage de la Chine par les mers
» du Nord, il faudroit diriger sa route
» droit au pôle, & chercher les plus
» hautes mers, où certainement il n'y
» a que peu ou point de glaces; car
» on fait que l'eau salée peut, sans se
» geler, devenir beaucoup plus froide

» que l'eau douce glacée : & par con-
 » séquent , dans la supposition même
 » qu'au pôle le froid fût excessif , ce
 » froid pourroit rendre l'eau de la mer
 » plus froide que la glace , sans que
 » pour cela la surface de la mer se
 » gelât ; d'autant plus qu'à quatre-
 » vingts ou quatre-vingt-deux degrés
 » la surface de la mer , quoique mê-
 » lée de beaucoup de neige & d'eau
 » douce , n'est glacée qu'auprès des
 » côtes. Si le passage du Nord a sou-
 » vent été tenté inutilement , c'est
 » parce qu'on a toujours craint de
 » s'éloigner des terres & de s'appro-
 » cher du pôle ».

Il est bien vraisemblable que la
 quantité prodigieuse de glaces , for-
 mées des eaux douces des rivières ,
 qu'on trouve vers les rivages du con-
 tinent & des îles , & qui est chassée
 souvent au Nord & au Nord-Est , peut
 quelquefois couvrir un peu la mer :

mais en comparant cette quantité de glace avec la grande étendue de la mer, qui est de treize degrés en latitude dans sa moindre largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, sans y comprendre celle au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement dispersées, que les vaisseaux n'en doivent guere être embarrassés.

On dira sans doute encore que les vaisseaux doivent s'attendre à rencontrer des îles sur leur route; que puisque dans le voisinage des terres il se forme toujours une grande quantité de glaces, les vaisseaux ne pourront passer ni à côté ni entre ces îles, où les passages seront fermés par ces glaces.

Je réponds que ces glaces ne peuvent être d'invincibles obstacles pour les vaisseaux; qu'elles ne peuvent même les mettre en grand danger: car, selon MM. Jérémie, Ellis & autres, si dans le détroit d'Hudson on

est obligé quelquefois de donner dans des bancs de glace, on se grapine, c'est-à-dire, on saisit les navires contre les glaces; & lorsque, par la force des vents & des courans, il se forme quelque ouverture au travers des glaces, on met à la voile, si le vent est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés.

Si les glaces ne sont pas dans la baie d'Hudson des obstacles insurmontables, elles doivent causer bien moins d'empêchement dans la grande mer à l'Est. Le détroit d'Hudson n'a que seize à dix-huit lieues de largeur; la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, est de deux cents soixante lieues. Quelle différence! Le même embarras n'y est donc pas à craindre.

M. Jérémie nous dit qu'on y peut passer depuis le quinze Juillet jusqu'au quinze Octobre. M. Ellis, dans son voyage, n'arriva au cap Diggs que

le deux d'Août. L'année suivante, en retournant, il entra le vingt-neuf de ce mois dans le détroit, & il remarque qu'il fit un tems chaud & agréable jusqu'au trois de Septembre. Le neuf, il se crut proche des îles de Résolutions, de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces, qu'il perdit d'abord de vue, se trouvant dans un climat plus doux. Or si la différence étoit déjà si grande entre ce détroit à soixante-deux degrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles, & l'autre entièrement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaste mer du Nord. Mais continuons de comparer le détroit d'Hudson avec la grande mer, & nous verrons résulter de cette comparaison de nouveaux avantages en faveur du passage du Nord-Est.

Il est rare qu'on puisse entièrement dépasser ce détroit avant le premier Août; & les vaisseaux de la pêche se trouvent ordinairement à la vue de Spitzberg à soixante-seize degrés, au commencement de Mai. C'est donc trois mois plutôt que le tems où ils passent le détroit d'Hudson, ou quatre-vingt-douze jours, qui suffiroient pour faire tout le voyage.

M. Jérémie fixe le terme jusqu'où l'on peut passer le détroit, au quinze Octobre: les Samoïedes le fixent, pour la petite mer, au premier Octobre. Les vaisseaux ont donc cinq mois pour faire leur trajet; ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures; ou deux mille cent quarante-deux heures. Nous posons toujours le terme du départ depuis le cap Nord, à soixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude. De-là jus-

qu'au cent soixante-quinzieme degré, il y en auroit cent trente.

Nous avons dit que depuis le cap Nord il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller toujours au Nord-Est jusqu'au quatre-vingt-cinquieme degré de latitude. A cette hauteur le degré de longitude fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donneront que quatre cents cinquante-cinq lieues. Si l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il restera encore seize cents quatre-vingt-sept heures, pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoyemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cents cinquante-cinq heures de bon vent & de mer libre, nous n'avons compté qu'une lieue par heure; & l'on fait assez qu'on en peut faire deux ou trois.

On pourroit donc , dès le mois de Juillet , entrer dans le détroit d'Anian ; & si l'on ne vouloit pas hiverner sur la côte occidentale de l'Amérique , ou aux îles vers le Sud du détroit , il seroit encore possible de retourner la même année en Europe , sans s'arrêter que pour reconnoître le passage & l'entrée du détroit entre les deux continents.

C'est ainsi que M. Engel prouve la possibilité d'un passage de la mer du Nord ou Océan atlantique , dans la mer du Sud ou pacifique , par la mer glaciale. Si ses idées , dit un savant Géographe , ne portent point l'empreinte de la vérité , du moins ne leur contestera-t-on pas celle de la vraisemblance & de la probabilité.

Mais M. Engel , qui ne voit rien de plus possible que de communiquer de la mer du Nord à celle du Sud par la route du Nord-Est , ne pense point

que cette communication soit pratique par le Nord-Ouest. Cette conséquence fuit nécessairement de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique septentrionale. Sans entrer dans aucun détail sur le gissement des côtes, je me bornerai à vous exposer succinctement ce que disent les défenseurs de ce passage, si long-tems & toujours infructueusement cherché par les Anglois * ; & les raisons les plus fortes dont M. Engel se sert pour les combattre.

« La baie d'Hudson, dit l'Auteur

* On lit dans la gazette Angloise du 3 Mars 1772, qu'on avoit trouvé dans les papiers du Capitaine Coats la carte & les détails d'un passage au Nord-Ouest pour aller, par le haut de l'Amérique, au détroit d'Anian, qui conduit à la Chine & aux Indes. On ajoute encore qu'en 1769 le Capitaine Clugny avoit donné à ses amis quelques indices d'un semblable passage; mais que des raisons d'intérêt avoient fait supprimer ces connoissances géographiques, dont l'Angleterre & la France veulent sérieusement s'occuper.

d'un inestimable Ouvrage sur les deux Indes, » a été long-tems regardée & » on la regarde encore comme la » route la plus courte de l'Europe aux » Indes orientales, aux contrées les » plus riches de l'Asie. -Ce fut Cabot » qui le premier eut l'idée d'un pas- » sage par le Nord-Ouest à la mer du » Sud : ses succès se terminerent à la » découverte de l'île de Terre-neuve. » Loin de répandre du jour, les re- » lations qu'on publie épaississent le » nuage : elles sont si concises, si rem- » plies d'ignorance ou de mauvaise » foi, qu'avec la plus vive impatience » de prononcer, on n'ose asseoir un » jugement sur des témoignages si sus- » pects. Arrive enfin la fameuse expé- » dition de 1746, d'où l'on voit sortir » quelques clartés, après des ténèbres » profondes qui duroient depuis deux » siècles. Sur quoi les derniers navi- » gateurs fondent-ils de meilleures ef-

» pérances ? D'après quelles expé-
» riences osent-ils former leurs conjec-
» tures ?

» Trois vérités dans l'histoire de la
» nature doivent passer désormais pour
» démontrées. La première est que
» les marées viennent de l'Océan, &
» qu'elles entrent plus ou moins avant
» dans les autres mers à proportion
» que ces divers canaux communi-
» quent avec le grand réservoir par
» des ouvertures plus ou moins confi-
» dérables : d'où il s'ensuit que ce mou-
» vement périodique n'existe point
» ou ne se fait presque pas sentir dans
» la Méditerranée, dans la Baltique,
» & dans les autres golfes qui leur
» ressemblent.

» La seconde vérité de fait est que
» les marées arrivent plus tard & plus
» foibles dans les lieux éloignés de
» l'Océan, que dans les endroits qui
» le sont moins.

» La troisieme est que les vents vio-
 » lens qui soufflent avec la marée, la
 » font monter au-delà de ses bornes
 » ordinaires; & qu'ils la retardent ou
 » la diminuent, lorsqu'ils soufflent en
 » sens contraire.

» D'après ces principes, il est con-
 » stant que si la baie d'Hudson étoit
 » un golfe enclavé dans des terres,
 » & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer
 » atlantique, la marée y devoit être
 » plus marquée; qu'elle devoit s'af-
 » foiblir en s'éloignant de sa source,
 » & qu'elle devoit perdre de sa force
 » lorsqu'elle auroit à lutter contre les
 » vents. Or il est prouvé par des ob-
 » servations faites avec la plus grande
 » intelligence, avec la plus grande
 » précision, que la marée s'élève à
 » une grande hauteur dans toute l'é-
 » tendue de la baie. Il est prouvé
 » qu'elle s'élève à une plus grande
 » hauteur dans le fond de la baie que

» dans le détroit même ou dans le
» voisinage. Il est prouvé que cette
» hauteur augmente encore lorsque les
» vents opposés au détroit se font sen-
» tir. Il doit donc être prouvé que la
» baie d'Hudson a d'autres communi-
» cations avec l'Océan que celle qu'on
» a déjà trouvée.

» Ceux qui ont cherché à expliquer
» des faits si frappans en supposant une
» communication de la baie d'Hudson
» avec celle de Baffin, avec le détroit
» de Davis, se sont manifestement
» égarés. Ils ne balanceroient pas à
» condamner leur conjecture, s'ils
» vouloient faire attention que la ma-
» rée est beaucoup plus basse dans le
» détroit de Davis, dans la baie de
» Baffin, que dans la baie d'Hudson.

» Si les marées, qui se font sentir
» dans le golfe dont il s'agit, ne peu-
» vent venir ni de l'Océan atlantique,
» ni d'aucune autre mer septentrio-

» nale, où elles font toujours beau-
 » coup plus foibles, on ne pourra
 » s'empêcher de penser qu'elles doi-
 » vent avoir leur source dans la mer
 » du Sud. Ce systême doit tirer un
 » grand appui d'une vérité incontes-
 » table; c'est que les plus hautes ma-
 » rées qui se fassent remarquer sur ces
 » côtes, sont toujours causées par les
 » vents du Nord-Ouest, qui soufflent
 » directement contre ce détroit.

» Ces faits constatent, autant que
 » la nature le permet, l'existence d'un
 » passage si long-tems & si inutile-
 » ment désiré. Mais dans quelle par-
 » tie de la baie doit se trouver ce
 » passage? Tout invite à croire que
 » le Welcome à la côte occidentale
 » doit fixer les efforts dirigés jusqu'ici
 » de toutes parts sans choix & sans
 » méthode. On y voit le fond de la
 » mer à la profondeur de onze brasses.
 » C'est un indice que l'eau y vient de

» quelque Océan , parce qu'une fem-
» blable transparence est incompatible
» avec des décharges de rivieres , de
» neiges fondues & de pluies. Des
» courans dont on ne sauroit expli-
» quer la violence qu'en les faisant
» partir de quelque mer occidentale ,
» tiennent ce lieu débarrassé de gla-
» ces , tandis que le reste du golfe en
» est entièrement couvert. Enfin les
» baleines , qui , dans l'arriere-saison ,
» cherchent à se retirer dans les cli-
» mats plus chauds , s'y trouvent en
» très-grand nombre à la fin de l'été ;
» ce qui paroît indiquer un chemin ,
» non pour se rendre à l'Océan sep-
» tentrional , mais à la mer du Sud.

» Il est encore raisonnable de con-
» jecturer que le passage est court.
» Toutes les rivieres qui se perdent
» dans la côte occidentale de la baie
» d'Hudson , sont foibles & petites ;
» ce qui semble prouver qu'elles ne
» viennent

» viennent pas de loin ; & que par
 » conséquent les terres qui séparent
 » les deux mers, ont peu d'étendue.
 » Cet argument est fortifié par la force
 » & la régularité des marées. Par-tout
 » où le flux & le reflux observent des
 » tems à-peu près égaux, avec la seule
 » différence qui est occasionnée par le
 » retardement de la lune dans son re-
 » tour au méridien, on est assuré de
 » la proximité de l'Océan, d'où vien-
 » nent ces marées. Si le passage est
 » court, & qu'il ne soit pas avancé
 » dans le Nord, comme tout paroît
 » l'indiquer, on doit présumer qu'il
 » n'est pas difficile. La rapidité des
 » courans qu'on observe dans ces pa-
 » rages & qui ne permettent pas aux
 » glaces de s'y arrêter, ne peut que
 » donner du poids à cette conjec-
 » ture ».

Ces raisonnemens éblouissans n'en
 impoient pas à M. Engel. Il pense

qu'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans son ancienne position, & telle que les premiers Géographes modernes l'ont constamment représentée pendant près d'un siècle. Il fait voir que le changement qu'on y a fait ensuite n'est fondé sur aucune relation, ni sur aucun fait, mais seulement sur des conjectures erronées; & que par conséquent il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des premiers navigateurs*, jusqu'à ce que des rela-

* Ces relations (appuyées du témoignage unanime des sauvages qui habitent les pays situés vers le deux cent quatre-vingtième degré de longitude, & entre le cinquante & le soixantième degré de latitude; pays où le degré de longitude n'est plus que de douze lieues ou environ) ne permettent pas de douter qu'il ne se trouve à l'Ouest de la baie d'Hudson une grande étendue de pays. Tous les sauvages parlent de trois, de quatre & même de cinq mois de chemin, de nations au-delà, & de rivières dont on connoit le cours jusqu'à mille lieues. Mais ces sauvages, qui connoissent & nomment les lacs & les nations civilisées qui se

nions & des faits aussi authentiques que les leurs les contredisent. D'où il suit qu'à l'Ouest & au Sud-Ouest de la baie d'Hudson il existe un continent immense; ce qui détruit toute probabilité d'un détroit qui communique de cette baie dans la mer du Sud.

La relation de M. Ellis, dont il fait un judicieux examen, ne sert qu'à le confirmer dans son opinion. Ce qu'on dit du flux & du reflux dans la baie d'Hudson, se trouve contredit par d'autres navigateurs qui ont été témoins oculaires. Pourquoi M. Ellis, qui a fait son possible pour réussir à la découverte du passage, & qui a examiné toutes les places sur lesquelles on pouvoit former la moindre conjec-

tion prouvent dans le continent à l'Ouest, & jusqu'à mille lieues de leurs habitations, n'ont jamais soupçonné l'existence du détroit qu'on prétend devoir communiquer de la baie d'Hudson à la mer du Sud.

ture, n'a-t-il pas poussé du côté de l'Ouest ou Sud-Ouest, d'où il prétend que ce flux vient? Ce passage auroit été tout trouvé, puisqu'il n'y avoit qu'à suivre ce flux lors du reflux. Mais n'est-il pas absurde que ce flux vienne de la mer du Sud, qui est à plus de mille lieues de la baie d'Hudson, sans faire attention au grand nombre de rivieres qui le croiseroient?

On prétend que les baleines qui s'y trouvent, viennent par ce passage. Mais un détroit par lequel des baleines de cent cinquante & de deux cents pieds passeroient aisément, seroit-il donc si difficile à découvrir?

Les défenseurs de ce passage nous disent qu'il faut le chercher au soixante-deuxieme, ou au soixante-cinquieme, ou enfin au soixante-neuvieme degré. Mais on fait que la nation appelée *plats côtes des Chiens*, habite ces contrées, & vient de quatre cents

lieues loin, à pied, au fort Bourbon, situé vers le cinquante-septieme degré. Les quatre cents lieues donneroient vingt degrés; leur pays est donc situé au soixante-dix-septieme: si l'on veut n'admettre que quinze degrés, ce sera alors au soixante-douzieme. Ces gens, qui viennent par terre, & passent par toute cette latitude à pied sec, n'ont pas la moindre connoissance ni d'un détroit, ni d'une mer voisine, si ce n'est de la baie à l'Est. Tous les Indiens parlent d'un pays immense*,

* L'Amérique septentrionale, dit M. de Rœder, renferme dans sa partie occidentale, très-peu connue, des nations beaucoup plus policées que le Huron & l'Iroquois, qu'on a trouvés sur les côtes orientales. Elle s'étend sûrement beaucoup plus vers l'Ouest que les géographes ne le marquent; & cette considération seule devrait faire renoncer aux recherches du passage du Nord-Ouest dans l'Océan pacifique, qui ne prouve que l'obstination ou l'ardeur avec laquelle un peuple profond & philosophe tâche de surmonter les plus grandes difficultés.

& jusqu'à mille lieues à l'Ouest de la baie, & n'ont aucune idée d'un Océan ou d'un détroit peu éloigné. Il est donc contre toute vraisemblance qu'entre le soixantième & le soixante & dixième degré, on puisse trouver un détroit dans toute cette étendue entre les mers du Sud & du Nord. Si donc, conclut M. Engel, on veut passer de la mer du Nord dans celle du Sud, c'est du côté du Nord-Est qu'il faut entreprendre cette navigation.

Après vous avoir exposé comment M. Engel prouve la possibilité du passage que la lecture de votre Auteur Russe vous avoit fait regarder comme impossible, vous verrez, je pense, avec plaisir les idées de ce Savant sur la manière dont on pourroit s'y prendre pour exécuter cette entreprise. Ses sages avis annoncent un homme éclairé, dont les réflexions

profondes ont toujours eu pour objet l'utilité publique. Vous en allez juger.

On s'expose sans doute à courir des risques, en entreprenant de traverser des mers inconnues ; mais ce n'est pas souvent un des moindres obstacles que la crainte qui saisit tout un équipage. Cette crainte, lorsqu'on voulut se frayer un chemin aux Indes orientales en faisant le tour de l'Afrique, auroit fait échouer ce grand projet, si le Prince de Portugal eût eu moins d'amour pour la gloire. Les chefs mêmes de l'expédition n'imaginoient pas que le cap de Bonne-Espérance, nommé le cap des Tourmentes, fût jamais praticable. Que fera-t-on dans une mer que le préjugé fait croire remplie de glaces fermes ? Il seroit à propos, si on veut réussir, de prendre les précautions suivantes.

L'équipage ne devrait être composé que de volontaires, auxquels on

expliqueroit bien le dessein qu'on veut exécuter. On leur promettroit une solde plus forte qu'à l'ordinaire, & une récompense honnête à ceux qui agiroient avec le plus de zele & d'application. On feroit espérer aux Officiers des grades distingués, des places honorables, soit dans la patrie, soit dans les nouveaux établissemens. On déclareroit que la moindre mutinerie seroit sévèrement punie. En plaçant d'un côté les récompenses, il faudroit faire envisager, de l'autre, des punitions rigoureuses.

Il conviendrait de ne confier cette importante expédition qu'à un chef d'une capacité reconnue, & de lui laisser le choix des Officiers qui doivent être sous ses ordres. Il seroit très-avantageux que quelques Savans voulussent faire ce voyage, pour en rapporter les découvertes utiles aux progrès des sciences.

Dans une semblable entreprise, il vaudroit mieux porter la prévoyance jusqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger; d'autant plus que si l'on ne réussissoit pas, faute d'avoir pris toutes les précautions possibles, on le rejetteroit sur une impossibilité absolue; ce qui ne manqueroit pas de faire abandonner cette tentative, au grand préjudice du commerce & des sciences.

Ce seroit une économie mal entendue que de chercher l'épargne pour un objet si important. Il faudroit pour ce voyage deux frégates, & un petit bâtiment léger, bon voilier, & qui allât à voiles & à rames; que ces trois vaisseaux fussent construits solidement, & que l'une des frégates fût recouverte en dehors de feuilles d'acier poli, pour être en état de résister au choc des gros glaçons, si on venoit à en rencontrer, ou de glisser

facilement entre deux, lorsqu'on voudroit passer à travers ces grosses glaces. Des vaisseaux forts & bons voiliers, qui tireroient peu d'eau, seroient ceux qu'il faudroit préférer, parce que si l'on se trouvoit dans des parages où la mer eût peu de fond, on pourroit y passer sans danger. Le petit bâtiment serviroit à prendre les devans, pour reconnoître les îles, les côtes, les bas-fonds, les glaces, &c. Si, comme on n'en peut guere douter, on trouvoit, en s'avançant vers le pôle, une mer vaste & libre, ce petit bâtiment s'en approcheroit le plus près possible, en prenant la précaution, lorsqu'il en seroit environ à un degré, de se faire précéder par deux chaloupes, l'une environ cinq cents pas devant l'autre, pour s'assurer s'il n'y auroit pas quelque péril à effuyer. Chaque vaisseau devoit être pourvu de trois ou quatre chaloupes

de différente grandeur, afin qu'en cas de naufrage, on pût se sauver dans les chaloupes.

Il seroit essentiel, outre les provisions ordinaires, de se munir d'une grande quantité d'eau-de-vie. Ceux qui ont voyagé dans les contrées septentrionales, se sont trouvés forcés malgré eux de s'accoutumer à cette liqueur. Ce seroit une bonne précaution de faire passer la moitié de cette eau-de-vie sur des herbes anti-scorbutiques, pour prévenir cette maladie si dangereuse & si à craindre sur mer, & sur-tout dans celle du Nord. Ce mal provient d'une nourriture malsaine, grossiere, de difficile digestion, particulièrement des viandes salées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier, il faudroit choisir les meilleures provisions, avoir en viande plus de bœuf que de porc, & la saler moins qu'à l'ordinaire; puisque la

chair, dans les régions froides, est bien moins sujette à la corruption. Il faudroit aussi se pourvoir d'un vinaigre capable de résister aux maladies aiguës.

On remédieroit au défaut d'exercice, en se pourvoyant de tout ce qui est nécessaire à la pêche de la baleine; car, dans la supposition qu'on partit en Avril, comme d'ordinaire, s'il arrivoit qu'en Mai on ne pût pas encore pénétrer par cet espace entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, à cause d'une année tardive ou des vents du Nord, on s'occuperoit de cette pêche. Par-là on empêcheroit l'engourdissement des gens de l'équipage, & on préviendroit le scorbut & d'autres maladies. Cette pêche seule, si l'entreprise ne réussissoit pas, pourroit dédommager des frais de l'armement; sans compter que la France retireroit de ces expéditions un avan-

tage inestimable ; celui de former d'habiles Officiers & d'excellens matelots.

Les vaisseaux feroient sans doute armés en guerre ; mais il faudroit n'employer la force des armes que dans la dernière nécessité. Ce fut toujours une des plus grandes fautes que commirent les Capitaines envoyés pour les découvertes. Des décharges de canons sont bien moins propres à gagner la confiance des habitans des terres qu'on veut découvrir, qu'à les faire fuir, en les remplissant de crainte & d'effroi. Il faut leur laisser ignorer ce bruit & l'effet de nos machines destructives ; tâcher de les attirer par de bonnes manières, des caresses, des présens de choses qu'on peut supposer leur être agréables ; & ne se servir des armes que pour se défendre, en cas que toute autre conduite ne pût réussir.

Cette observation conduit à l'article des marchandises dont il seroit à propos de se pourvoir. On fait déjà quelles sont celles qui sont les plus agréables aux Tartares, aux sauvages de l'Amérique, aux Kurillis, &c. Par-tout les utensiles de fer sont ce qu'ils aiment avec passion. On consulteroit sur le choix de ces marchandises ceux qui ont fait des voyages dans des pays à-peu-près semblables. On sent qu'il seroit très-avantageux d'avoir des gens qui fussent diverses langues, telles que la Hollandoise, la Russe, la Jakoutske, la Samoïede & d'autres, pour pouvoir converser avec quelques peuples un peu moins sauvages.

Ce seroit encore une bonne précaution de se pourvoir de tout ce qui pourroit procurer quelque soulagement, si, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir

ou le Kolima , ou sur les côtes de l'Amérique dans le détroit d'Anian. Les relations des Russes nous apprennent qu'ils ont souvent hiverné sur le Chatanga , l'Oleneck , le Lena , l'Indigir , sans autres préparatifs , & qu'ils se sont garantis des rigueurs de l'hiver dans de simples cabanes qu'ils ont construites. Ainsi en se pourvoyant de quelques effets nécessaires , on pourroit hiverner dans ces mêmes contrées plus commodément.

S'il arrivoit , comme il est très-probable , qu'on parvint à doubler le cap Schalaginskoi de bonne heure , & qu'on se trouvât , sur la fin de Juillet ou au commencement d'Août , à l'entrée du détroit , on pourroit renvoyer un vaisseau en Europe pour en donner avis , pour presser un nouvel armement qui partiroit au printems suivant , & viendroit fortifier l'établissement où l'on voudroit se fixer. Il

feroit convenable de faire cet établissement, qui serviroit d'entrepôt, dans une des îles au Sud, ou dans les environs de celle de Beering. Le retour d'un vaisseau depuis le cap Schalaginskoï ne seroit point difficile. Tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de la baleine, conviennent unanimement que jusqu'en Juin le vent vient presque toujours de la partie du Sud; qu'en Août & Septembre, il souffle de la partie du Nord; & qu'en Juillet, il est variable. Voilà sans doute un grand avantage. Le vent se trouve favorable au départ d'Europe pour pousser au Nord & au Nord-Est; on l'a de même en Août pour rentrer dans le détroit; & les vents du Nord-Est, qui regnent le plus souvent, facilitent aux vaisseaux un prompt & heureux retour.

Je n'imagine pas qu'on puisse proposer des mesures plus justes & mieux combinées

combinées pour assurer le succès d'un voyage qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition sera confiée. Vous devez croire que la France, en s'assurant une communication entre l'Océan & la mer du Sud par la mer glaciale, s'ouvre de nouvelles sources de richesses, par le commerce le plus lucratif qu'elle puisse jamais faire. Pour juger des grands avantages qu'on peut s'en promettre, dit M. Engel, qui discute aussi cet intéressant objet, pour ne laisser rien à désirer dans son Mémoire, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur la situation de la mer du Sud.

Vers le Nord on rencontre dans le continent de l'Amérique, ces lacs où des hommes barbus * ramassent

* Entre ces nations on en distingue quatre principales : celle qui tient des Chinois, mais

de l'or; & ceux où, selon M. Jérémie, tous les utensiles, les chaudieres

qui a l'usage de se couvrir la tête d'une espece de turban: les Têtes-pelées; ce peuple est ainsi nommé parce qu'il n'a ni cheveux ni barbe: les Hommes-barbus, qui portent des bonnets; & les Tahuglaux. Cette dernière nation est la plus policée. Elle habite sur les bords d'un lac qui a trois cents lieues de tour, & trente de large. Sur les bords de ce lac on compte plus de cent belles villes. Les maisons y sont de pierre, enduite de terre grasse, sans toit, & en maniere de plate-forme. Ils naviguent sur leur lac dans des bâtimens de deux cents pieds de long. Ils cultivent les arts, font des étoffes, & toutes sortes d'utensiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement est semblable à celui des Turcs. Les peuples y sont aussi nombreux, disent les Mosemleks leurs voisins, que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs qu'ils attachent à la charrue. Ils préparent les peaux des bœufs & des veaux qu'ils mangent, dont ils font des chauffers & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts; un habit en tunique, qui descend jusqu'aux genoux. Ils sont coëffés d'un bonnet pyramidal d'une hauteur excessive; chauffés d'une bottine qui leur cache toute la jambe; & toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes sont enfermées,

même, font fabriqués d'argent. Vers le Sud, il y a les îles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cause de leurs richesses; la terre de Quiros, & autres terres australes; un nombre infini d'îles peu ou point connues. A l'Orient, elle a le Mexique & le Pérou. A l'Occident, le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, enfin les pays les plus riches du monde.

Le commerce du Japon est si lucratif, que les Hollandois aiment mieux se soumettre à toutes les indignités imaginables, que d'en être privés. La Chine en est peu éloignée; & la Chine fait l'objet principal du Commerce des Européens aux Indes. Les Philippines fournissent des ri-

Ils aiment la guerre, & la font presque toujours à des nations qui ne leur cèdent ni en force ni en puissance. L'usage des armes à feu est parmi eux de la plus haute antiquité.

chesses immenses. Les Espagnols ne possèdent & ne connoissent que la plus petite partie de ces îles. Celles qui avoisinent les Moluques, produisent les épiceries, dont jusqu'ici les Hollandois ont fait le commerce. L'île de Borneo, la plus riche qu'on connoisse, par sa quantité d'or fin & de diamans supérieurs à tous les autres, est peu éloignée. Les richesses semblent donc se présenter de tous côtés.

Si on demande pourquoi on les a négligées jusqu'à présent, la réponse est facile.

L'Espagne, qui possède une étendue immense de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuisé ses anciens domaines sans pouvoir fournir les habitans nécessaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Philippines, ne peut, sans se ruiner entièrement, entreprendre de nouveaux établissemens. Les Hollandois, établis à l'Oc-

cident de la mer du Sud, font dans le même cas, ou dans une situation peut-être encore plus défavorable. Où prendroient-ils des habitans pour peupler de nouvelles conquêtes, eux dont le pays natal est de si petite étendue, & qui ne composent qu'une poignée de monde dans tous les pays qu'ils possèdent aux Indes ?

Ce seroit en vain que les autres nations de l'Europe songeroient à former des établissemens dans ces régions, aussi long-tems qu'on ne pratiquera point la route du Nord. Toutes les relations des voyageurs nous apprennent qu'après avoir navigé tant de mille lieues, l'équipage est épuisé de fatigues, accablé de maladies, les vivres consumés; & l'on est plus que charmé, si le reste de l'équipage peut revenir chez soi sain & sauf.

Dans la supposition qu'une nation

fût assez heureuse pour parvenir à former un établissement, il seroit de peu de durée. L'impossibilité de leur envoyer à propos des secours d'Europe, en hâteroit bientôt la ruine. La colonie seroit exposée à périr de faim ou de maladie, ou à être égorgée par les naturels du pays.

Ces craintes si bien fondées cesseroient, si la route du Nord étoit une fois fréquentée, avec les entrepôts dont nous avons parlé. Des établissemens à l'Ouest de la Californie seroient comme le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire aussi d'autres dans les Iles un peu plus à l'Ouest; mais il seroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquième & le cinquantième degré de latitude.

On pourroit peut-être croire qu'il seroit mieux de se fixer dans quelque

ile plus au Sud, dans un pays riche, &c. on auroit tort. Il faut distinguer soigneusement entre des établissemens fixes, qui doivent servir, pour ainsi dire, de capitale, & entre les lieux de commerce.

Les premiers doivent être choisis, s'il est possible, dans des lieux tempérés. On fait que l'air de Batavia est fort mal-sain *, de même que la plupart des établissemens des Hollandois

* C'est ce que confirme M. de Bougainville, dans son *Voyage autour du Monde*. « Il n'y avoit » pas huit jours, dit-il, que nous étions à Batavia, » lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. » De la santé la meilleure en apparence, on passoit » en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous » furent attaqués de fièvres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. Presque tous les Officiers de mon bord étoient déjà malades, ou ressentoient des dispositions à le devenir. Le nombre des dysenteries n'avoit point diminué dans les équipages; & le séjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait la

aux Indes, & que les Européens n'y vivent pas long-tems. Qu'on compare l'état de la population dans ces pays, ainsi que dans le Pérou & les autres endroits de la Zone torride, avec celle des colonies Angloises : quelle différence énorme ! Si donc on veut former des établissemens, il faut que ce soit dans un pays tempéré, arrosé de rivières, où il y ait abondance de bois, de pâturages, de vivres, & où l'on puisse construire des vaisseaux, les armer, & les fournir de leur équipage & de tout ce qu'ils exigent. Alors leurs voyages au Sud, à l'Est & à l'Ouest ne seront que des promenades. Dans l'espace de dix ans, on fera plus de découvertes & on avancera plus pour le commerce

« voyage entier ». Batavia, disoit l'Indien qu'il avoit amené avec lui, est la terre qui tue.

Nous avons vu que les Anglois ont perdu sur cette terre funeste près de la moitié de leur monde.

qu'on n'a fait jusqu'ici depuis deux cents ans.

Les relations des Espagnols & de Drake, dans ces contrées à l'Ouest & au Nord-Ouest de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établissement durable : & par la route indiquée, par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de-là dans une des îles qui sont à son Est, la communication avec l'Europe seroit facile. Lorsque tout seroit une fois reconnu, ce qui se feroit en peu d'années, les vaisseaux pourroient aller & venir sans aucun risque.

Convencez qu'on ne peut pas répandre plus de lumieres sur cette intéressante matiere que ne l'a fait M. Engel. Ses belles & judicieuses réflexions ne permettent plus de douter de la communication que l'Europe peut s'ouvrir avec la mer du Sud par le Nord.

Concluons que si l'ignorance & la mauvaise foi qui régne dans les Ouvrages qu'on a publiés sur cet objet par ordre de la Cour de Russie, doivent en faire condamner les Auteurs à tomber dans le mépris & l'oubli, M. Engel se couvre d'une gloire immortelle, en consacrant ses travaux & ses veilles à faire triompher la vérité, dans la seule vue de l'utilité publique. Je suis, &c.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage manuscrit ayant pour titre, *Voyage du Docteur SOLANDER, traduit de l'Anglois*; & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris, ce 31 Mai 1772.

GARDANE.

PRIVILÉGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Nos amés les sieurs SAILLANT & NYON Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public *le Voyage du Docteur SOLANDER, traduit de l'Anglois*, s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires: A CES

CAUSES, voulant favorablement traiter les
Exposans, Nous leur avons permis & per-
mettons par ces Présentes, de faire imprimer
ledit Ouvrage autant de fois que bon
leur semblera, & de le faire vendre & débi-
ter par tout notre Royaume pendant le tems
de trois années consécutives, à compter du
jour de la date des Présentes. Faisons défenses
à tous Imprimeurs, Libraires & autres per-
sonnes de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéis-
sance. A la charge que ces Présentes seront
enregistrées tout au long sur le Registre de
la Communauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris, dans trois mois de la date d'icelles;
que l'impression dudit Ouvrage sera faite
dans notre Royaume, & non ailleurs, en
bon papier & beaux caractères; que les Im-
pétrans se conformeront en tout aux Régle-
mens de la Librairie, & notamment à celui
du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de
la présente permission; qu'avant de l'ex-
poser en vente, le Manuscrit qui aura servi
de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera
remis dans le même état où l'Approbation y
aura été donnée, ès mains de notre très-cher
& féal Chevalier, Chancelier, Garde des
Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU;
qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires
dans notre Bibliothèque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, & un dans

celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lefd. Exposans & leurs ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-sixieme jour du mois de Juin l'an mil sept cent soixante-douze, & de notre regne le cinquante-septieme. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 2077, fol. 673, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 3 Juillet 1772.

BROCAS, Adjoint.